



MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K.K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

BE.5.Q.40



B. C. 1: 10

LES
MISSIVES DE MES-
DAMES DES ROCHES
DE POITIERS
MERE ET FILLE:

Avec

LE RAVISSEMENT DE
PROSERPINE PRINS
du Latin de Clodian.

Et autres Imitations & meſlanges poëtiques.



A PARIS,

Chez ABEL L'ANGELIER, au premier pilier
de la grand' ſalle du Palais.

M. D. LXXXVI.

Avec Privilège.

EXTRAICT DV PRIVILEGE.

PAR grâce & priuilege du Roy il est permis à Abel l'Angelier Libraire iuré en l'Vniuersité de Paris d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Les Misſiues de Mesdames des Roches de Poitiers Mere & Fille, avec le Ramſſement de Proſerpine &c.* Et sont faictes tresexpres defences en vertu dudit priuilege à tous autres Imprimeurs & Libraires de les imprimer ou faire imprimer ny exposer en vente deuant le terme de neuf ans, à peine d'amende arbitraire, & confiscations des liures qui se trouuerront, comme plus amplement est déclaré es lettres donnes à Paris le premier Mars, 1586.

Par le Conseil.

Signé,

LE COINTE.



A TRESVERTVEVSE ET DOCTE FILLE

CATHERINE DES ROCHES,

O D È.

NYMPHE le plus bel ornement
De nostre terre Poiteuine
Tu fais honneur à Proserpine
De chanter son rauissement.

Tu es la fille des hautz cieuz,

Sejour qui les grands Dieux enferre,

Elle ne l'est que de la terre

Sejour des hommes vicieux.

Aussi en rendant son autheur

Ta docte vaine le surpasse,

D'autant que sur la terre basse

Le ciel ton pere a de hauteur.

Elle est femme au Tyran felon,

Que le noir Cocyte reclame,

Mais tu n'as encor esté femme

D'autre mary que d'Apollon.

C'est pourquoy tu fais ton sejour

Avec sa bande chanteresse,

Au doux riuage de Permesse

Qui esclere de son beau iour.

L'autre habite en longue terreur

Avec les ames criminelles,

Souz l'ombre des nuits eternelles

Parmy le silence & l'horreur.

Non ie confesse que ie faux,

Sa fortune est faicte meilleure

Ce n'est plus elle qui demeure

La bas aux gouffres infernaux.

Elle vole parmy l'vniuers

Pleine de lumiere & de vie,

Beaucoup mieux que deuant rauie

Dessus l'aisle de tes beaux vers.

Scevole de Sainte-Marthe.

A ij

*A TRESVERTVEVSE BELLE
& docte fille Catherine des Roches*

S O N N E T.

Quant vn solide corps s'oppose à la lumiere
De l'astre porte-iour ayant son teint vermeil,
Ou bien quand il descend d'un mouuement pareil:
L'ombre alors nous paroist imparfaicte ou entiere.
Mais quand sur le zenit ou dessus l'onde clere
Du saint puis des sçauans rayonne le Soleil,
Les ombres ne sont plus voyables à nostre œil:
Tout est illuminé dès l'œillade premiere.
De Proserpine ainsi les diuines vertus
Ont laissé de l'honneur les autels reuestus,
Par la lueur d'un feu qui pres du Nil s'enflamme.
Mais si tost que CHARITE a monstré sa splendeur,
L'ombre deuient clarté tout resent son ardeur,
Mesmes les deitez reluisent par sa flamme.

D. F. B.

*A MESDAMES DES ROCHES
de Poitiers Mere & Fille.*

Les Roches de Poitiers que le ciel & la grace
Ornent vniquement des plus dignes faueurs,
Monstrent par leurs escrits & leur diuine face,
Que Phœbus & Venus leur cedent leurs honneurs.



EPISTRE A MA FILLE.



I la fable d'un excellent poëte a mis Ence entre les celestes, pour auoir tiré son pere & les simulacres de ses Dieux hors de la flamme qui bruloit Ilion : combien avec plus de raison , l'histoire véritable d'un siecle non ingrat deura faire honorable mention de toy (ma Fille) qui par viue foy porte au cuer l'image du grand Dieu, & par le vol de ta plume sans mendier l'aide d'autruy prends peine de me tirer hors des nuitz Cimerienes, où l'ignorance & la viellesse me tenoient enseuelie? Tu ressembles au vert rameau, qui par sa naiue grace est cheri de la douce aure, des gratieux ruisseaux, & des rayons temperez du Soleil : lequel rendant loyer du bien receu par la fertilité de ses fleurs en tout temps multipliees, n'oublie iamais la vielle souche qui luy a donné vn peu de matiere sans forme : mais il est tousiours curieux de cacher son defect, & le defendre de la violance des vents, du tonnerre, & du temps. Ainsi (ma Fille) ie t'espreue sans fin comblee d'amour & de pieté, m'esleuant l'ame & le cuer à quelque loiiable entreprise. Et

B

E P I S T R E.

voicy la troisieme fois que ta force m'encourage de parler en public, où ie ne puis m'empescher d'estre saisie d'un peu de crainte par l'exemple de Mantuan. Il dit que le Tout-puissant apres auoir puni le premier pere de sa desobeissance, & mis hors du Paradis des delices, il le rendit fermier de la terre, avec condition d'en auoir soing, de croistre & multiplier. Dieu va au ciel, l'homme demeure sur la terre, qui estant nouvellement touchee par la main diuine, deuint si fertile que nos aieux (quasi sans pain) y viuoient en tous plaisirs: & firent en peu de temps naistre vn grand nombre de beaux enfans. Le Seigneur qui auoit soing d'eux les voulut visiter plus doucement que la premiere fois: Adam le scait, qui aduise son espouse de la venuë du maistre. La mere preuoiant combien la chasteté donneroit d'ornement à la femme; pense que ceste faute de ne l'auoir pas assez garde, auoit quelque chose de cõmun avec le larcin du fruiet defendu: & pource (voulant dissimuler) elle cache soudain vne partie de ses enfans au foin, en la paille, en la crèche: l'autre est lauce, paree, acoustree selon son loisir. Mais le Seigneur plus prompt a desja reséqué sa grandeur pour estre vn de leur petitesse, qui reçoit ceste faueur en toute humilité: il regarde ce nouveau peuple d'un œil fauorable & benin: il le bien-heure, l'un de la monarchie, l'autre du regne, l'autre de la principauté. La mere (toute pleine d'aïse) fait venir ceux qui pour sõ peu de loisir n'estoïent du tout si bien parez: celuy dont la puissante main

n'est iamais r'acourcie, leurs donna les graces de l'entendement, les propheties, les oracles, la cognoissance des conuersions & reuolutions des choses, les loix vniuerselles. Les seconds si bien partagez, Eue tire promptemēt les autres du cachot, esperant qu'il y eust encore assez de richesses pour eux : mais le Seigneur des-ja parti ne voit point la troisieme bande des freres, bien qu'ils ne fussent pas moins agreables que les premiers. Tu sçais (ma Fille) à quel propos ie renouuelle ce discours: toutesfois si tu es resoluë de marcher, ie diray comme ce Romain, Ie suis sain Brutus: & proteste dès maintenant, que ny mon mal de teste, ny ma douleur d'estomac, ny ma fieure ordinaire, ne m'empescheront d'aller où mon desir me porte: puis que ta volonté est telle, me voicy ma Fille.

. B ij

ECHO.

*Echo l'ame, la vie, & la voix du rocher,
Quel vous est ce propos dont ie viens vous toucher?*

Cher.

*Que doy-ie faire Echo ? à vous ie me conseille
Comme à vn saint oracle embelli de merueille.*

Veille.

*Mais les tristes ennuis du somme recueillis,
Ne sont pas en veillant si bien enseuellis.*

Lis.

*Et que sert-il de lire, & que nuit l'ignorance ?
La science au iourd'huy n'a point de recompense.*

Pense.

*Si vn penser tyrant tourmente mes esprits,
Serez vous bonne Echo fauorable à mes cris?*

Escris.

*Vous estes en propos briuement resoluë,
Mais escriuant aussi seray-ie vne eluë?*

Eluë.

*En ce flateur espoir mon ame se deçoit,
Et vous rend grace Echo du bien qu'elle reçoit.*

Soit.



MISSIVES

DE MES DAMES
des Roches de Poitiers

Mere & Fille.

Responſe premiere.

LE vous rends graces de ce qu'v-
ſant de commandement enuers
moy, vous entrez en poſſeſſion
de mon ame, qui de long temps
vous eſtoit dediée. Que ſ'il vous
plaist (Madame) cōtinuer en tel
office, ie m'eſtimeray d'autant plus, que ie me trou-
ueray plus propre à vous ſeruir. Ce que ie deſire ſur
tout, & vous baiſe tres-humblement les mains.

2.

Ombien i'ayme le ſouuenir que vous auez
de moy, lequel produit tant de beaux diſcours
honorables, teſmoins de vos excellences, en vertu,
doctrine, & courtoisie. Vrayment (Monsieur)
i'aproue plus que iamais l'autorité de ceux qui di-
ſent, nulle choſe eſtre du tout heureuſe, ou mal-
heureuſe, puis qu'en l'abſence amere & facheuſe de
ſoy, vos lettres (douceſ & gracieuſes) qui en ſont
cauſees m'apportent tant de plaiſir, que pour-
tant ie ne puis rendre en ſorte que ce ſoit deſaillant
de ſubiet & de ſtile. Celuy qui porte double nom

B iij

M I S S I V E S

de l'Aquilon & du Ponant, a fait vostre message par autruy. Et croiez qu'il a esté nécessaire aux drogues d'estre bonnes, car on les a bien mises au vent: mais de crainte d'esfuer trop les graces du personnage, ie n'en diray mot. Il me suffira de saluer humblement les vostres, qui leur sont entierement contraires.

3

CEst honorable messager ayant charge de vostre part de sçavoir nouvelles certaines de ma fille & de moy, vous les fera cè croy-ie entendre telles que vous les desirez: tant ie m'asseure de la bien-vueillance honneste dont il vous plaist nous estre liberal. Nous sommes saines (graces à Dieu) & beaucoup plus aises sçachant vostre bõne disposition, qui sera tousiours de nous cherement desirée. L'ancienne cognoissance de vos vertus (qui iamais ne viellissent) me fait souuent supplier la bonté diuine que leur agreable seiour ne puisse de long temps estre demoli: & qu'il luy plaite (Monsieur) vous maintenir en parfaite santé, longue & heureuse vie.

4

IE suis fort marrie (Monsieur) de la peine que Lie vous ay donnée sans le vouloir: car ie vous iure n'auoir iamais prié homme viuant de vous employer en chose qui vous peust ennuyer: ou retirer vostre gentil esprit de ses exercices ordinaires plus beaux & plus dignes de luy. Et vous ose bien dire que i'aurois crainte que mes vers (ayant receu

vostre docte & exacte correctiõ, ne me voulussent recongnostre: aussi chacun peut voir en les lisant, que ie ne seray pas reprise par Apelle de la faute de Protogene. Il est aduenu toutesfois que ceste coruée vous est escheuë, & vous les auez corrigez, dont ie vous remercie de bon cueur, & reçooy vostre censure pour ornement. Mais ie vous supplie ne forcer ma conscience en ce mot de caterue: pource que ie suis opiniastre & proterue. Ic sçay que mes vers mal polis reçoient nature qui est femelle, & refusent l'art qui est masse. Aussi me seroit-il plus mal seant que iamais de pratiquer avec luy en l'absence de Monsieur de la Villee mon mary, duquel ie vous recommande la personne & les affaires, vous suppliât humblement (Monsieur) s'il est en vostre puissance de luy aider, qu'il soit en vostre volonté.

^s
Monsieur, ie n'eusse iamais pensé que Paris, qui est la viue source des bons maris, ou l'air de Bretagne vous eussent peu en telle sorte alier de la façon accoustumee de m'escire, mesmes en ce temps si tenebreux, où vos lettres seroient à mes yeux vne gratieuse lumiere. Ic sçay que vous n'avez point defailly de porteur: pource que plusieurs de nos citoiens reuenus du lieu où vous estes, m'ont dit qu'ils vous auoient veu depuis peu de iours en tres-bonne disposition Dieu merci. Or ne suis ie pas pour vous imiter: mais tousiours ie seray diligente à vous escire, obeir, & seruir. Priant humblement la bonté diuine qu'elle vous tienne en parfaite

fanté, ie vous supplie qu'il vous plaise auoir souuenance de moy.

6.

V Rayment ie serois fachée que souz la condition d'vne lettre si gentille que la vostre, on me veist condamnée de trois fautes: ingratitude, ignorance, & opiniaftreté. Ingratitude enuers vous correcteur de ma faute, ignorance pour ne l'auoir cogneuë, & opiniaftreté à la vouloir soustenir. Ce n'est pas mon desir que les volõtez sacrees à la Deesse Verité s'inclinent en ma desfavorable faueur. Je n'ay tant de presomption que ie pense ne faillir point, & ne me tiens à si vil pris que ie cuide tousiours errer: & si i'ay erré à proterue, le diuin Arioste qui ne veut point trop de Latin parmy son vulgaire, en embellist vn des vers de son premier chant. Puis que le larcin est loué en vn homme si riche, ne sera-il pas permis à moy qui defauts d'esprits, d'inuentions & de paroles: & mesmes en ce temps de guerre que le pillage est pratiqué de chacun? Ne faites donc s'il vous plaist couler souz la doudeur de vos paroles (tant bien dites) l'aigreur d'vne telle tache: & croiez que ie veux, desire & recherche, d'estre aduisee, aprise & enseignee, selõ le besoin que i'en ay. Je ne souhaite pas moins auoir part en vos bonnes graces, s'il vous plaist me faire tant d'honneur, priant la grâdeur diuine (MONSIEUR) qu'elle vous soit liberale des siennes.

7.

PVis que l'ignorance doit clorre la bouche ainsi que vous dites (Madame) le sçauoir la peut iustement ouurir: aussi est-ce luy qui ouure maintenant la vostre. Je dy cecy pource que la parole est image de la pensee, & l'escriture image de la parole. Ainsi donc vostre missiue representant (pour estre tant bien ornee) les rares perfections de vostre diuin esprit, attire mon ame par mes yeux, de sorte qu'elle qui d'autrefois a eu l'honneur de vous ouyr, se trouuant enchainee en vos sages discours, demeure entierement serue de vostre excellence, & ne peut faire iugement au differend dont vous parlez, fors celuy qu'elle entendra de vous, pource que fille, marice, & vesue, tousiours vous auez monstré vne vertu tres-parfaite: & la vertu est source du bon-heur. Or ie suppliray les graces qui vous accompagnent, qu'il leur plaise receuoit les humbles recommandations de ma Fille & de moy auec mon affectionné seruice, en tesmoignage duquel i'ay composé vn Sonnet par vostre commandement, & le vous enuoie, esperant que mon obeissance & ma diligence excuseront mon insuffisance.

8.

Les lettres vous auoient pour fils, dans lesquelles ont tracé mille lignes d'honneur pour se rendre plus honorables. Les lettres vous tiennent pour pere, vous dont l'esprit né au ciel a songueusement contemplé les riches tresors de la sapience diuine, & depuis par les doctes discours formez

C

M I S S I V E S

en l'ame de vostre ame , les auez vous sceu animer: les tirant de l'ombre en la lumiere leur propre & naturel sejour, qui est vostre gentil entendement. Or comme le bourgeon de la vigne, la verdeur du blé, la fleur de l'arbre, sont non seulement l'esperance , mais les auant-coueurs des fruits : ainsi (Monsieur) vnissant les vertus morales aux intellectuelles par elles vous accomplirez le reste de vos excellences, aux graces desquelles ma Fille & moy nous recommandons humblement.

9.

R Endant vne missiue pour deux ie ne veux pourtant m'excuser: car ce seroit presupposer vne faute, & ie ne veux iamais faillir enuers vous à la recognoissance de tant d'honneur & de plaisir que ie reçoay par vostre moyen. Mais ie crains que double lettre doublement mal-faite vous cause double importunité. Je ne sçay si le siecle de Saturne & Messire Philippe de Comines assistent vostre nauigation en ceste mer de procès. Je le dis pource que sans eux on ne peut auoir vent, ny marée. Si en celà , ou autre chose , ie puis faire seruice à vos honnestetez, ie m'y emploieray d'aussi bon cueur que ie desire estre humblement recommandee à vos graces: & ie vous iure Monsieur que ie le desire infiniment.

10.

IE vous doy les mercis du souuenir que vous auez de moy: mais plus encore de celuy que i'ay de vous: car l'un vient de vostre seule bien vueillā-

ce, & l'autre de vos graces & vertus : qui d'autant qu'elles sont plus en nombre & en valeur, m'obligent davantage à vouloir maintenir l'heureuse memoire qui m'en demeure. l'ay sceu vostre bonne disposition par ce messager honorable qui accorde sa deposition avec le tesmoignage de vos lettres, assurant que le temps ne fauche point le repos de vostre ame, ny la fanté de vostre personne. Ce qui me donne esperance de vous reuoir encore quelquefois comme vous le dites. Ce pendant ma Fille & moy vous salüons humblement (Monsieur) priant Dieu vous tenir en sa grace & tout ce que vous aimez.

II.

L'Ay maintenant aux mains, aux yeux, & en la pensee, vos lettres pleines d'esprit, de graces & de nouvelles si viuement descrites sur le portrait naif de vostre gentillesse, que ie pense quelquefois auoir l'honneur de vous ouir & parler, demander l'estat de vostre portement, l'exercice de vostre patience en la peregrination commune de vous & du personnage qui fortant de ceste ville sembloit entrer en colere pour le miracle de Neptune. Ie m'enquiers aussi du mesnage & repos de celuy qui laissa les Filles du ciel, pour le Fils de la terre, & l'aggreable pour l'vtile, s'il trouue autant le premier siecle aux mœurs comme en la gibesiere. Sur tout ie m'enquiers & m'enquerray sans fin à vous de vous mesmes (Monsieur) à qui ma Fille & moy auons vne infinité d'obligations, & toutes deux

en vnité vous salüons humblement.

12.

LE desir que i'ay d'obeir à vos honnestetez, me fait esperer toutes faueurs d'elles, pensant que vous estes obligé à ma bonne volonté, à vostre promesse, & vostre bonté sincere, qui veut que vous prestiez aide & secours à ceux qui humblement vous en prient. Aidez moy donc (sil vous plaist) à trouuer vne douce & agreable fin du procès, duquel la continuë ma semblé tant amere & facheuse. Ainsi ie prie Dieu qu'il vous maintiène en toute felicité (Monsieur) vous & Madame vostre compagne, que ma Fille & moy salüons de bon cueut.

13.

IE ne pouuois esperer moins de vostre courtoisie, ny vous me promettre plus à ma necessité, que ce dont vos lettres m'asseurent, n'ayant pour ceste heure (graces à Dieu) affaire de plus d'importance que celle de laquelle il vous plaist prendre le soin, que i'espere venir bien tost à bonne fin par la faueur de vostre prudence, & l'equité de ma cause, que ie vous recommande & moy humblement à vos graces.

14.

Aiant receu par vos graces des gracieufetez infinies sans qu'il me soit resté moyen de les recognoistre, il me seroit maintenant plus seant d'excuser enuers vous mes premieres importunitiez que recommécer les secondes. Toutesfois pensant

que mes debtes sont rendues honorables par vos valeurs, estant vn veritable signe qu'il ne vous a pas esté deplaisant de me faire plaisir, i'ose vous requerir encore qu'il vous plaise auoir soin de mō procès, lequel estant aux mains de Monsieur de la Vau, ie desire aussi qu'il luy soit à la teste, & que bien-toft sortant par la bouche d'un Rapporteur tant equitable il face heureuse monstre de soy pour ma Fille, qui saluë vos bonnesgraces, vous suppliant humblement (Monsieur) l'auoir pour recommandee, v'sant enuers vous de mesme salut, & pareille requeste. Je prie Dieu qu'il vous tienne en sa sainte garde, & moy en vostre souuenance.

15.

VOS gracieuses lettres me font certaine qu'un bienfait n'est iamais receu sans recompence. Je dy cecy pource que vostre maladie precedant la mienne, i'enuoiay pour vous les Filles de Iupiter à la deité reuerée par les Sicioniens: qui receut mes humbles vœux portez par ces diuines vierges, lesquelles firent de sorte que pour vn Dieu, la Deesse s'esmeut oyant nommer vostre beau nom (plus cognu au ciel qu'en la terre) & tirant le mal hors d'un si precieux domicile, vous feit reprendre vos premieres forces. Mais ceste ennemy de repos ne voulât rester sans logis, & sçachant bien que l'oraison estoit la cause de sa chasse, me guetta dedans vn saint temple, & au beau milieu d'un sermon me print la gorge & le poulmon, dont i'estois pour souffrir beaucoup, sans les sacrifices que vous

C iij

(Monsieur) auez faitz pour moy à la Dceffe Angerone, qui m'ont serui de panacee, dont ie vous remercie humblement.

16.

IE suis en doute (Monsieur) si ie vous presente ma lettre, ou si ie la vous enuoye, estant ce gentil-homme (present porteur) le plus proche parent que i'aye en ce monde, & que ie tiens comme vn autre moy-mesmes. Or sçachant le singulier plaisir que vous prenez à bien faire, ie supplie humblement vos graces auoir soucy de luy, & memoire de moy, qui saluë vos excellentes Muses en toute humilité.

17.

Les singulieres vertus dont vous estes orné avec les diuines graces, qui reluisent en vos escrits, font qu'ayant leu ceux qu'il vous plaist m'enuoyer, ie desire de voir encor ceux que vous escriuez aux autres : & lisant les lettres que vous adressez à Monsieur vostre cousin, ie voy vn suof-peço cõtre moy qui est presque en forme de plainte. Vous desirez que pour vne missiue de Sparte on vous responde vne Iliade. Je sçay que le pris de vos paroles pleines de sens & de raiõ, ne peut receuoir par les lignes de ma main eschange de telle valeur. Mais c'est à Dieu seul d'exercer tousiours la geometrie : ie suy l'ancienloy qui commandoit de dõner œil pour œil, dent pour dent. Je vous en rends vne pour vne. Aussi ne pouuois- ie croire que vous pratiquant en la Iurisprudence voulus-

siez commettre vne faute si grande contre vostre profession, que de faire payer le double, & en demander deux pour vne. Plustost vsât de vostre accoustumee liberalité, vous receurez sil vous plaist Monsieur l'excuse de mon impuissance, avec les humbles recommandations de ma Fille & moy.

18.

IE vous honore infiniment Madame pour les parfaites qualitez qui sont en vous, & pource que vous representez si bien le portrait des Graces, rendant deux gratuitez pour vne. Mais ceste derniere louange que ie rends à vos valeurs me pourra tourner à blasme: car ie donne occasion de penser que l'auarice me fait semer si peu de bien enuers vostre excellence pour en receuoir beaucoup, toutesfois ie m'excuse regardant le present que i'ay receu de vostre liberalité, lequel n'est pas moins à l'honneur de vous qu'au profit de moy, qui avec ma Fille vous saluë & remercie humblement.

19.

Vous faignez d'auoir failly (Monsieur) pour monstrier combien vous sçauiez gentillement preparer excuse à vne faute. Mais vous ne ferez point accusé par moy de ceste louable paresse que les Spartains disoient appartenir aux hommes nobles, bien que nous ayons d'autres loix meurdrieres de loisiueté cōme les Atheniens que vous sçauiez tant bié imiter en subtilitez de propos & d'escriis. Ma Fille suiuant ainsi que moy l'opinion de Herondas, ne veut point que vous soiez condamné

M I S S I V E S

pour cause de gentillesse. Mais afin de n'empescher pas en vostre ame, ce qui sans agir hors de loy surpasse les actions de tous autres : elle vous exempte de soing de ses escrits, & des miens : ayant pourueu d'ailleurs pour les faire paroistre au Soleil, ou à l'ombre pour le peu de clarté qui est en eux: tels qu'ils sont toutesfois ie desire qu'ils vous plaisent, & que vous me donniez part en vos bonne graces.

20.

Ainsi que ie voy (ieune Pallas) vous auez songneusement recueilli les enseignements du vieil Euandre : qui estoiet que selon la compagnie que vous frequenteriez, on feroit iugemét de vous. Pource vous auez recherché les plus gétils personages de la France, afin que les admirât vous fussiez admiré par eux . Or sçachez que depuis vostre parlement ie n'ay receu lettre qui m'ayt donné tant de plaisir que la vostre derniere , pource qu'elle m'assure de vostre prompt retour, & pour le bien que ceste espoir me donne , pour le penser l'escire i'abandonne. Priant Dieu vous donner sa grace, ie vous suppliray (Monsieur) me garder quelque place aux vostres que ie saluë humblement.

21.

Vostre diuine voix criant au desert, est vne lumiere viue, luisante aux plus grandes tenebres , pour monstrier le chemin du ciel à ceux qui par vne regeneration nouvelle se veulent , & peuvent affranchir du vice & de l'ignorance . Mais moy qui n'ay pas ceste grace de faire mon profit

des

vostres : ie ne sens dans l'Egypte de mon ame
 autre Mercure que la teste de chien, qui d'un con-
 tinuel aboy veut respondre à vos paroles tant bié
 ornees. Lesquelles par leur incroyables courtoisies
 me veillent acquiter enuers vous par vn acte con-
 traire & semblable à celuy des Spartains, qui eurent
 l'honneur du salut des Argiues : ainsi Monsieur
 vous prenez vn portrait de moy figuré par vos ex-
 cellences , puis triomphant en ma personne en
 auez seul la gloire meritee.

22.

IE cognois assez (Madame) combien les vertus
 vous sont familiares, & mesmes la liberalité. Il
 n'estoit pas besoin que par ce nouveau present ma
 Fille en fist nouvelle preuue : elle a receu la lettre,
 le don & l'aduertissement de son deuoir, pour
 l'epitaphe de feu Monsieur vostre mary : lequel
 outre plusieurs louables qualitez qui le faisoient
 estimer, l'heur de vous auoir espousee le rendoit
 honorable entre toutes les personnes d'honneur:
 vous que le nom, & la bonté font cognoistre pre-
 miere, & qui serez sans fin premiere en ma
 pensee.

23.

REceuant, lisant, & notant les lignes de vostre
 main, ie me suis souuenuë que l'ambiguité
 de l'oracle deceut le Roy des Lydiens : qui simple
 & sans souspeçon prit la parole, & non le sens
 d'un dieu caut & fin. Aussi vous Monsieur qui par
 la viue promptitude de vostre esprit & graces de

D

la poésie pratiquez avec ce Dieu, me pourriez tromper si ie ne pensois vos lettres voües par vous à ceste deité, dont Apulée trop craintif fit dans Hipate le sacrifice à ses depens. Vous dites qu'il ne me faut iamais voir, ou me voir tousiours. Ceux qui au prin-temps de leur aage ont assemblé en eux tant d'aggreables diuersitez propres à leur naturel, comme vous, ne doiuent iamais frequenter les personnes simples & vniformes, comme nous sommes ma Fille & moy: ny laisser les menüs plaisirs pour choisir la vie priuée. Aussi vous estes vous porté en cela de telle sorte, que sans ce miroir espois au centre, qui vous fait sembler le point vn grand corps, vous cognoistriez auoir esté si peu de temps en nostre compagnie, que la presence ne pouuoit vous donner cause d'amitié, ny l'absence de regret.

24.

MOnsieur, le romarin n'est point plus agité de vents, de vagues, & d'orages, que moy de fieure, de langueur, & de passion d'estomac, qui se sont violemment saisis de mon triste domicile: & m'ont osté le moyen de vous imiter, à manger, boire, & escrire vne lettre qui en vaille deux, comme vous dites de la vostre: aussi n'ay-ie pas telle opinion de ceste-cy. Mais la Mere & la Fille n'estant iamais diuisees (n'ayant qu'une volonté) n'ont besoin que d'une réponse pour se recommander à vos graces, & desirer que Madamoiselle vostre mere, ensuiuant Penelope ne vaille pour second mary, que le saint regret du premier,

ayant vn amour entier enuers vous , son premier
Thelemaque.

25.

Monsieur ayant parfait & accompli vne tant
belle & importate charge que celle qui vous
a retenu si long temps loing de la France, la gloire
en est à vous seul inseparable, comme vn ombre
qui suit tousiours vostre solide vertu. Mais nous
sommes participantes ma Fille & moy, du plaisir
que vous auez receu à vostre heureux retour, pour-
ce que nous l'auons affectueusement desire. Vous
auez retrouué (graces à Dieu) vostre douce patrie,
vos desirez amis, vostre sage & vertueuse com-
pagnie, commandant si prudemment vostre maison
& famille, que les republicques du monde les mieux
ordonnees deuroient desirer vn pareil gouerne-
ment, comme l'Ambassadeur de Turquie en rend
bon tesmoignage, nous l'auons ouy asseurer. Et
n'estoit-ce pas assez de bien pour nous, d'enten-
dre tout cecy? de voir vos eloquentes & gracieuses
lettres, par lesquelles vous monstrez nous auoir
en bonne opinion, sans y adiouster des presens si
precieux, que leurs effets admirables guerissent les
corps plus offencez, & toutesfois ils rendent nos
ames malades, pource qu'elles ne peuuent digne-
ment recognoistre ce riche don, tant s'en faut,
que nous puissions le rendre, ainsi qu'Hesiodé le
conseille, & la liberalité le commande. Or donques
nous trouuant ataintes du premier vice tant hay
par les anciens, que l'on appelle deuoir, nous ne

D ij

voulons pas estre coupable du second qu'ils auoiēt le plus en horreur, qui est mentir : car ce seroit assez affermer vne mensonge, que de celer ingratement la verité des faueurs tant honorables que nous auons receües de vous & de Madame vostre espouse: desquelles nous sentons vous estre infiniment redevables. Et desirans nous acquiter (sil est possible) nous vous enuoyons vn petit liure de nostre façon, sans penser que ce soit à valoir sur la debte: pource que si vous lę receuez de bon cueur, vous accroistrez le nombre de nos obligations enuers vous (Monsieur) de qui nous salüons les graces en toute humilité.

26.

Depuis que l'air qui voisine la riuere de Seine a esté si mal sain, voyant tant de personnes illustres abandonner leur terre aymee pour demeurer en autre part, j'ay fort desiré que nostre ville vous fust vn rempart assureé contre le danger, veu mesmes qu'elle semble promettre ce bié à qui l'approche: estant son air si temperé que Galien l'eust ordonné aux plus dispos & aux plus malades, aux vns pour maintenir la santé, aux autres pour la recouurer. Mais puis que nostre Clein ne vous a sçeu faire incliner en sa faueur, me voyāt aussi loing de l'esperâce que proche du desir de vous voir, ie vous supplie humblement (Monsieur) n'esloignez point du tout de vostre memoire la promesse qu'il vous a pleu faire d'auoir soin de l'equité de ma cause, sil ne vous en souuient

pour moy qui ne le merite pas, que ce soit au moins pour l'amour de vous qui l'avez promis : afin que vous montrant toujours vn, vous soiez plus digne d'auoir receu vos conditions excellentes de la diuinité à qui l'vnité est sacrée, en faueur de laquelle ma Fille & moy, salüons tres-humblement vos graces avec vnité de pensee.



RESPONSE.

*V*ierge dont la vertu, le sçavoir, &
la grace
Reluit dedans les mœurs, les propos
& la face

Par vos mains, par vos yeux, par vos diuins esprits,
Receuez, relisez, retenez, ces escrits
Qui prompts, humbles, deuots recherchent vostre oreille,
Disant, chantant, priant, DIEU GARD BELLE MERVILLE

2.

*I*E voüe à la splendeur de ta viue beauté
L'amarante immortel de la grand Citherée:
I'entends de la Venus chastement ceinturee
Lisant sur ton beau front l'honneur & la bonté.

Je voüe à ton esprit pour sa diuinité
La branche de Phebus, & Pallas reuerce,
Et à ta claire voix doucement admiree
La chaisne dont Hercul a maint peuple dompté.

Je sçay que tes vertus auront des ans victoire,
Et que mon vers ne peut esperer tant de gloire.
Tel subiet est chanté par moy trop bassement.

Mais qui pourroit louer ton angelique face
Ou ta celeste voix, ou ta diuine grace,
Celuy auroit d'un Dieu l'art & l'entendement.

3.

Tout ainsi que l'on voit le maistre de Platon
 Recherchant les effets par les premieres causes,
 Transformer l'argument en cent Metamorphoses.
 Par l'anneau de Giges & l'armet de Platon:

Ainsi tu m'asfranchis de la main de Clothon
 Par tes vers admirez plus beaux que nulles choses.
 Tu fais d'un froid hivers le prin-temps & les roses:
 Et dans tes mots dorez tu change mon leton.

O hommes bien disans, dont les verrus exquises
 S'honorent à l'ensuy des sciences acquises.

Laisse voir de tes vers la divine clairté.

Voy tu pas que Phebas les cherist & embrasse?
 Calliope voyant le parfait de leur grace,
 Les pend au saint Autel de l'immortalité.

4

L'ayme plus que iamais mon viure solitaire.

L'ayme plus que iamais la douce liberté.

J'ayme plus que iamais ce que j'ay enfanté.

L'ayme plus que iamais ma ieune secretaire.

J'ayme plus que iamais n'auoir aucun contraire.

L'ayme plus que iamais l'honneur & la bonté.

J'ayme plus que iamais la grace & la beauté.

L'ayme plus que iamais un agreable taire.

J'ayme plus que iamais un discours à loisir.

L'ayme plus que iamais un loüable plaisir

J'ayme plus que iamais la dame bien aprise.

L'ayme plus que iamais le labour des neuf sœurs.

Et de tes saints propos les miellenfes douceurs

Qui demonstrent l'effait de ta belle devise.

Pour chanter le parfait qui ton ame decore,
 Et couronne ton chef des rameaux verdissans,
 Faudroit du Dieu luyfant la voix & les accens
 Dignes de la vertu qui ton siecle redore.

Tu inuoque la Muse, & la Muse t'honore,
 Sçachant combien par toy ses effets sont puissans.
 Moy qui defaux d'esprit, de discours & de sens,
 Crainds de souiller ton nom que nostre France adore.

Si tu veux qu'enuers toy ie face mon deuir,
 Preste moy ton esprit, ta grace, & ton sçauoir:
 Et lors ie chanteray tes suprefmes loüanges.

Mon parler empenné de ta sainte grandeur
 Fera voir de ton los la diuine splendeur
 A l'Euphrate & au Nil, au Danube & au Gange.

6.

CE loüable desir qui ores vous tient pris,
 De voir le grand Paris, Seine, & l'Isle de France,
 Ne vous tire du cuer la vne souuenance
 Que Poitiers vous a fait bien né & bien apris.

Remerquant de ce lieu les fertiles esprits.
 Je sçay que vous verrez moins que vostre excellence.
 De quitter le certain guidé par l'esperance,
 Le Macedonien n'a pas esté repris.

Mais sil vous aduenoit suiuant vostre oraison
 D'enrichir vostre esprit de sens & de raison,
 N'abismez vostre Clein dedans les flotz de Seine.

L'Argue & l'Itaquois prioient pour l'heureux iour
 Qui peussent aborder en leur nais sejour,
 Pour le iuste loyer d'une si longue peine.

I'ayme,

7.

I Ayme, j'admire, estime, honore & prise
Ce beau desir en ton cœur allumé,
Qui du sçavoir te rend amy aimé,
Favorisant la vertu tant exquisite.

J'ay reueré ta Muse bien aprise,
Qui du saint cœur te rend plus estimé,
D'Orphee aussi le lutz mieux animé,
Dont Apollon cede à ton entreprise.

Mais j'ayme plus ta naïue bonté,
Honte modeste & grand honnesteté,
Qui te fait estre à tous yeux agreable.

Le son, la Muse, & le docte parler,
Ainsi qu'un vent se suanoïst par l'air,
Et la vertu est à iamais durable.

8.

CES pommes ne sont pas de choicun tant requises
Que celles d'Hippomene, ou du grand Labyen :
Mais ie les puis iurer estre pommes de bien,
Et que l'arbre estoit bon où ma main les a prises.

Nostre premier parent au gousset d'une pomme
Fut par l'Ange diuin chassé du beau séjour.
C'estoient pommes d'ennui, & certes sont d'amour.
Amour par viue foy sauue l'esprit de l'homme.

9.

Le quatre enferre la dixième.
Le dix tient le quatre enfermé.
Et vostre gracieuse estraine,
Enclost le dix & le quarré.

E

Le quatre eternelle nature,
 L'esprit de quatre Presidans,
 Les quatre voix de l'escriture,
 Les quatre freres discordans:

Sont les subiets de vostre Muse,
 Pleine de diuine fureur,
 Faites sil vous plaist mon excuse
 A la maistresse du saint chœur.

Car les vers qu'ores ie vous donne,
 Ont besoin d'estre reformez.
 Ce sont des enfans d'Erichone,
 Qui sans pere ont esté formez.

10.

Madame i'ay au cueur la viue souuenance,
 Combien vostre grandeur me fait de doux acueil
 De vos sages propos, de la main & de l'œil
 Qui de l'ame & du corps demonstre l'excellence.

Vous m'auez commandé vous qui m'estes oracle,
 De vous donner des vers que i'ay faitz promptement,
 Cedant ma conscience à vostre iugement,
 Dont la diuinité est un nouveau miracle.

Madame le grand Dieu dont vous estes l'image,
 Voulut dorer par vous nostre siecle d'airain,
 Faisant luyre au plus haut de vostre frond ferain,
 La Fille que Memoire enfanta de l'V sage.

II.

*L'ame est un air, un feu, un vent:
L'un des trois, ou les trois ensemble.
L'air devient feu en s'esleuant.
L'ame l'un & l'autre ressemble.*

*Vous sçavez bien qu'elle est un air,
Puis qu'elle forme la parole,
On ne peut ouyr ny parler,
Qu'en l'air des sciences l'escole.*

*Doncques l'ame qui va ouvrant
Le plus secret de sa pensee,
Ne doit craindre se descourant
D'estre esuentee ou insensee.*

12.

D*Iuin esprit si ta chaste Pentee
Fut autrefois l'argument de mes vers,
Je n'ay iamais ses manes descouuers,
Et sa grandeur ne s'en fut contentee.*

*Mais toy qui l'as heureusement portee
Par la rondeur de ce grand vniuers,
En discourant les accidens diuers
Et le parfait de ceste Pasishee,*

*Trois fois tresgrand tu as par ce butin
Vaincu la mort, le ciel & le destin.
Le corps tant beau sort de la sepulture,
L'esprit descend de l'eternel repos,
L'ombre a quieré les doux champs de Minos
Pour le tableau de ta viue peinture.*

E ij

Vous poëte qui parlant à la sage mémoire
 Ornez de ses discours le nombre de vos vers,
 N'irritez contre un Roc le Roy de l'univers,
 Le disant enuieux de si petite gloire.

D'Osse & de Pelion Iupiter eut victoire,
 Quand de geans armés ils estoient plus couvers,
 D'un foudroiant regard les guignant de travers,
 Il les fit trebucher dedans la rine noire.

Ne presomez donc point que ce double Rocher
 Presume tant de soy de penser approcher
 Les graces du saint chœur qui decore Parnasse.

Si pour luy vous merquez une maison sur cieus,
 Les aïles de vos vers vous leueront mieux,
 Et cest humble Rocher vous en cede la place.



POUR MADAME

LA BARONNE DE GERMOLÉ

sur l'absence de son mary.

14.

ABSENTE de vos yeux ie sens en
 la pensee
 Tant & tant de regretz, que mon ame
 offence

A voulu maintefois laisser ce foible corps
 Et s'enfuir dehors.

Vous voyant trauerfer les ondes marinières,
 J'ay crainte que mes vœux & mes humbles prieres
 Ne puissent retirer vostre nauire à bord
 Vous sauuant de la mort.

Ie craind que frequentant les estranges prouinces
 Vous soiez attiré aux delices des Princes,
 Oublyant ce lien qui vous doit tout à moy
 Par vne iuste loy.

I'ay peur que delaisant vostre fidele femme
 Vous sentiez amortir vostre premiere flamme,
 Pour alumer en vous le feu pernicious
 D'un amour vicieux.

E ij

R E S P O N S E S

O mon cher Germini & mais qui pourroit ore
 Vous desrober à moy ! he. qui pourroit encore
 Retarder si long temps vostre promis retour
 Sinon faite d'amour?

Vous estes eschappé des mains de la fortune,
 Peut estre en ma faueur vous est elle oportune:
 Et peut estre les vœux que i'ay tant faits pour vous
 Appaisent son courroux.

I'ay tant prié les Dieux, pour vostre heureux voyage,
 Que vous estes sauué; las moy ie saiz naufrage
 Dedans la mer d'amour, si vostre douce main
 Ne m'en tire soudain.

Aidez moy donc amy, aidez moy donc de grace:
 Monstrez moy seulement vostre amiable face:
 A l'heure ie perdray tout le sous son ialoux
 D'un si loyat espoux.

15.

Vous qui receuez les faueurs
 Du Roy des Princes des Seigneurs,
 Chantez de leurs victoires:
 Grauez leurs noms dedans les cieux:
 Faites les viure entre les Dieux,
 Eternisant leurs gloires.

Le cueure point d'un hant souci
 Avec le labour adouci
 De vostre Dieu Delphique.
 Chantez l'ame de l'univers

Et l'arbre roulant de trauers
Par vne voye oblique.

Dites comme il fait les saisons,
Descriuez ses douze maisons,
Et comment l'Aspec trine
Leur cause vne parfaite amour,
Comme l'Opposite à son tour
Vne haine maline.

Chantez aussi de ce grand Dieu,
Qui sans estre enclos d'aucun lieu,
Tient enclost tout le monde.
Je dy ce grand Dieu souuerain,
Qui soustient d'une forte main
Ceste machine ronde.

Chantez le Roy son Lieutenant,
Vous pouuez dire maintenant
Que la maiesté sainte
Ne voit point vn plus iuste Roy,
Que celuy qui nous donne loy
Avec amour & crainte.

Qu'il soit donc lame de vos vers,
Et que de mille chans diuers
Sa braue renommee
Volle aux estranges Nations,
Rendant par ses perfections
Vostre gloire animee.

De moy si i'auois le pouuoir,
 L'esprit, la grace, le sçauoir,
 Dignes d'un plus haut stille;
 Je dirois vos esprits vnis,
 Et que vous estes le Phenix
 De ce diuin Achille.

16.

Qui a receu le bien, c'est raison qu'il le rende:
 Euphrosine & ses Sœurs le demandent ainsi,
 Ayant pris vostre don, vostre don me commande
 Que ie rende cest autre avec humble merci.

17.

Ayant receu de vous de la prose & des vers,
 Ce liure rend pour nous des vers & de la prose.
 Mais voyant les secrets du Seigneur desconuers,
 Pourrez vous regarder vers si petite chose?
 Monsieur, pour voir le bien vos yeux seront ouuers,
 Et pour les vanitez vostre paupiere close.

18.

Dame belle, chaste & prudente,
 Si i'auois l'arbre du Tresor,
 Comme la premiere Atalante
 Vous auriez les trois pommes d'or.

Ieune & gentille Cytheree
 Dont chacun est rany & pris,
 De la riche pomme doree
 Vous seule emporterez le pris.

Le

*Je ne cognois vostre seconde,
 Si blancheur s'appelle beauté:
 Et croy que de la pomme ronde
 Vous eussiez le pris emporté.*

*Belle & courtoise Damoiselle,
 N'en vueillez vostre part quitter:
 Je ne croy pas qu' autre plus belle
 Ait dompté le grand Jupiter.*

*Par arrest des Dieux & des hommes
 Beauté belle en perfection,
 L'arbre, le iardin & les pommes,
 Sont en vostre possession.*

F



EPITAPHES.

I.

PASSANT ie ne dy point quelle a esté ma vie:
Car ma guerriere main l'escriit en plusieurs lieux,
Non seulement du stil sur l'escorce polie,
Mais en tous les esprits sagement curieux.

Je ne diray nom-plus la mort infortunee
Qui trop hastiuement tranche mon dernier fil.
La mort est le recueil de toute chose née,
Vn fillet dure moins quand il est plus subtil.

Je n'ay senti la mort : on ma bien veu paroistre
Ainsi que le Soleil doucement esclairant,
Qui nous semble en vn iour naistre, grandir, descroistre,
Puis au sein de Thetys aller soudain mourant.

Mais le matin suiuant sa belle face claire
Enflamme l'orison , chassant de toutes pars
La tenebreuse nuit, qui craint de se desfaire,
Et fuit comme Python le feu de ses regards.

Ainsi est il de moy : car mon ame viuante
Reluit dedans les cieux d'vn esclair nompareil,
Et de mon corps massif la despouille nuisante,
Estoit ceste Thetys estouffant mon Soleil.

Si entre les mortels vne immortelle fame
Bien-heure les esprits, ie ne me plains de voir

Que mon corps soit enclos souz ceste froide lame,
Et mon beau iour finy mesmes deuant le soir.

Si estre reueré d'une espouse loyalle
Qui regrete sans fin nostre doux Hymené:
Si estre soupiré d'une bouche royalle
Rend l'homme bien-heureux, ie suis bien fortuné.

Si estre tant aymé d'une sœur excellente,
Qui tient en son esprit tous les tresors des cieux:
Si estre deploré par sa voix eloquente
Rend un nom immortel, ie suis entre les Dieux.

Si voir depeint au vif son pourtrait agreable
Au frond de son enfant doit l'homme contenter,
Ie me contente aussi, ma Fille m'est semblable
Nature en elle veult mes traits représenter.

Six lustres i'ay vescu illustré des louanges
Que la vertu merite : or ie suis en ce lieu,
Esleu pour les Esleus, où compagnon des Anges
Je retrouue mon heur en la face de Dieu.

2.

I'ay vescu, veu, vaincu, noble, prudent, adextre,
Atre, Vlysse, Hector, ne pouuoient pas mieux estre
Jeune, rusé, vaillant, mon œil, mon cueur, mon sein,
Sont fermé, pris, blessé, d'une fatale main
De Mars, d'Amour, de Mort: le pris, le soing, la rage,
Ont honoré, cheri, & retranché, mon âge.

F ij

Puis que le parler est simulacre de l'ame,
 Arrestez vous Passant & ma voix escoutez:
 Bien que mon foible corps soit souz la dure lame,
 Mon esprit est au ciel entre les deitez.

Ce n'est la voix d'un Mort, qui maintenant resonance:
 Echo resonance ainsi aux cauerneux rochers.
 Le superbe Aquilon tonne, estonne, & entonne,
 Ses menaceans propos aux timides Nochers.

Mais ma debile voix ne sera point si forte:
 Il me suffit Passant de vous dire comment
 Je suis viue, non viue, & suis morte non morte,
 Gisant desouz la terre & sur le firmament.

Le nom de saint Gelais monstre que i'estois sainte,
 Prenant celuy d'Efrac ie m'affranchis aussi.
 La sœur de Lachesis par ma despoille estainte
 Veut m'affranchir de mal, de peine, & de souci.

Le trait qui m'a blessée, a laissé sa pointure
 Au cueur de mon espoux, & ie souffre pour luy,
 Ne pouuant m'exempter d'une telle blessure,
 Viuant en mon repos, ie meurs en son ennuy.

Las si quelque pitié vous espoint le courage,
 Passant, soupirez moy, aiez l'esprit marri,
 Voyant que le destin en la fleur de mon âge
 Me desrobant me laisse au sein de mon mary.

Fin des escrits de la Mere.

CANTIQUE.

19

LE feu, l'air, la terre, les eaux,
Et tous les celestes flambeaux,
Adorent le non glorieux
De trois en un, un en trois Dieux.

Qui recelant sa deité
Prit en Marie humanité:
Ainsi sa grandeur à voulu
Prendre corps d'un corps bien impollu.

Celuy qui tient le monde enclos
En petit lieu gist en depos,
Dedans un vase bien poli
De toutes graces embelli.

Le Soleil est obeissant
Et la Lune à ce Tout-puissant,
Que la belle vierge comprit
Par la grace du saint esprit.

Heureuse mere qui as fait
Naistre ce chef d'œuvre parfait,
Qui tient en sa diuine main
Des cieux le septre souuerain.

F ij

CANVIQVE DE M. DES ROCH.

Bienheureux ventre qui serroit
Celuy qui chacun desiroit :
Et qui est venu entre nous,
Luy seul pour le salut de tous.

Gloire soit à vous ô Seigneur,
Qui pristes vn corps en bonheur:
Gloire au pere & au saint esprit,
Que la belle vierge comprit.



A MA MERE.

I.

MA Mere, estant citoyenne des elements i'ay pensay deuoir quelque tribut à ceux chez qui ie demeurois : Et me trouuant à l'heure ces lettres en la main, doutant auquel des quatre ie les deuois donner, il m'a semblé que chose si legere ne deuoit pas entrer au sein de la terre pesante. Leur obscurité n'est point digne du feu luyfant. L'air diaphané laisseroit paroistre leurs defauts : & l'onde transparente les feroit sembler beaucoup plus grands. A qui les offriray- ie donc, puis qu'elles sont si peu desirables que moy-mesme suis ennuyee de les retenir? mais pourquoy veux- ie payer ma debte au despés de celles qui estans de long temps enuoyees à plusieurs personnes d'honneur, ont des- ja gaingné le nom de Missiues? Et que puis- ie craindre à leur ruine, sinõ ce que ie desire en leur faueur: c'est que l'encre humide & le papier (qui prend couleur & figure par l'humidité) leurs prestent vn chariot pour les tirer à l'air : où estant veües par quelques- vns qui les despriseront encore plus que ie ne fais, elles seront aussi tost iettees au feu, lequel les ayant expiecs & reduites en cendre, les rendra fidelement à la terre.

Or premier que leur voir esprouver ces diuers changements, ie desire infiniment qu'elles vous soient agreables (ma Mere) & vous supplie humblement les aymer plus que leur beauté ne merite : afin qu'elles ne demeurent du tout manques d'apuy. Vous en trouuez peu qui s'adressent à vous : en cecy paroist mon bonheur, qui ne permet point que ie vous esloigne de presence & moins de ma pensee, qui sera tousiours proche, prompte, humble, & deuote pour vous seruir. Ma Mere ie suppliray la puissance diuine qu'elle vous face viure plus que moy, afin que vous ressembliez mieux au ciel, qui estant cree le premier, doit finir le dernier.

2.

LEs anciens auteurs de ces deitez que l'on dit remplir l'Olimpe, estoient certains personages de grande autorité, qui regardans les passions humaines estre immortelles entre les mortels, ont couuert d'un gracieux voile telles affections, leur donnant le tiltre de la diuinité. Aussi vous (Monsieur) m'estimant oultre mon merite, vous honorez par la faueur de vos graces le peu de valeur qui est en moy; celant mes imperfections dans l'agreable nuage de vos beaux escrits. Mais tout ainsi que Homere & Virgile rendent leurs noms plus remarquables que celuy d'Achille & d'Enee, ainsi vos vertus infinies bien qu'elles soient tresliberales, reseruent plus d'honneur pour vous que de louanges pour moy; qui pourtant les ayant receues, vous en remercie humblement.

On

3.

ON ne peut donner vne feinte loüange aux veritables vertus qui sont en vous, Monsieur. Vostre entendement riche de sa propre lueur n'a point besoin de lumiere empruntée, mesmes d'une personne si peu claire que moy. Et si mon image (que vous dites honorer de la gracieuse demeure de vostre esprit) vous semble autre, c'est par faueur, & pource que rien ne paroist en vostre pensee qui ne soit beau. Doncques recognoissant ceste grace de la grace du lieu, ie vous en remercie : priant la bonté duine vous tenir en sa sainte garde, & me garder en vostre souuenance.

4.

Monsieur, j'ay entendu vostre indisposition depuis que vous estes loing de nostre Poitiers, & le desir que vous auez de retourner icy. Ie suis fachee du premier, mais bien aise du second. Pour le troisieme ie prie les Dieux trois en vn vous r'amener sain & content.

5.

Blasmer l'erreur ce n'est pas reprendre l'homme, au moins s'il n'a point failly. Et s'il est coupable, son propre mesfait l'accuse. Donc qu'il se plaigne à luy-mesme du tort qu'il reçoit de luy. Mais si l'innocéce d'un vertueux est calomniee par l'ignorance d'un vicieux, tirant le bien du mal, il peut vser d'une belle iustification pour luy, & d'une vengeance honorable enuers celuy qui sans cause, caule à son preiudice. C'est le moyen enseigné par

G

M I S S I V E S

vn Philosophe à vn qui luy demandoit comment il se pourroit vanger de son ennemy, Soiez, dit-il, homme de bien. Vn autre qui desiroit auoir bone renommee, on luy dist, Soiez tel qu'il vous plaist d'estre estimé. Ainsi pour mesme raison, le sage plaist à ses amis, falche ses aduersaires, & reçoit honneur de la honte qui luy estoit preparee. Je prie Dieu qu'il puisse aduenir ainsi de vous (Monsieur) à fin que la perfection de vos vertus honore le desir que vous dites auoir de m'estre agreable.

6.

SI mes conseils, persuasions & propos, vous ont esté inutiles, vous ne m'en deuez rien: mais si vous en auez tiré quelque profit, comment pensez vous estre quite de ceste obligation, qui est de telle nature, que mieux on la paye plus on la doit?

7.

JE m'estimerois plus dure que la Roche d'où ie prends le nom, si vos douces larmes (tesmoignât l'amertume du cueur) ne m'auoiét ennuyee de vostre ennuy: mesme y estant disposee pour la crainte que i'auois de me voir long temps priuee d'vn tant honnestè compagnie que la vostre (Monsieur) & de vos sages propos que l'on ne peut escouter sans profit, ny perdre sans regret. Maintenant que ma tristesse compagne de la vostre vous a rendu assure que vos desplaisirs me desplaisent, ie me plais de m'estre despluë pour vous auoir fait cognoistre que vostre aise, repos & contentement sont parfaitement desirez par moy.

8.

L'Oeil suit tousiours ce que le cueur desire ; & l'homme abandonné de soy cherche sans fin le lieu auquel il espere se recouurer. Mais vous qui n'estes point perdu, contant de vous-mesmes, vous auez vostre ame gentille, qui vous sert d'un veritable miroir pour représenter viuement vos louables conditions. Aussi vos effets, vos escripts, vos propos, estant guidez par la prudence, la science, & l'eloquence (routes actions de l'ame) monstrent que vous estes bien animé. Ce que ie dy (Monsieur) n'est pas pour m'exempter du souci agreable qu'il vous plaist que ie prenne de vous : car ie vous puis bien assureur que ma pensee sera tousiours songneuse gardienne de la vostre.

9.

I'Ay changé l'attainte de mon mal, pour la crainte du vostre. Car estant à peine desliée des laqz que m'auoit rendu vne facheuse maladie : ie sceu que vous estiez enuironné de gensdarmes, d'où ie vous iuro n'auoir pas moins d'ennuy que vous. Mais prenant tress de ce desplaisir & de ma peine, ie pense lequel de nous deux est le plus miserable à telle occasion. Vos aduersaires sont subtils & promptz à mal faire, la mienne est rusee & coustumiere de nuire : vos ennemis sont proches de vous, mon ennemie est dedans moy : vos aduersaires ont pour auancoureur de leur venue, la peur : la mienne a pour compagnie, la douleur. Mais d'autant qu'il est plus inique de voir plusieurs nuire à un

G ij

M I S S I V E S

seul, qu'une seule nuisant à plusieurs, ie vous plains d'avantage. Laisant donc le souci de moy pour celuy que ie prends de vous, Monsieur, ie prie Dieu qu'il vous ramene heureusement.

10.

SI la vive lueur de vostre entendement laissoit Sparoistre pres de foy vne lumiere si foible que la mienne, ie penserois estre veüe par vous comme vn petit Atome aux clairs rayons du Soleil. Mais soit ainsi qu'il vous plaira (Monsieur) i'ay receu vos lettres d'aussi bonne affection que vous me les avez enuoyees, desirant changer bien tost le doux souvenir de vous pour l'agreable compagnie de vostre gentillesse que ma mere & moy salüons humblement.

11.

POURquoy vous excusez vous d'une faulte dont vous n'estes pas accusé ? ie suis faschee que vostre innocence ne iuge de la mienne, que ie ne voudrois point vous offencer, prenant vne faulse opiniõ de vous. Et quand i'aurois commis ceste erreur de vous soubçonner d'auoir erré, ie pense que vous me voudriez pardonner, estimant la honte d'auoir failly m'estre punition suffisante pour l'enuy que vous auez receu à mon occasion.

12.

VOyant que vous auez maintenu vostre petit monde en si parfaite harmonie, i'ay occasion de croire que vostre corps dispos a senti l'heureux gouvernement de vostre ame paisible, durant

l'absence de ce dont il vous plaist dire que la presence vous est tant agreable. Croiez (Monsieur) si il fust aduenu autrement, & que vous eussiez donné la clef de vostre raison à l'ennuy pour la molester : l'on vous eust comparé au tyran d'une ville, qui tourmente les bons citoiens fauorissant les mauuais. Mais d'autant que vous auez esleué en plus haut degré ceste raison diuine, sage maitresse de vos pensers, luy rendant obeissance, vous estes d'autant plus digne de commander à tous.

13.

Monsieur i'ay plus de desir que de loisir pour vous respõdre: pource qu'en mesme temps vostre messager me donne vos lettres, & attend les miennes. Doncques ie vous supplie humblement m'excuser, si les fillets en sont mal tissus: & pensez que ie crains moins d'estre estimee ignorante par elles, que de me rendre soubçonnable d'orgueil par vn silence dont ie ne veux ny doy vsfer enuers vous, de qui les graces & vertus seront à iamais reuerces par moy.

14

MAdamoiselle, puis que vous auez atteint le plus hault degré de ceste admirable eloquence, qui d'autre fois a fait tant renommer l'inuincible fils d'Alcmene : ie ne m'estonne pas si vous daignez encore imiter en ce que volontairement il se rendit prisonnier de sa prisonniere. Aussi vous (de qui les valeurs m'ont de long temps asseruie) asseurez gracieusement que vous m'estes esclau:

G iij

voulant (en me faisant honneur) honorer vostre prison. Et bien que ie ne cognois auoir ces perfections que vous dites emporter le triomphe de vostre liberté, si ne me dueil-ie point tant de ne les auoir pas en moy, que ie me resiois de scauoir qu'elles sont en vous. Ainsi n'ayant aucune grace pour me faire valoir, i'essaiерay, sil m'est possible, de gagner quelque estime par la faueur des vostres, qui luyront sans fin dans mon ame: & desirant que le flambeau deuienne digne d'yn tel feu, ie prie Dieu qu'il vous maintienne saine & contente, me bienheurant de la sainte amitié que vous m'auuez iuree.

15.

N'Ayant iamais pris de resolution, il me seroit mal-seant d'en vouloit faire prendre aux autres: mesmes à vous qui estes si accort. Vrayment depuis nos derniers propos i'ay plusieurs fois sondé ma pensée: mais ie la trouue tousiours vne, autant irresoluë qu'elle estoit en ce temps-là. De sorte qu'il n'y a changement en moy, sinon que depuis vn an ie suis plus pauure & plus riche d'vn an: l'ayât perdu pour l'aduenir, & gagné pour le passé. Or ainsi que ie n'ay point changé en ce qui est indifferant, non ay-ie pas en ce qui est louable, cōme i'estime l'honneste bien-vueillance que i'ay à vos valeurs, auxquelles ie suis fort obligée: pourcé que passant les Alpes afin de voir l'Italie, elles ont gardé la memoire des Roches de Poitiers. Pour ceste grace que i'ay receuë des vostres, ie prie Dieu qu'il

vous maintienne sain & content ; vous suppliant humblement (Monsieur) baiser les mains en mon nom à Madamoiselle vostre Mere, me recommandant infiniment à l'infinité de vos graces : & saluër pour moy vostre belle & vertueuse sœur, que ie reuere sans l'auoir veüe, & luy desire autant de bien que si ie tenois enuers elle ce mesmes degré de parentage qu'elle tient enuers vous.

16.

Ceste mesme opinion qu'il vous plaist que i'aye de vous, vous la pouuez bien maintenant prendre de moy. Vos lettres m'ont renduë certaine de vostre bon portement, & la mienne vous assure de ma santé, qui m'est d'autant plus agreable que ie pense qu'elle vous plaist. Et pource qu'il me semble auoir assez monstré par ce peu que ie viens d'escrire, quelle est ma disposition: pour vous montrer le desir que i'ay de vous en-fuiure, à vostre exemple (Monsieur) ie trouueray la fin de ma lettre bien pres du commencement.

17.

MAdamoiselle, il me semble que d'une chose bien commencee & encore mieux continuee la fin n'en scauroit estre bõne, pource qu'elle n'en doit point auoir. Voilà l'occasion pour laquelle ie ne veux iamais finir la seruiable amitié que ie vous porte avec tant excellente cause. Mais puisque vous m'assurez d'en auoir assez d'assurance, ie ne vous en veux rien affermer dauantage, sinon que tant que ie seray, ie seray vostre, & vous supplie auoir telle foy de ma foy.

IE croy veritablement que vous estes bien aise d'estre aymee : & fil estoit autrement, vous ne prendriez point plaisir de posseder les graces qui vous font aymer, admirer & reuerer ensemble. Ce sont les perfections tant heureusemēt commēcees, & encore mieux continuees, qui ne doiuent iamais prédre fin, mais vous faîte immortelle. Aussi estoit ce d'elles que i'entédois parler, & non pas de l'annee qui apres s'estre varicee par quatre fois, fait place à vn autre. Vous me priez de prier pour vostre santé celuy dont la puissance est infinie. Or ie vous requiers tous deux, luy qu'il ait memoire de vous, vous Mademoiselle qu'il vous souuienne de moy.

MAdame, si quelque bonne fortune m'auoit donné le moyen de vous faire plaisir, le plaisir que i'aurois de vous auoir pleu, me seroit assez grande recompence. Mais ne cognoissant pas moins mon impuissance que vos valeurs, ie sçay que ie ne feis iamais chose quelconque pour vous, qui merite le moindre de vos mercis. l'ay receu l'argent que vous auez enuoyé pour le payment de vos liures : & vous mercie de l'offre que vous m'en faites. Il me suffira d'en voir ou entendre les plus excellents traits par les lettres ou par les propos de vous, qui donnez à chacun exemple de bien faire & de bien dire.

Je ne

20.

IE ne diray point que mon mal-heur m'ait empeschée de vous escrire: mais plustost est-il cause dont ie vous escriis ce que ie ne vous puis dire pour estre trop loin de vous, priuée de vostre douce & amiable compagnie, & de vos gentils propos. Dont il ne me reste plus que le souuenir, que i'entretien-dray iusques à vostre retour, comme le plus grand plaisir que i'aye. Ie ne sçay quelles nouvelles vous mander, nous ne voyons nuls caualiers. Mars n'est point en ceste ville, & vous en auez osté minerue, que vous nous rendrez bien tost, s'il vous plaist madamoiselle; ou ie diray que Diotime vous a peu enseigné à aymer.

21.

IAurois bien occasiō de pardonner à l'escriture, ne pouuant par elle vous faire entendre chose qui vous plaise beaucoup. Ie ne vous puis mander que ce que ie sçay: & ne sçay rien sinon que ma Mere vaincuë de la maladie est maintenant au lit plus desplaisante de ne vous voir point, que de son mal: dont elle espere bien tost voir l'issuë. Ie suis aupres d'elle comme celuy qui passant vne facheuse nuit sans dormir, attend avec grand desir le iour prochain. Si vous ne nous pouuez aider, vous nous plaindrez s'il vous plaist: & ie prie Dieu qu'il accomplisse vos desirs, ainsi que vous estes la plus accomplie Damoiselle que ie cognoisse.

H

MAdamoiselle ie ne vous sçauois escrire la moindre partie de nos maux, tant ils sont en grand nombre. Bien vous diray-ie, le seul relasche que nous auons d'eux (si ie doy ainsi appeler ce qui tant nous agraue) c'est qu'ils s'entresuiuent de si pres, que les derniers ne nous donnent pas loisir de penser aux premiers. Tous sont causez par la maladie de ma Mere, qui trouble ses humeurs & mon repos. Nous auons pourtant trouué moié d'auoir quelque treues pour lire vos lettres & y faire ceste responce, que ie finiray, priant celuy qui commence, maintient & finist toute chose, qu'il accompagne vos graces d'autant d'heur & de plaisir que ie souffre à ceste heure d'ennuy.

Monsieur, ie n'ay pris la plume, sinon pour vous faire cognoistre qu'en partie ie me cognois, & sçay bien que ce n'est point moy qui vous aye esté occasion de mettre en lumiere l'hymne de la beauté, mais vous auez voulu représenter par elle celle de vostre esprit, qui seul a esté digne cause de tant d'excellens enfans que ceux qui en sont issus, mesmes de ces derniers, dont il vous a pleu m'enrichir & honorer ensemble. Or pource que ie desire caresser ceste agreable compagnie que vous m'auiez donnée, pour mieux penser en vos escrits, ie ne veux plus vous escrire : mais seulement vous asseurer que i'accepte vostre hymne comme vn present de tresgrand pris, & reçois

les louanges que vous m'attribuez ainsi que vous avez receu du ciel les perfections qui vous font louable.

24.

L'Heur de Cassandre Fidelie peut bien estre esgalé à ces excellentes perfections, puis qu'elle a esté tant estimee d'Ange Politian, que long temps apres sa mort il fait viure sa renommee. Ange n'a pas esté moins bien fortuné qu'elle, puis qu'il a cognu les diuines conditions qui la rendoient admirable, & en les loüant (il s'est comme vous dites) surpassé luy-mesme. De sorte qu'il a immortalisé luy par elle, elle par luy. Mais Monsieur vous ne cedez ny à l'un ny à l'autre, puis que les ayant tous deux cognus par les escrits d'un seul, vous avez si bien sceu tirer le pourtrait du pourtrait de ceste excellente vierge, que les Graces mesmes vous sont obligees, pour l'honneur que vous faites à vne qui leur estoit si chere. Et le payement que vous en receuerez d'elles, c'est que d'autant plus elles vous rendront estimable, que plus elles vous voirront estimer celle qui fut tant digne d'estime.

25.

Ainsi que vostre derniere lettre m'a donné assurance que mon desplaisir vous desplaisoit, ainsi vous puis-je affermer par la mienne que ie seray tousiours aise de vostre aise, & contente de vostre contentement. Et pource que vous desirez d'entendre quels sont les pensees, paroles & actions

H ij

de ma Mere & de moy: sçachez que nos pensees sont tristes, nos paroles plainuiues, & nostre ceuure continuelle. C'est de gouverner mon pere malade d'une fièvre qui l'a saisi depuis quinze iours en ça. En attendant que nos pleurs se tournent en ris, j'auray pour tout plaisir le souuenir de vous, dont ma pensee fera tousiours vne douce garde.

26.

Monsieur, ie rends graces à la souuenance que vous auez eue de ma Mere, pource que par elle vous auez pensé en moy, qui ne le merite sinon pour estre rameau d'un tel arbre. Vous dites que vous ne me pouuez dignement louer. Vrayment ie le croy, mais c'est pource que ie suis indigne de louange: & puis vostre excellence ne loue que ce qui est excellent comme elle. C'est à vous de louer les astres & les cieux, tant pour la cognoissance que vous auez de leurs cours & mouuement, que pour auoir receu d'eux vne ame tant accomplie. C'est à vous de louer avec grand artifice l'artifice qui a parfait vos perfections. C'est à vous de louer Dieu qui vous donne un esprit orné de tant de vertus. Et c'est à moy de reuerer ces vertus en vous & en tous ceux qui les ont cheres. C'est à moy aussi à vous remercier du souhait que vous faites pour l'heureux succès de nos affaires. C'est à moy encore à desirer que vos valeurs soient estimées de chacun, tant pource que vous en estes digne, que pource que vous estes de mesme pais que moy: & aussi que le silence ne tésmoigne gueres que de

luy-mesme : & son voile est quelque fois autant ennuiéux , que celuy des nues , quand elle nous empêchent de voir la luisante splendeur du Soleil. Mais de crainte de m'esbloüir en si grande lumiere , ie fermeray mes yeux & ma lettre , apres auoir prié la diuine prouidence de vous donner. vn heur esgal à vos merites.

27.

VN homme digne ne peut louer ce qui est indigne de louange , sans offencer la Verité princesse de toutes les vertus : vous aussi qui la tenez chere , craignant de luy auoir despleu me louant outre mon merite , cherchez moyen de la rapaiser. Et pource que vous cognoissez que l'humilité est la grace des graces , vous auez pensé de faire vostre accord enuers la premiere par la faueur de la seconde , si bien que vous humiliant autant qu'il est possible , vous montrez d'estimer peu vos pensees & paroles. Blasmant aussi ore vostre esprit , ore vostre artifice ; on diroit que vous confessez tacitement l'erreur laquelle vous auez (ce croy-ie) volontaiement commise , seulement pour empêcher la ialousie que les Dieux eussent peu auoir de vous : pource qu'on dit qu'ils sont setils qui ne peuuent errer. Quant à ce que vous dites n'auoir rien de vertueux que le desir d'estre vertueux , il semble qu'en celà il vous plaise d'imiter la contenance de Philoctetes , qui monstroit avec le pié le lieu où estoient les sassettes de Hercule , affirmant toutesfois ; qu'il ne le scauoit point. Ainsi vous

H iij

monstrez par vos louables coustumes que les effaits suiuent en vous le desir de la vertu : bien que vostre modestie vous face dire le contraire. Or ie vous supplie comme vn des plus fauoris de Logistile, qu'il vous plaise la prier pour moy, qu'elle me rende digne d'une partie des louanges que vous m'attribuez, & lors vous serez plus excusable enuers la verité offencee.

28.

TOut ainsi que ma presence ne vous scauroit bienheurer : ainsi l'absence de moy ne vous peut rendre mal-heureux: pource que vous portez tousiours avec vous les moyens que vous dites estre seuls forgeurs de vostre felicité. C'est vostre raison, qui par fois commande & par fois obeit à vos sens: ne vous apportant pas moins de plaisir par son obeissance, que par son commandement. Et pource que ie ne puis dignement parler de la dignité d'elle, pour l'admirer seulement en ma pensee, ie cesseray de vous escrire, apres vous auoir reietté ces mesmes traits (empennez de courtoisie volante) que i'auois receu de vous. Car estant desia surpassee par vostre excellence, ie ne le veux pas estre encore par vostre gracieuseté.

29.

Monsieur, vous auez tant accoustumé de prester vostre main secourable non seulement à moy, mais à tous ceux de mon lignage; que j'ay pensay ceste coustume estre deuenue vne loy que vous ne voudriez aucunement enfreindre. C'est

ce qui me rend hardie à vous prier pour ce gentilhomme qui m'est affectionné parent. Il a vn procès d'importance cõtre vn grand Seigneur, duquel il vous dira le nom. Et pource que plusieurs sacz sont pleins de ceste chiquanerie, ie n'en veux point remplir ma lettre : mais bien ie vous supplie vouloir aider à mon cousin:& prier en sa faueur Monsieur Depaisse. Car tout ainsi que ie me tiens assuree de vostre bien-vueillance enuers moy, ainsi ie m'assure de la sienne enuers vous, que ma Mere & moy salüons humblement.

30.

IE vous supplie humblement ne m'accuser point, mais la mauuaise fortune, qui pour me nuire dauantage, m'oste le moyen de vous aider. Et se montrant ingrate enuers moy, me fait paroistre encore telle enuers vous : combien que ce soit sans ma coulpe. Car ie vous iure qu'il n'est pas en ma puissance d'effectuer maintenant ce dont vous me priez. He ie me veux si grand mal de ne pouuoir montrer le bien que ie vous desire, que vous priät m'excuser, ie ne puis vser de pareille courtoisie à moy-mesme, qui me voy tant obligee à nostre parentage & amitié. Mais pource que tels propos sont vains, n'estant suiuis d'aucun effet, ie finiray ma lettre, priant Dieu (Monsieur mon cousin) qu'il luy plaïse vous donner ses graces, & me faire meriter les vostres, que ma Mere & moy salüons de bon cueur.

M Adame, les foibles efforts d'une languissante maladie qui retient mon Pere à la maison, ma Mere auprès de luy, & moy auprès d'elle, sont les occasions qui m'ont empêché de vous aller faire la reuerence. Pour ce i'ay pensay d'imiter ceux qui ne pouuans s'acheminer au temple pour satisfaire à leurs deuotions, prient quelques-vns de leur cognoissance d'y aller pour eux: ainsi Madame i'ay suppliy ce gentilhomme de vous saluer humblement en mon nom. Ce qui luy est fort agreable pour le desir qu'il a de voir les perfections que Dieu a mises en vostre ame excellente, dont les simulacres apparoissent par vos graces & propos.

M Adame, si vos graces mesmes ne m'estoient tant gracieuses, que d'aquiter enuers vous partie des obligations dont ie vous suis redevable: ie ne sçay en quelle sorte ie m'en pourrois deslier. Mais regardant vostre belle & docte lettre, i'estime que le plaisir que vous receuez la voyant si bien ornee, vous rend une recompense honorable de la peine que vous auez prise en m'escriuant ceste Missiue, qu'il vous a pleu accompagner d'un si pretieux don que ie reçois en affection humble, comme venant de vous seule. Car tout ainsi que la bouche prononçant une raison qu'elle tient du chef, ne dit point l'auoir prise ailleurs: aussi ne direz vous pas auoir emprunté d'autruy ce liure
que

que vous tenez de l'excellent Apollon, duquel vous estes la chere Muse.

33.

Vous me donnez louanges pour blasme, & honneur pour honte. Vrayment ie confesse que ie merite d'estre reprise pour vous auoir repris d'une bien legere faute, laquelle encore se peut dire heureuse pour la gentille correction que vous luy auez donnee. Or puis que vous ne continuez plus à faillir, ie ne veux plus continuer à vous reprendre. Mais ie vous supplie d'excuser en celà ma hardiesse, & ne vous en tenir point offence, v'sant de vostre tolerance accoustumee. Si i'auois autant de pouuoir de bien dire, que vous m'en donnez de cause, i'estimerois vos inuentions, ie priserois vos traductions: & si vous dirois estre non seulement au chemin qui conduit à la vertu, mais desia arriuee au lieu où elle fait sa demeurance. Vous Monsieur, qui auez beaucoup de lettres, il vous est feant d'en donner beaucoup: moy qui en ay peu, ie vous en rends peu.

34.

DE quelle offence demandez vous pardon Monsieur? Est-ce d'auoir representé par vos lettres vn penser que vous n'auiez point? Ou si m'ayant desclairé vostre veritable pensee vous estes repentant de me l'auoir fait ouyr, m'estimant indigne de la sçauoir? vrayment ie ne puis croire ny l'vn ny l'autre. Vostre sincerité m'en empesche, & plus encore vostre prudence. Est-ce point que

I

vous auez fait vn ingrat iugement de vos graces, leur preferant ce qui doit ceder à leur excellence? Vous auez peut estre iugé de moy, que ne les pouuant assez bien cognoître, ie ne sçauois dignement les honorer. Mais s'il estoit ainsi, ie serois coupable, & non pas vous. Quelle erreur est donc la vostre? ha c'est volontiers la faute de penser auoir failli: que ie ne vous pardonnerois iamais sans la crainte que i'ay de voir quelque diuision en vous, si ie prends la defence de vos pensees à l'encontre de vos paroles.

35.

C'Est vostre coustume d'accompagner vos gentilleses d'une bonté naïue, qui monstre que vous prenez plaisir à plaire. Mais ie ne sçauois penser quelle occasion vous auez prise pour vous louer de moy: sinon celle que vous m'auez donnée pour me louer de vous: pource que i'ay receu les faueurs dont il vous a pleu m'estre si liberal, qu'il sembloit que me faisant grace, vous mesme la receuiez. Mais n'estoit-ce point assez (Monsieur) de m'auoir obligée par tant de bienfaits, sans que ie le soie encore par l'infinité de vos courtoisies: si ie dis iamais parole qui vous plust, vous me l'auez renduë, comme la terre fertile qui pour vn grain rend vn espy. Or sçachant qu'il vous est plus agreable de donner les causes de la louange que de la receuoir, ie finiray ma lettre vous saluant humblement.

36.

MAdame i'esperois à ces grands iours entendre nouvelles de vous, de qui le souuenir des vertus fait vn beau iour en mon ame. Depuis me voyant priuee du bien que ce faux espoir m'auoit donné, i'ay pensay de me plaindre à vous: non pas de vostre peu d'affection. Car oultre les signes que vous m'auiez monstré de sa grandeur, celuy que i'ay enuers vous ne me permet point douter de la vostre, ny vous accuser non plus de faute de memoire. Pource que ne vous souuenant point de moy, qui ne merite pas qu'il vous en souuienne, si ne pouuez vous pensant aux biens que vous auez faits, que vous n'ayez souuenance de moy, qui les ay receuz. l'accuseray donc moy-mesmes seulement, qui n'ay pas esté assez diligente à despescher mes lettres pour aller querir les vostres, par lesquelles ie desirois estre assuree de vostre bon portement, qui sera tousiours affectueusement desiré par moy.

37

Monsieur, le souuenir que vous dites auoir de mes excellences, me fait penser qu'il ne vous souuient plus de moy. Et que vous auez oublié quelle i'estois à vostre depart. le sçay combien vous m'auiez veüe esloignee des perfections qui vous sont tant familières en lettres & propos: que si vous estes aussi parfait en vos mœurs, mon image est bien heureuse de loger en vostre esprit. Mais ie ne sçay comment elle vous a suiuy: si c'est par

I ij

vn commun accord de vous deux, vous n'en deuez rien l'vn à l'autre: si elle seule a voulu choisir demeure tant gracieuse, qu'elle seule vous en soit redeuable, ie ne l'ay pas cautionnee. Vous me priez que vous escriuant ie donne de l'or pour de l'airain. Vous sçauiez qu'il n'est pas en ma puissance d'vser enuers vous d'vn tel eschange que celui de Glaucque enuers Diomedé. Car mes lettres valent peu, & les vostres ressemblent vne toille d'or tissüe de soie cramoisie.

38

Ceste Missiue dont vous parlez au commencement de la vostre dernière, n'est pas venue en mes mains. Et si vous l'avez mise au chemin, ie pense qu'elle est perdue par la faute du cõducteur. l'en ay receu deux seulement, & vous avez response de la première dont vous estes ce me semble, peu satisfait. Je voudrois bien que ceste-cy vous pleust d'auantage: & qu'elle peust imiter la gracieuseté des vostres. Mais aussi ie crains de rester depourueü de courtoisie, si i'en donne tant à mes lettres. Pource donc i'ayme mieux escrire selon ma mode accoustumee, & demander pourquoy vous demandez grace, vous (Monsieur) qui en avez tant. Que si vous ne cognoissez les vostres, vous estes indigne de les posseder: & si vous les cognoissez, c'est mal fait à vous de ne vous en contenter pas. Quant à moy, ie n'en suis point enuieuse: mais ie desire qu'elles continuent tousiours en leurs perfections: & qu'il vous souuienne que

vous auez plus acquis d'honneur par les liures, que par les armes. Toutesfois si vous auez deliberé de marcher souz l'enseigne de Mars, ie ne veux point vous en dissuader : mais ie vous supplie n'y mener pas ceste hostesse qui demeure chez vous. Il luy seroit trop mal seant de suiuir vne armee, au moins si le pourtrait ressembler à la personne de laquelle il est pris.

39.

MA cousine & chere amie, quand ie pense au plaisir que i'auois accoustumé de receuoir, en ta douce amiable compagnie, & en l'occasion qui m'empesche de te voir maintenant, ie pleure pour le mal passé. Mais ie me deulx dauantage pour ta presente douleur, qui ne m'apporte pas moins de fascherie qu'à toy de nuissance. Si tu continues long temps estre malade sans crainte de me souuenir de ce qui fut, i'yray voir ce qui est: pource que ie desire estre compagne de ton malheur: aussi bien que de ta felicité. Dieu soit avec toy, & te souuienne de moy.

40.

MAdamoiselle, ie ne pense point que la cognoissance de vos graces vous defaille. Vous sçauetz bien que ce que i'ay dit de vous est veritable: aussi ne me voudriez vous pas remercier d'auoir menty. Peut estre auez vous vne telle defiance de moy, qu'il vous semble que ie ne sçauois recognoistre aucune partie de vos perfections. Et vrayment ie confesse que la modelle surpasse mon

I iij

iugement. Mais c'est assez de ce que j'ay veu & ouy de vous, pour faire que toute ma vie ie vous estime & honore, tant pour la gentillesse de vostre esprit, que pour l'honnesteté de vos coustumes, auxquelles ie prie Dieu qu'il vous continue & moy en vos bonnes graces.

41.

TRomperie est tousiours vne : mais ses effaits sont diuers. Je dy cecy pour vous Madamoiselle . Plusieurs fois vous m'avez deceuë en vne mode que ie crains : & peut estre me tromperez ainsi que ie le desire. Vous me promittes , en me disant Adieu, de retourner bien tost en ceste ville. Mais au lieu de vostre presence, vous presentez des Missiues, par lesquelles vous continuez vostre promesse. Mais ie ne continue pas à me fier en vous, ny en elles ; puis que vous avez fait si peu de compte d'elles & de moy , que de ne retourner point au terme promis.

42.

DEpuis mon retour en ceste ville j'ay eu si peu de loisir qu'il ne m'est point resté de temps pour me douloir de vostre negligence , non plus qu'à vous pour m'en donner occasion : encore qu'il soit plus difficile de bien seruir, que de bien aymer. Vous n'estes obligé ny à l'un ny à l'autre , sinon autant qu'il vous plaist. Je n'ay guere pensé en ce liure, lequel estant au peuple, ie n'estime plus mien. Toutesfois depuis que Monsieur de Ronfard a voulu nommer Sincero l'honneur des Poiteuins :

ie me suis tournée à le regarder avec plus de pitié que d'amitié, pour le iugement qu'en a fait vn si grand personnage. Vrayment Monsieur quand ie pense que Poitiers est vne simple ville de Poitou, Poitou vne seule priuince de la France, la Frâce vne petite partie de l'Europe, l'Europe le moindre tiers de la terre; la terre vn point geometrique dedans les cieux, par telles grandeurs ie considere la petiteesse de Sincero, non pas pour le hair, car c'est ma creature, mais pour n'estre point enuieuse sur le bonheur de charité en la possession d'vn tel ami. I'ay fait responce au sonnet de Monsieur de Ronfard, & la vous enuoye. Je rends vers pour vers : mais non pas grace pour 'grace. Vous m'en excuserez (fil vous plaist) enuers luy, & enuers vous, de l'importunité que ie vous donne.

43.

MAdame & chere cousine, si la crainte du mal dangereux auoit tant de force en vous, qu'elle peust auancer vostre desiré retour : ie penserois bien auoir tiré la douceur de l'armertume, vous reuoiant icy saine & contente : encore que vous eussiez esté guidée par la peur, qui est souuent vne seure conduite, preuoiant ce qu'il faut fuir, & ce que l'on doit suiure. Or comme luy estant familiere pensant auoir credit enuers elle, ie la prie qu'elle vous incite à reuenir. Je vous supplie aussi qu'il vous plaise la croire en ce qu'elle vous dira de ma part. En sa faueur, à ma priere, & pour vostre repos, retournez le plustost qu'il sera possible.

Rapportez vostre gracieux Triò en la petite maison que tient ma Mere & moy ; qui n'est pas plus à nous qu'à vostre commandement. Saluez humblement pour nous ma tante, vous & ma cousine vostre sœur.

44.

IE pensois que mon silence accordant avec la lettre de ma Mere deust seruir de response à la vostre. mais puis qu'il vous plaist que ceste misfite soit le miroir de ma pensee, ie la veux représenter le plus naïuement que ie pourray, sçachez doncques (monsieur) que ie n'aurois pas opinion d'estre assez libre, causant la seruitude en vn autre. Et tout ainsi que la franchise me plaist en moy, ainsi m'est elle agreable aux personnes que ie reueue. Or ne desirant point de seruiteur, ie ne demande nom plus ny compagnon ny maistre. Il me suffira bien si la vertu daigne me commander, la fortune m'accompagner, & les lettres me seruir, pour exprimer ce qui est en mon ame, où i'ay trouuay mes humbles recommandations à vos graces, fil leur plaist de les receuoir.

45.

MAdamoiselle, on dit que fil y auoit vne loy qui punist tous les ingrats, il n'y auroit personne au monde exempt de punition: pource que c'est la plus commune faute de toutes. Vous le pouuez cognoistre en vous, qui au demeurant estes ornee d'vne infinité de vertus : & toutesfois vous portez tant ingratement enuers vous-mesmes, que
de vous

de vous affliger pour la faute d'autrui. Resiouissez vous plustost aumoins de vostre innocence, que de vous fascher pour les mauuaises coustumes de Monsieur vostre mary. Croiez qu'il sera plus honneste, que l'on demande : Pourquoi est-ce qu'il n'aymepoint assez vne espouse tant honneste; que de s'enquerir, Comment la tient-il si chere?

46.

Monsieur, vostre ame (embellie de plusieurs graces & vertus) se fust bien passee de loger en sa gentille memoire ceste hostesse, qui sans pouuoir defendre ny vous ny elle de tant ny du temps, vous fait sentir d'incommoditez. Mais i'espere Dieu aidant que Pallas & son Ægide vous garderont sain d'esprit & de corps. Ce que ma Mere & moy desirons de bon cueur.

47.

IE n'ay point voulu suiure l'opinion de ceux qui disent qu'une fille ne doit iamais se parer pour aller en presence de son amant : pource que sans autre ornement il la trouue assez belle. Et quand encore i'eusse pensé celà, ie ne sçauois pourtant si ma premiere lettre vous plairoit beaucoup. Doncques afin de vous la rendre plus agreable, ie l'accoustray de l'inuention d'un de vos meilleurs amis : ne pensant point mesler le sacre avec le prophane, pour comparer les affections d'un maistre aux abillemens d'un serf : veu mesme que l'on prise la subtilité d'un grand capitaine, qui auoit accoustumé d'escrire ses intentions au chef de son serui-

K

teur. Si toutesfois tels propos vous desplaisent, ie ne veux plus en vser. Mais bien respondre à ce que vous dites, qu'il suffit d'aymer pour estre aymé. Dea Monsieur s'il estoit ainsi, l'amant seroit beaucoup plus libre que l'aymé: aiant chois de loger son affection où bon luy sembleroit. Et l'aymee seroit contrainte par ceste rigoureuse loy de luy rendre la pareille. Souuenez vous s'il vous plaist que vostre Ciceron s'en mocque, disant que ceux qui veulent changer l'amitié tant pour tant, semblent la vendre en plein marché. Ce que ie dy, n'est point pour me dispenser de l'honneste bienveillance que i'ay à vos valeurs: mais ie ne veux pas que vous pensiez tirer de la force d'une obligation ce que volontairement ie donne à vostre gentillesse.

48.

M Adamoiselle s'il vous estoit possible d'alleguer vostre mal, voyant participer en luy ceux qui vous aiment, ie ne vous proposerois maintenant pour reconfort, sinon le desplaisir que i'ay de vostre ennuy en ce piteux accident de la mort de vostre Mere: dont ie suis extrêmement faschee. Pource que c'estoit vne Damoiselle honorable. Et si ie la regrete principalement, pource que vostre vie auoit tousiours besoin de la sienne. Mais puis qu'il a pleu à Dieu la retirer à luy, vous ferez bien si son plaisir vous plaist, & si vous laissant adopter pour fille de la raison, vous suiuez en tout les commandemens de ceste immortelle

Mere, qui moderant vos ennuis vous fera sentir
vne plus douce vic.

49.

M Adame, i'ay receu vos doctes & gracieuses
lettres avec beaucoup d'honneur & de plaisir,
me voyant estimer par vne personne tant estimable
comme vous, qui paroissez vn miracle entre les
autres filles. Et combien que ie ne pense point
meriter les louanges que vous m'attribuez, si ne
veux-ie laisser de les recevoir en don. Car vous
les pouuez donner comme vostres à moy qui suis
vostre: ainsi s'approchant de moy elles ne seront
iamais esloignees de vous; veu mesmes que ma
pensee vous suit en tous lieux pour contempler
vostre agreable beauté, accompagnee de la gentillesse
de vostre diuin esprit, orné par les perfectiõs de
la poësie, la douceur de la musique, & la grace
de la peinture. Je sçay madame que vous pouuez
avec la plume & le pinceau donner immortalité
aux mortels, vous rendant immortelle aussi. Mais
d'autant que ie cognois plus de vertus en vous,
d'autant ie suis plus hardie à vous prier, aux noms
d'elles toutes, qu'il vous plaise continuer l'amitié
que vos lettres me promettent, & recevoir au lieu
d'elle mon humble seruire, avec les affectionnees
recommandations de ma mere & de moy.

50.

Veu l'honneste bien-vueillance dont ie me
sens obligee à vos valeurs, ie ne sçay comment
il est possible que vostre desplaisir me plaise.

K ij

Toutesfois ie ne voy rien dans vos lettres qui me soit tant agreable que cest ennuy que vous dites auoir pour mon absence : & quand bien la seule courtoisie auroit guidé vostre plume à ceste fictiõ, si voudrois-ie de ce regret faint me faindre vne aise veritable, pensant que vous me daignez placer en vostre honorable memoire l'heureux sejour des muses. S'il est ainsi que ie me trompe, puisse-ie tousiours viure en cest erreur. Si vous pensez ce que vous dites, puissiez vous tousiours viure en ceste opinion. Maintenant pour iamais en vostre pensee ma mere & moy qui vous saluons humblemēt.

si.

MAdamoiselle, les sciences & vertus qui accompagnent vostre singuliere beauté, ne peuuent iamais demeurer en l'oubly du silence: mais tousiours la renommee les fait paroistre, receuant gloire de leurs perfections. Ie dy cecy, pour ce que maintefois estant loing de vous, ie vous ay veüe par les propos de plusieurs hommes doctes & vertueux, mesmes de monsieur le Baron de Ger-moles : lequel parle de vous avec l'honneur qui vous est deu cõme à la plus parfaite Damoiselle que l'on puisse voir au monde. Maintenant que ie cognois vostre humilité s'esgaller à vos autres excellences, puis qu'il vous a pleu me faire la faueur de m'escire, abaissant vostre grandeur enuers ma petitesse, ie ne vous puis assez admirer, voiant que tant doucement vous enlassez les muses avec les graces, vous monstrant si sçauante & gracieuse. Or

ſçachant que vous auez l'accompliſſement des vertus, & la fortune tresdeſirable, ie ne puis rien deſirer pour vous, ſinon prier celuy qui commence, maintient & finiſt toute choſe, qu'il luy plaiſe continuer en vous les perfections dont il vous a ſi richement embellie, & vous madamoifelle que vous ayez pour agreable les plus humbles affectiōs de ma mere & moy.

ſ2.

SIlle nombre des lignes de ma lettre pouuoit ſaccroiſtre la force de voſtre plaisir, ie croy que iamais ie ne trouuerois en elle ce grand Dieu Terme, qui borne tout, & n'eſt point borné. Ie ſuis tant deſireuſe de voſtre aife, que ie voudrois qu'elle fuſt infinie. Mais doy-ie deſirer immortelle eſſence à celle qui à grand peine a pris naiſſance? On dit que iamais vn contraire ne demeure avec ſon contraire en meſme temps & en meſme ſubiet: auſſi vous auez tant d'ennuy, que l'aife ne peut loger à ſon aife chez vous. Encore que le deſplaiſir vous enuironne, ie vous ſupplie ne l'enuironnez plus, & ne le ſouffrez demeurer ſi long temps iniuſte ſeigneur de voſtre belle ame.

ſ3.

Monsieur, plus il m'eſt ſuruenu d'occasions pour vous eſcrire, moins i'en ay eu de commodité, iuſques à ce iour que ma Mere aucunement allegee de ſa maladie me donne ce loifir. Durant l'accès de ſon aſpre douleur, i'ay quelques fois dit à moy-meſme penſant en vous: Mais-que

K iij

feray-ie , afin qu'il le ſçache ? mais pluſtoſt que
 doy-ie faire, afin qu'il n'en ſçache rien ? Il ſeroit
 peut eſtre ennuyé de mon ennuy, & ie crains de
 le faſcher. Avec ce debat accompagné de tant
 d'autres que ie ſentois en moy, i'ay veu paſſer les
 iours malencontreux plus redoutables, aux fieures
 continues, que ma Mere ſ'en deſſiant m'a ainſi
 liee à la douce eſperâce de ſa guerison, que ie m'aſ-
 ſeure voir bien toſt Dieu aidant en l'attente de ceſt
 heureux iour qui la doit rendre ſaine. Elle & moy
 ſaluons humblement vos graces , priant la bonté
 diuine vous donner les ſiennes.

54.

LE ciel encloſt voſtre corps (Monsieur) mais
 voſtre eſprit enuironne le ciel, ſi bien qu'eſ-
 tant au dedans & au deſſus de luy, tous vos eſcris
 & propos ſont diuinement ceſtes. Ainſi l'auéz
 vous monſtré par la grandeur infinie de celuy qui
 porte le nom de rien & les graces de tout. Si donc
 vous auéz peu imiter le Createur de l'vniuers, qui
 de rien fiſt toute choſe : il ne vous a pas eſté diffi-
 cile de peu imaginer beaucoup : comme il vous
 eſt aduenü tirant vn pourtrait de moy, auquel pour
 ſon excellence ie ne puis reſembler. Mais en celà
 ie n'en veux point dire d'auantage , ny produire
 mes paroles en teſmoignage contre ce qu'il vous
 plaïſt eſcrire en ma faueur : pource que le gain
 de ma cauſe ſeroit la perte de ma gloire. Pluſtoſt
 ie deſire que l'auctoriété de vos vertus face croire la
 gracieuſe ſainte de vos eſcris, & me voir eſtimee

non telle que ie suis , mais ressemblante à ce que vous me dites estre. Ie desire aussi que vos graces reçoivent l'humble salut de ma Mere & de moy.

55.

Monsieur ie ne sçauois penser que vostre cueur tant bien appris voulust quitter sa belle docte & gracieuse demeure accoustumee pour courir la poste en autre part. Desirant vn logis moins estimable que le vostre, il en seroit blasmé, en recherchant vn plus honorable il ne pourroit le trouuer, en demandant vn semblable il ne gagneroit point au change : & quand il seroit empesché à telle queste, qui l'oseroit receuoir ? quelle personne se voudroit fier en celuy qui trahist vn tant excellent maistre , l'abandonnant laschement à son besoin ? De moy ie ne le soubçonny iamais de ceste faute : mais puis que vous l'en reprenez, il me semble que ie ne doy pas l'excuser. Ce ne seroit pas vn bon office de fauoriser le subiet rebelle contre son Seigneur, plustost ie desire vous voir tous deux en parfaite vnion, saluant humblement vos muses, graces & vertus aux noms de mes pere & mere & de moy.

56.

Vous ne pouuez douter des forces de vostre esprit (Monsieur) donnant à chacun cause de s'en assurer : mais moy ie doute si ie vous doy escrire ou non. Puis qu'une faulse imagination a rant de puissance enuers vous qu'elle voile du tout la face de la verité. Vous penserez aussi bien lire

mes lignes sans les auoir : que vous auez pensé me voir estant absent . Toutesfois ie vous escriis , & peut estre n'en sçaurez vous rien : pource que ma craintiue lettre aiant charge de ne vous reueiller pas (si vous estes en vostre long sommeil) pourra tomber aux mains d'vn estranger, qui la voiant sans auer, y mettra de la poudre , la jettera dans la poudre, ou la reduira en poudre : i'ayme pourtant mieux qu'elle soit veüe inutile que moy inciuite, v'sant d'vn silence mal à propos, & si veux bien qu'elle se taise ainsi que moy, apres auoir presenté mes humbles recommandations à vos graces.

57.

Monsieur il me semble voir le beau & bon desiré par les Philosophes, quâd ie pense aux deux personages engrauez au frond & au sein de vos lettres : il me semble encore que parlant d'eux & de moy, vous auez representé vne image de vous mesmes : car toutes ces excellences dont vous parlez, se viennent rendre en vostre ame: comme plusieurs lignes tendantes de la circonference à leur propre centre. Doncque vous pensant regarder en elles, ie les ay receües de bon cueur pour maintes raisons: elles viennent de bonne part, ie les auois desirées, elles sont fort gentilles, & vn treshonnest homme les presente à qui elles estoient vouées. Voilà plusieurs causes qui les rendent recommandables. Mais ie me plains de ce que vous auez esté en doute, si vous m'esciriez ou non : car celà est balancer

balancer le bien que vos lettres apportent au mal de ne les auoir point. Or ie suis bien aise dequoy en tel debat l'affection qui tenoit mon parti est demeuree victorieuse, ie l'en remercie humblemēt.

58.

Monsieur vous auez raison de comparer vostre Missiue à la forme ronde & parfaite: le cercle ressemble l'an, l'an se figure par le Serpent qui vnist vne de ses extremitez à l'autre: le Serpent est tousiours sinacle de la prudence, & vostre lettre est vn miroir où la prudence de vostre ame se represente. Vrayment ie l'estime grande, voyant le nombre infiny des sentences qui l'embellissent: ie l'estime petite aussi regardant la brieueté de ses lignes qui si promptement finissent. Et si ne suis pas en doute comment ie la doy appeller, puis qu'elle porte son nom escrit dessus le frond dès la premiere parole. Belle donc la puis-ie dire, & les discours qui la composent ornez de tant de graces & subtilitez, que ie ne sçay laquelle paroist la premiere en elle, Venus ou Minerue. Mais il me semble qu'el'e est vn temple sacré, où ces deux immortelles doiuent estre esgalement adorees, cōme les anciens en auoient vn mesme pour l'Honneur & la Vertu. Icy ie finitay ma lettre de crainte que la trouuant trop longue vous ne la vueillez toute lire, ou que la lisant du tout elle entreromp trop long temps vos actions louables, vos propos honorables, vos pensers agreables. Auāt que la fermer pourtant ie luy veux donner charge de vous dire

L

que ma Mere & moy saluons treshumblement vos graces.

59.

Monsieur ie m'excuserois d'auoir esté paresseuse à la responce, si ie pensois que ceste cy eust quelque valeur : mais le peu d'opinion que i'ay d'elle, me donne beaucoup d'assurance que vous ne serez point fasché de l'auoir receüe si tard. Or est il que ne vous escriuant point, la coulpe en estoit à moy seule: maintenant que ie vous écris, la faute s'en doit attribuer à la presente & à moy, qui saluant vos muses, les remercie humblement du bien qu'elles m'ont reserué.

60.

ON dit que l'esprit façonne luy-mesmes le corps qui apres le doit enclorre, comme l'architecte batist la maison où il veut faire sa demeure : aussi croy-ie (Monsieur) que vous auez figuré ce beau temple dedans le lieu afin de vous y placer dignement. Et comme la diuine splendeur de Minerue desire auoir pres de soy l'oyseau qui fuit les tenebres, ainsi vous plaist-il que mon nom obscur paroisse pres du vostre graué en lettres d'or. Mais comment pourray-ie recognoistre les graces que ie reçoÿ de vostre liberale courtoisie? Vraiment si ce n'estoit que l'air qui donne le respir, est tousiours hoste agreable du lieu capable, ie craindrois qu'en ce lieu desirable, m'aduint l'infortune de Philocrite, qui demeura suffoquee par des chappeaux de fleurs: semez en sa faueur. Aussi

deurois- ie craindre que mon ame perdant le sentiment d'elle-mesme se trouuast estainte par vos fleurissans escrits qui me font cognoistre cé que l'on estime du nombre, c'est que tousiours il peut accroistre: ainsi adioustez vous sans fin aux premiers bien-faitz que l'ay receuz de vous & de vos muses, que ie saluë & remercie humblement.

61.

PVis que le desir accorde si bien en vous avec l'esperance, pourquoy me l'auiez vous doné separé d'elle? Le desire & ne puis esperer de vous escrire comme ie doy: mais en cecy vous meritez toute la louange & la blasme, aiant rendu manifeste vostre richesse & mō deffaut. Croiez (Monsieur) que vos lettres ont fait sentir à mon esprit le courroux louable que sentit Molon, pour ce grand orateur Romain, voiant qu'il n'auoit laissé aucun moyen de bien dite apres luy, aiant seul ouuert & fermé le tresor de l'eloquence. Doncques afin d'admirer la vostre, il faut que ie demeure en silence. Non feray: car sans la parole on ne peut honorer l'honneur de la parole. Mais que feray- ie? Doy- ie parler? ouy & parler peu de Carthage. Ainsi mon propos estant brief, ma volonté sera durable sans fin, pour reuerer vos graces & vertus, qui seront humblement saluées par ma Mere, ma cousine & moy.

62.

Monsieur vous dites que vous souffrez ennuy pour auoir oublié à demeurer: mais ce n'en

L ij

est point la cause: car si l'oubly est entier il ne vous cause ny bié ny mal:& si vous auez quelque regret, il ne viét pas d'oubly: ce qui est regreté s'arreste en la memoire. Quant à moy ie m'asseure d'une part & vous assure de l'autre, qu'il vous souuient de moy, qu'il me souuient de vous pour admirer vos vertus, & saluër treshumblement vos graces.

63.

Vous montrez bien (Monsieur) vostre condition libre tenant le parti du maistre, & nō celuy des seruiteurs: en ce que vous desirez plus le repos de l'esprit que le plaisir des sens. Vostre petit monde est pourtant si réglé que le plaisir n'oultre passe en rien le deuoir. Et n'en desplaise à Motza, qui dit que nourrir vn des sens c'est affamer les autres. Le contraire se voit en vous, qui iustement satisfaites tous à vos sens, & plus à vostre esprit encore: vous satisferez au mien aussi me tenant en vos bonnes graces, s'il vous plaist me faire tant d'honneur.

64.

Monsieur le deuoir n'est plus en moy, pource que ie le chasse à toute heure, rendant aurāt qu'il m'est possible la louange qui se doit à vos rares valeurs. Mais ie me trompe vraiment, plus ie paye ma debte, plus ie suis obligee: puis que vostre excellence est telle que vous honorant ie me fais honneur. Dieu me garde pourtant de croire qu'il vous souuient de moy, ne pōuant faire autrement: car ie n'en sçauerois pas si bon gré à vostre gentille

memoire . Je ne veux penser nomplus que vous iugez de moy comme vn aueugle des couleurs, ie ferois tort à vostre bon iugement & à ce peu de bien que ie cognois en moy, qui saluë vos graces en toute humilité.

65.

L'Escriture dit que les derniers seront premiers, & les premiers derniers . Il est ainsi aduenue de vos lettres , Monsieur . Je viens de receuoir la premiere que vous m'avez escrite depuis vostre partement, elle est en ma main avec vne autre que i'auois desia . Et ie ne sçay à laquelle respondre premierement, à la derniere faite ou bien à la derniere venuë . Toutesfois il n'y en a point de derniere, toutes sont premieres enuers moy . Ainsi doncques ie doy respondre à toute deux : mais l'insuffisance de mon esprit ne le permet pas . Il faudra (s'il vous plaist) que la presente soit respõse pour vne , & vne excuse pour l'autre , qui sera volontiers plus receuable que ma lettre mesme : laquelle n'estant point digne de vostre bon recueil, ne laisse à demander de grace ce que son peu de grace luy empesche de meriter , vous suppliant auoir pour recommandees elle & moy .

66.

Monsieur comme i'estois preste à fermer ma Lettre, il m'en est venu de vostre part vne qui m'estoit fort agreable, aiant opinion que vous parliez par figure de celle qui paroist en vn miroir . Mais voyant sa trop belle suite ie me suis faschee

L iij

de ce que vous avez pensé accroistre mon bien en diminuant le vostre. Je vous supplie ne m'enuoiez plus que des lettres, qui tousiours me seront cheres venant de vous. Quant à vos presens, ie suis marrié d'auoir occasion de vous remercier. Bien, bien ie vous recommanderay à vos tuteurs.

67.

Ayant receu de vostre liberalité vn veritable & precieux miroir, i'ay pensay lire dedans sa claire face la sentence d'Apollon, Cognois toy mesmes. Ainsi desirant faire mon profit du bon conseil comme du beau present, & voulant me cognoistre, ie me suis trouuee ingrate vous demeurant obligee (d'vn tel bien) par tant de mois sans auoir cherché moyen de m'en reuâcher. Doncques toute honteuse d'auoir si mal fait mon deuoir, ie voudrois s'il m'estoit possible effacer ma faute : & non pas mon obligation, qui tousiours demeure entiere enuers vous (Monsieur) que ie saluë & remercie treshumblement.

68.

LA fortune vous a quelque fois esté ennemie, & maintenât il semble qu'elle est reconciliee avec vous. Je vous supplie humblement me dire quel moyen vous avez tenu pour gagner sa bõne grace, afin au moins que i'essaye à la pacifier enuers moy, qu'elle tourmente autant que fille qui soit en ce monde. Mon infortune vient de l'extreme douleur que souffre ma Mere. Dieu sans coulpe n'est pas cause d'vn tel malheur. Je n'en veux point ac-

cufer le ciel, ie ne veux nom plus affligeant l'affligee dire à la malade qu'elle est coupable de son mal. Et que peut-ce estre donc finon ceste cruelle, qui pour vsurper le nom de constante prend son plaisir à falcher tousiours vne mesme persõne, nuisant à son esprit & troublant ses humeurs? Vrayment (Monsieur) si ce n'estoit que vous receuez la faueur de celle de qui ie resens la fureur, i'aurois toutes occasions de me lamenter d'elle. Mais ceste seule raison m'empesche d'entrer en plus grande colere. Dieu soit avec vous & vous souuienne de moy, qui saluë vos graces en humble affection.

69.

Monsieur ceste gentille Proserpine qui voit par vous le ciel François, desire de vous saluer, & peut estre se plaindre de moy, de ce qu'ayant ie ne sçay comment rendu plus estroite la belle robe blanche & noire qu'elle auoit receüe de vostre liberale courtoisie, ie suis encore si tardie à l'accoustrer. La maladie de ma mere ma fait imaginer en telle crainte le regne tenebreux, que ie n'ay sceu le descrire. Maintenant elle commence à trouuer vn peu de repos pour elle, & de loisir pour moy, qui ay transcrit les deux premiers liures de Claudian, esperât d'acheuer bien tost le troisieme tout d'vn fil, si la Parque ne tranche celuy de ma vie, ou de la vie de ma vie. Ce que ie prie Dieu ne vouloir de long temps permettre, ny de la vostre nom plus que i'estime & honore tant.

Monsieur, j'ay tant à vous dire, que ie ne sçay par où commencer. Et quand i'auray commencé, à grand peine pouray- ie finir de parler à vous. La fille de Ceres s'en va en esperance de vous trouuer: & vous suppliant humblemēt la receuoir, ie n'ose vous recommander d'en auoir soing, craignant monstrier vne desiance de vous en qui chacun se doit fier. Je ne puis aussi ne vous la recommander point, veu l'affection que ie luy porte. Vous trouuerez (volōtiers) la compagnie que ie luy donne plus grande que belle. Mais ordonnant de sa maison, chassez en les seruantes inutiles: qui ne pourroient luy causer plaisir, ny à moy honneur. Ma mere n'a point voulu nommer ce petit liure, desirant que vous en soiez parain. Nommez- le donc ainsi que bon vous semblera, du tiltre de Missiues, ou de Lettres, ou d'Epistres: pource que la curiosité des hommes en rendra peut estre la despesche plus prompte. Vous en ferez (s'il vous plaist) comme du vostre. Et ceux de mes escris que vous trouuerez plus indignes de lire, iettez les au feu. Mais ie vous supplie ne iettez iamais en l'eau d'oubly l'honneste souuenance que vous monstrez auoir de ma Mere & de moy, qui saluē vos graces en toute humilité.



LE

RAVISSEMENT

DE PROSERPINE PRIS

DE CLAUDE CLODIAN.

primier liure.



ELVY qui le premier fendit la
 mer profonde,
 En aprenant au bois à voguer des-
 sus l'onde,
 Et renuersant les flots par son rude
 auiron,

*Planta dedans les eaux les arbres d'environ,
 Abandonnant aux vens & aux ondes la vie,
 Pour reconurer par art ce que nature nie.
 Celuy en tremblotant se ietta dans le sein
 De la tranquille mer, puis d'esperance plein,
 En regardant de loin les assurez riuages
 Il ne redoute plus les perilleux naufrages.
 L'audace temeraire en fin l'epoint si fort,
 Que delaisant du tout le desirable bord,
 Aiant Notus amy il deplie ses voiles,
 Cheminant sur les eaux remerquant les estoilles:
 De l'Amphitrite il voit tous les secrets ouuers,
 D'EGEE & d'IONIE il dompte les huiers.*

M

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

L'entendement tiré en sa plus digne place
Me commande chanter d'une pareille audace,
Et mon œil va cherchant dans la brune espaisseur
Le char & les cheuaux de ce grand ravisseur,
Qui laissant de l'Enfer les richesses auares
Deuint enamouré de nos Tresors plus rares.

Doncques ie veux chanter la profonde Iunon,
Que le lit nuptial a fait changer de nom.
Retirez vous de moy, retirez vous Profane,
Phebus persé me sens ainsi qu'un diaphane.
Ie le respire ô Dieu, ie le sens, ie le voy.
Sa diuine fureur a chassé loin de moy
Tous les pensers humains, pour des visions sacres.
Ie voy desia desia mouuoir les simulacres
Des sieges bluétans : & ces flambeaux espars
Qui rendent ainsi l'air si cler de toutes pars,
Monstrent que le Dieu vient : par la trace du vuide
Un grand son retentit : le Temple Cecropide
S'esmeut en fremissant : & la bonne Eleusis
Monstre ses saints flambeaux en un lieu haut assis.
Les Serpens escailleux qui tirent Triptoleme
Siflent leuant un peu le vermeil Diademe
De leur creste rosine, & leurs colz recourbez
En replis ondoians sont demy derobez.
Ie voy de loin Hecate en sa triple figure.
Je voy Paymé Iaccus ornant sa cheuelure
De Lierre verdissant : un Figre Parthien
Luy sert d'acoustrement assemblant d'un lien
Ses ongles surdorez : Thirse de Meonie
Tu assure ses pas, il assure ta vie.

La grace mutuelle ainsi tousiours se voit,
 Quand receuant on donne & donnant on reçoit.
 Dieux auxquels vont seruant les innombrables nombres
 De ces volages vains & non touchables ombres,
 Qui gouuernez Auerne, Auerne qui tout prend,
 Et en prenant ce tout, rien iamais il ne rend.
 Vous ô Dieux sousterrains que le Stix enuironne,
 Dont les flots ensouffrez arrosent la couronne
 Au lac de Phlegeton, qui au gouffres ardans
 Tient la fumee hors & la flamme au dedans,
 Demonstrez, descouurez, estallez vos richesses,
 Le beau de vostre ciel, & de quelles caresses
 L'enfant Citerien a flechi vostre Dieu.
 Et que dit Proserpine arriuant en ce lieu,
 Lors que ce ravis seur l'ayant prise à sa Mere
 En flatant luy promet le chaos pour doüaire.
 Faites moy voir encor le trauail soucieux
 De la Mere dolente, & en combien de lieux
 Ell' erra sans borner son desir ny sa cource,
 Faisant choir de ses yeux vne piteuse source :
 De ce fertile pleur nous est venu le grain,
 Qui changé pour le glan apporte vn si beau gain.
 Le Prince de l'Erebe enflammé de colere
 De ce que le doux nom de Mary & de Pere
 Luy estoit interdit, & que seul languissant
 Il ne sent les attraits de l'amour blandissant,
 Esbranla tellement ceste ronde machine,
 Que l'on pensoit la terre & le ciel en ruine,
 Au profond des Enfers l'on entend vn grand bruit
 Du Baratre fumeux, vne troupe se suit

M ij

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE
 De monstres effroians, qui coniurent la guerre
 Avec les Titans au prince du Tonnerre.
 Les Manes pallissans viennent hardis de peur:
 Thisiphone & ses sœurs leurs incitent le cueur,
 Les Hidres serpenteux que porte Thisiphone,
 Luy font au tour du Chef vne horrible couronne.
 En ce point elle va du regne tenebreux
 Pour allumer le pin au feu malencontreux.
 Le cruel Egeon espoint de la furie,
 Voulant l'accompagner promptement se delie,
 Jurant encor un coup la guerre à Jupiter,
 Et faire dans l'Enfer le ciel precipiter.
 Mais voicy arriuer les trois filles fatales
 Aux cheueux blanchissans aux faces tristes-palles,
 Qui requerans Pluton en faueurs des humains
 Portent à ses genoux leurs suppliantes mains,
 Leurs mains qui vont guidant souz le mouuoir du ponce
 La vie des mortels, soit elle amere ou douce.
 Lachesis la première aiant le poil espars,
 Faisant noier en pleurs ses languissans regards,
 Luy va dire cecy: O Roy grand & seuer,
 Que ceste terre craint, & que le ciel reuere,
 Roy qui faites tourner le filet du destin,
 Ordonnant à chacun commencement & fin:
 Tout ce qui est viuant doit à vostre puissance-
 L'honneur du bien receu, le iour de sa naissance.
 Vous donnez la matiere, & commandez tousiours
 A ces esprits errans aux variables cours.
 Dea qui vous a esmeu de rompre la loy sainte,
 Qui tient les Dieux en paix & les hommes en crainte?

Ne vous souvient il plus des Titans , & comment
 La terre s'esbranla & non le firmament?
 Pourquoi leuez vous donc les enseignes impies,
 Auctorisant encor ces malheureuses vies?
 He nos pauvres fuseaux auoient ils merité
 Que l'on rompit le cours de leur fatalité?
 Si vous auez desir d'esprouuer ceste flame
 Qui naist parla beauté d'une excellente Dame,
 Mandez le à Jupiter, il sçaura bien choisir
 Ce qui doit contenter vostre amoureux desir.
 Luy qui à pardonner se trouue inexorable,
 S'esmeut par la priere, & son cueur non ploiable
 Est doucement flechi : ainsi l'austere vent
 Borree impetueux sempestre bien souuent
 D'un espaix tourbillon: les neges & les grésles
 Luy donnent des cheueux, & luy portent des aisles,
 Pour rauager la mer, les champs & les forests.
 Mais Eole au deuant opposant ses arrests
 Auec des gons d'airain le renferme en son cloistre,
 Et en ceste fureur l'empesche de paroistre.
 Pluton aussi soudain se trouue rapaisé.
 Il fait venir vers luy par un sentier aisé
 Le disert fils de Maie , & lors il luy commande
 De porter dans les cieux sa seruante demande.
 L'oyseau Cillenien esbranle deuant luy
 Sa verge porte-somme , & plustost chasse-ennuy.
 Ce pendant tout faché dans son trône il apuie
 Son lourd septre vellu de relanteur moisie:
 Son visage est fort noir, ses cheueux mal pegnez:
 Son chef hautain & fier, & ses yeux renfrongnez:

M ij

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

La rude maïesté de sa hïdeuse forme
Rendoit par la douleur sa face plus difforme.
Lors d'vne forte voix il entonne ces mots.
Le pallais est muet escoutant ses propos:
Le Cocyte serrant ses ondes larmoiables
S'arreste : & le portier aux faces effroïables
Ferme sa triple voix : Acheron deuient çoy-
Flegeton se repose , & ainsi dist le Roy.
Neueu du grand Atlas, dont la douce faconde
Rend le commerce heureux de l'un à l'autre monde,
Qui seul voy les obscurs & les luyfans palais,
Va vïste , fends les vents, va de ma part & fais
Que le fier Iuppiter entende ce langage:
Cruel entre les Dieux, pensez vous en partage
Avoir acquis sur moy si grand auctorité?
Ne vous suffit il pas que vostre iniquité
Ait vsurpé le ciel en perdant la lumiere ?
Je n'ay perdu pourtant la vertu constumiere:
Le ne suis point oysif, si ie ne darde pas
Les dars Ciclopeans, i'en ay d'autres esbas
Dans la troisieme part que le sort ma donnee
Aux ombres effroïans tristement condemnee,
Seul (ingrat) vous auez dans le regne esclerci
Le plaisant porte-signe & les trions aussi:
Et vous me defendez les nopces desirees.
Dedans le plus profond des ondes azurees
L'amoureuse Amphitrite embrasse son mary.
Vous estes de Junon tant aymé, tant Eheri,
Qui vous reçoit lassé des foudres esclancees,
Et par douces faueurs adoucist vos pensees.

*Je me tais du larcin de vos autres amours
 De Latone, Ceres, & Themis : car vos iours
 Sont rendus plus heureux par un si beau lignage.
 Moy cherif cependant priuee de mariage
 Je ne puis alleguer mon importun souci.
 Ah! mais ie ne veux plus endurer d'estre ainsi.
 J'atteste de la nuit les pointes plus aigues,
 Et les ondes aussi du Soleil non cognues,
 Et les paluz d'Enfer qu'on ne doit pariurer,
 Que ie ne scaurois plus ce tourment endurer.
 Si tu ne veux Juppiter accorder ma requeste,
 Vn extreme malheur te penche sur la teste.
 J'irriteray vers toy les Tartares beaus
 Plus hardis que iamais combatront les Geans:
 De ton pere peu caut ie deltray la chesne:
 Mes tenebres perdans la splendeur de ton regne.
 A peine eust il finy, que le Nonce depart,
 Fend l'air, touche le ciel, le dit au pere à part.
 Lequel l'ayant ouy en soy pense & repense
 Ce qui doit aduenir d'une telle alliance:
 Qui pendant le Soleil prendra l'Isle de Deul
 Laisant diuers aduis il s'arreste à un seul.
 Ceres auoit chez soy une fille pudique,
 En lignage, en vertus, & en beautez unique.
 Lucine a bien pensé qu'un autre enfantement
 Ne deuoit point suiuir ce diuin ornement:
 Proserpine en valeurs suapassant un grand nombre.
 Le corps n'est iamais veu plustost suiuy de l'ombre,
 Que sa Mere la suit de pensers & de pas,
 S'accommodant pour elle aux enfantains esbats.*

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Ainsi voit on souuent la petite genice
De sa mere froncée attirer la blandice,
Quand elle n'a encor sur le frond paroissant
Le demi rond courbé de son double croissant.
La belle vierge estant en âge mariable
Pronube d'un flambeau doucement agreable
Allume son desir : & la tendre pudeur
D'une honteuse crainte empesche telle ardeur.
Le pallas resonnant d'amoureuse querelle
Deux excellents partis s'offrent à la pucelle,
Mars au Bouclier Fameux, Phebus aux traits luy sans:
L'un luy donne Rodope, & l'autre fait presens
D'Amiclee, Delos, & du Demon de Clare,
Desirant ceste bru tant admirable & rare:
Et Iunon & Latone ont perdu le repos.
Mais la blonde Ceres desprise leurs propos:
Et craignant qu'à la fin une amoureuse enuie
Ne la feist sousspirer pour sa fille rauie,
(He auengle au futur) elle va promptement
Aux terres de Sicile, & là secretement
Ayant laissé d'Ether les espaces tant belles,
Elle commet son gage aux Lares infidelles,
S'asseurant de la force, & nature du lieu.
Trinacre estoit d'Itale, & maintenant le Dieu
Nere victorieux rauissant sa frontiere
Luy semble auoir changé sa forme toute entiere
Ell' est faite en triangle, & trois monts sourcilleux
Menacent l'estranger à l'abord perilleux.
Pachin voit d'une part les fureurs d'Ionie:
Thetys d'autre costé ses puissants bras desplie,
Repoussant

Repoussant Lilibee, & la Tyrrene mer
 S'eslance vers Pelore & ne peut l'abismer.
 Au milieu est Ætna, qui monstre dans sa flamme
 Le triomphe des Dieux, de Geans le diffamme.
 Le foier d'Encelade est tirant à costé,
 Luy se voyant d'un nœu fortement garroté,
 Exhale en ses souspirs vne viue fornaise,
 Qui tesmoigne l'ardeur de sa cruelle braise:
 Et lors que se faschant de son faux ennuiex,
 Il destourne & gauchist son chef audacieux.
 Ceste Isle est arrachee & les tremblantes villes,
 Contre telles fureurs ont des murs inutiles.
 L'on n'oserot aussi voir le sommet sacré
 D'Ætne sejour des Dieux, s'il ne leur vient à gré.
 Le haut n'en sent iamais du laboureur la trace.
 Le reste de ce mont s'embellit par la grace
 Des arbres verdoians, & en toutes saisons
 Il soufle les challeurs de ses exhalaisons.
 Tantost par tremblemens il afflige la terre,
 Puis d'une espoisse tache il fait au iour la guerre.
 Les Astres il promoque, & à son detrimant
 Nourrist mesmes le feu de son embrasement.
 Mais bien que ceste ardeur le brusle en mainte espace,
 Pourtant il garde foy à la nege & la glace,
 Qui ne se fond du tout aux rayons de son feu,
 Mais cuisant son humeur endurest peu à peu.
 Aussi qu'un froid secret & fidèle fumet
 L'empesche de se voir promptement consommee,
 Et la flamme incouppable amasse au lieu voisin
 Les gouttes ruiselans de ce beau cristalin.

N

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Quelle source de feu, qui n'est iamais estainte ;
Quelle fureur de vent, qui n'est iamais contrainte,
Aulogis de Vulcan le vent superbe, ireux,
Et de la liberté se trouuant desfireux
Des rochers cauerneux va recherchant les centres,
Et l'air empuanti dans le profond des antres.
Parfois la mer glicee aux entrailles du mont
Bouillonne par le souffre, & le souffre se fond
Au fond de sa moiteur : là Ceres. immortelle
Pensant auoir trouué la contree fidelle
Pour bien garder sa Fille, el' luy laisse en depos.
Puis aiant son esprit vn peu plus à repos,
Sans crainte elle va voir aux terres de Phrygie
Cybelle porte-tours son ancienne amie,
Guidant au chariot ses Dragons escaillez,
Qui de mille couleurs ressemblent esmaillez.
Sus leurs dos verdoians paroissent des estoilles
De fin or reluyfans : leurs crestes font des voiles,
Qui ombragent le frond : leurs membres sinuceux
Sont tousiours ondoians en replis tortueux
Avec vn doux venin rendant leurs frains humides :
Ils passent les Zephirs, fendant les airs liquides :
Tantost ils volent hauls, puis les pleines rasant
Ils vont de toutes pars les champs fertilisant.
Les blez sont iauuissans aux endroits ou ils passent :
Leurs pieds tracent des pas que les herbes destracent
Verdissant le chemin. O de combien de lieux
La Mere desolee a fait voler ses yeux
Au lieu de son plaisir : desia la Trinacrie
Par vn fuitif regard luy semble estre amoinerie.

La pauvreté desia presageant ses malheurs
 A violé son taint par un ruisseau de pleurs,
 Disant, Dieu te conserue ô terre desirable,
 Terre qui m'est trop plus que le ciel agreable,
 Garde ie te supply le plaisir de mon sang,
 Et le guerdon aymé du travail de mon flanc.
 Pour ton digne loier, si tu garde ma Fille,
 Tu verras à iamais ta campagne fertile,
 Sans que le fer aigu de ces hoiaux trançhans,
 Ou le rude chartier vienne froisser tes Champs.
 Tes pleines produiront sans estre silonnees:
 Les nations d'autour en seront estonnees.
 Cela dit, la Deesse enferme son regret,
 Et venuë en Ida iusque au Dome secret
 De la grande Cybelle ell' honore l'image
 Dans le Temple deuot qu'un beau pinier ombrage
 Par un feuillage espaix, que l'orage ne suit.
 Vn murmure venant des branches porte-fruit,
 S'accorde aux vers sacrez, dont le Temple resonance;
 Les Thiasés dedans font vn bruit qui estonne:
 Les simulacres fols y rassemblent leur voix.
 Ida tremble, Gargare & les timides bois
 Des forests d'alentour. Mais Ceres arriuante,
 Les tambours refrenans leur chanson violente,
 La troupe se rapaise, & le buis & l'airain
 Et le fer ne sent plus la Coribante main.
 Les Lyons rugissans appaisent leur furie.
 De cest aduenement Cybelle resiouie
 Sort de son cabinet, & ses tours abaissant
 Se presente au baiser doucement caressant

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

La Bletiere Ceres : ja desia par la nyé.
Juppiter fait sçauant d'une telle entreueüe,
Descouure sa pensee à sa fille Venus,
Disant, soient mes secrets de toy seule cognus
O ma belle Cytère, & voy par destinee
La blanche Proserpine au noir Pluton donnee.
La Parque le demande & l'antique Themis.
Or la Mere est absente, & le tout est remis
Et au temps & à toy : descend donc en Sicile,
Enchante par les champs la lignee gentille
De la iaune Ceres demain dès que le iour
Embellira le ciel d'un luyfant demi-tour:
Qu'il n'y ayt aucun lieu où ne brusle ta flamme:
Que la triste Erymnis la souffre dans son ame:
Et que le cueur ferré du seuer Ditis
Sente que tes brandons ne sont pas amortis.
Venus obeissant aux volontez du Pere,
Il conuie Pallas la sçauante guerriere,
Et celle qui de traits rend Menale estonné,
De commencer aussi ce voiage ordonné.
Alors ces piedz diuins emplissent d'un grand lustre
Tout ce qu'ils vont marchant par le sentier illustre.
Ainsi vne comete apparroist bien souuent,
Qui rouge presagist ou le feu ou le vent.
Le palle Notonnier redoute sa colere,
Et le peuple estonné en crainte la reuere.
Elles voyans le lieu si beau & si plaisant,
Où paroist de Ceres le palais reluisant,
Regardent à l'entour & le marbre & l'ynuoire
Et l'electre & l'airain qui du temps ont victoire:

Les murs sont rehaussez, redoublez, rasfermis
 Par les ouvrieres mains des Cyclopes amis.
 Au dedans du logis les portes sont ferrees,
 Et de Chaisnes d'acier plus fortement serrees,
 Sterope & Piracmon i jamais n'ont trauaillé
 Auec plus de sueur, ny le fleuue mouillé,
 Metal plus endurci. Par ceste grande espace
 Proserpine chantoit d'une mignonne grace,
 Et pour sa Mere absente elle tissoit en vain
 D'un art laborieux & d'une docte main.
 Vne toille admirable. En un lieu haut paroissent,
 Les sieges paternels en l'autre se cognoissent
 Les loix de la nature & les freres diuers,
 Qui par un saint discord accordent l'uxiuers.
 Du Cahqs ancien le feu premier s'auance,
 Qui d'un sault mesuré legerement s'elance
 Jusques aupres du Pole, & l'air aupres de luy
 L'onde s'escoule en bas, la terre sert d'appuy
 Pendant au milieu d'eux: la couleur n'est pas vne.
 On voit l'or du Soleil, & l'argent de la Lune,
 L'azur est espandu sur le giron des eaux,
 Et les borts releuez de pretieux ioyaux.
 Les flots vont grossissant en l'eau dissimulee,
 Par des filets cachez l'Algue se voit meslee
 Auec les cailloux: le murmure enroué
 Des alterez sablons pourroit estre auoüé
 Des plus subtils esprits. Dans ceste toille encore
 Cinq zones se font voir, vne qui n'a l'Aurore
 Ny Thebus pour amis: car de rayons ardans
 Fls luy vont sans sejour mille flesches dardans.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Le rouge va traçant d'une merque menue
Les replis referrez de lardeur assidue.
Les deux qui ont senti un doux temperament
Donnent à tous humains logis & aliment.
Tout en l'extremité on voit les deux glaces
De brume perennelle obscurément tracees.
L'ouvrage fenuironne en un froid eternal.
Elle n'oublia point l'inviolable autel
De son oncle Ditis, ny les Manes fatales,
Qu'elle doit prendre au lieu de ses Nymphes natales.
Ses beaux yeux deuidoient en depeignant cecy,
Et pleurant demonstroient un ennuieux soucy.
Elle auoit commencé à ranger aux lisieres
Du fertile Ocean les plus seches verrieres,
Et retournoit les gons : mais elle entend soudain
Les Deesses venir, & lors sa blanche main
Abandonna du tout cest imparfait ouvrage:
Vne viue couleur embellit son visage,
Mestlant avec sa nege un pourpre gracieux,
Et la honte luysoit au doux feu de ses yeux:
Ses ioües qui estoient mollement delicates,
D'une vierge rougeur se firent incarnates,
Mieux que l'hyvoire blanc au vermeil de Sidon.
Desia le iour se noie, & le celeste don
Du somme nourricier tient les testes baissées
Aux languissans loisirs & tranquilles pensees.
Pluton est promptement par son frere aduertit.
Pour aller en Sicile & y prendre parti.
La terrible Aleeton accoustre l'esquipage,
En liant les cheuaux qui paissent au riuage

D'Erebe & de Cocyte, & vont apres errans
Pour trouuer de Lethes les ruisseaux non courans.
Attachez au timon ils rendent vne escume,
Dont les tristes oublis corrigent l'amertume:
Orfnee, Ethon, Niétee, & Alastor aussi,
En cruauté, vifesse & fureur & sauci,
Merquez du seel d'Enfer sont couplez à la porte,
Fremissans, desirans que le seigneur en sorte;
Et leur rigueur s'appaise attendant le matin,
Espérant le plaisir du désiré butin.

Fin du premier liure.

LE SECOND

Liure.

LA naissante lumière à peine ce peut
voir
Dans le sein de Thetys qui luy sert de
miroit.

Et le iour non entier lance aux ondes tremblantes
Son agreable ardeur, & les flammes errantes
S'esgaient en l'azur, quand un ieune desir
Incite Proserpine à prendre son plaisir
Aux bocages prochains, où la caute Cytere
A tendu ses filets : les propos de sa Mere
Luy sortent de l'esprit: la Parque ainsi le veut.
Le gon tourne trois fois, & la porte se deult
Predisant le malheur de la Fille obstinee.
Trois fois gemit *Ætna* sçachant la destinee.
Mais le terrible son du mont prodigieux
Ne sçauroit desmouuoir ce pied audacieux.
Assëuree elle va où ses sœurs la conduisent.
Venus marche premiere & ses ruses attisent
Les desirs de Pluton, mesurant en son cueur
Le rauissement proche & son pouuoir vain-cueur,
Qui flechist le Chaos, & moine en sa victoire
Les Manes asseruis au comble de sa gloire.
Elle a le poil retors en double demi-tour,
Cent mille crespillons voltigent à l'entour:
Et par les mains d'amour l'esguille d'*Jdalie*
Les ränge proprement sur sa face polie.

Vne

Vne bouche esmaillee où son ialoux mary
 A beaucoup trauaillé pour estre vn peu cheri,
 Troussoit son vestement, dont la couleur pourprine
 Reçoit par les ioyaux vne splendeur plus digne.
 Deux vierges vont suiuant l'amoureuse Cypris,
 L'une forte à la guerre, & l'autre aiant appris
 D'estre crainte aux forests: Pallas tient sur la teste
 Le riche armet doré depeind de sa conqueste.
 Tyson y est graué, qui paroist à moitié,
 Et mourant & viuant à la teste & au pié.
 Ell' a dedans sa main terrible & menaceante
 Vn dard hault esleué, sa robe est ombrageante
 Tant seulement les bords du chef Gorgonien.
 Mais Trinie se marche avec humble maintien:
 En elle on recognoist de son frere la face,
 Pareils en sont les yeux, les ioües & la grace.
 Le sexe empesche seul, qu'il ne luy soit esgal.
 Ses bras nus sont luy sans plus que n'est le cristal.
 Elle va reiettant ses cheueux indociles
 A se vouloir mesler, au gré des vens agiles.
 Son arc est destendu, ses fleches sur son dos,
 Sa robe deux fois ceinte où lerrante Delos
 Vogue iusque au genon en sa trame mouuante.
 Les costez sont baignez d'une mer ondoiante,
 Dont les sablons dorez font la frange du bord.
 La race de Ceres qui de taille & de port
 Ne leur cedoit en rien (or la gloire infinie
 De sa Mere bien tost la douleur de sa vie)
 Se marchoit au milieu à Pallas ressemblant,
 Sell' eust eu son escu & son cuer non tremblant.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Elle ressemble Phebé en douce contenance:
Mais elle n'a point l'arc qui les fleches eslance:
Et faide seulement du trait de ses beaux yeux.
Ses vestemens serrez d'un nœu industrieux
Se monstrent recueillis d'une belle ceinture.
Jamais avant ce iour & l'art & la nature
N'avoit veu sur la toille un ouurage pareil.
Là elle fait venir le rayonnant Soleil
Naissant d'Hiperion: la Lune blanchissante
Paroist d'autre costé en forme differente:
L'un est chef de l'Aurore, & l'autre de la Nuit:
Mais l'œil estincelant de l'un & l'autre luit.
Thetys qui les reçoit (amoureuse nourrice)
Leur donne le berceau, & comme son delice
Les serre doucement dans son sein azuré,
Qui des ieunes rayons se monstre tout doré:
Le Titan nouveau né paroist en sa main dextre,
Qui iette un tendre feu: sa sœur en la seneestre,
Qui tire la liqueur hors des tetins verriers,
Et porte sur le frond la merque des cartiers.
Aiant cest ornement sur un beau corps d'albastre,
Proserpine s'en va d'un pied prompt & folastre.
Les naiades autour, qui toutes se tenant
Ainsi qu'un chapelet la vont environnant,
En chantant d'un accord la grace fonteniere
De Crimmise la douce, & Pantagre la fiere,
Qui tresne les cailloux: & Gelan qui nomma
De son nom la cité, que son bras enferma.
La Camarine lente aussi est rechantee:
La gentille Arethuse est proprement vantee:

Et les flots amoureux d'Alphee l'estranger.
 Mais Cyane se voit sur les autres ranger.
 Ainsi Termodoon a veu la belle bande
 D'Amazones autour d'Hippolyte la grande,
 Quand les pauois ostez, non les cueurs abatus
 Elles vont rechantant les viriles vertus,
 Et les bras indomptez de leur chaste maïstresse,
 Dont le Gete, & le Scythe ont senti la rudesse,
 Et le gelé Tanais. Hermus peut voir ainsi
 Les Nymphes qu'il alaite aiant vn doux souci,
 Ou de rendre à Bacchus offrandes solennelles,
 Ou porter leur ioyaux aux riuës paternelles.
 Le fleuue s'esgayant en son antre posé
 D'une prodigue main rend le champ arrosé.
 Ætne pere des fleurs aiant veu de sa cime
 Le vulgaire sacré, dont il fait tant d'estime,
 Dist au mignard Zephyre : ô pere du print-temps,
 Qui de tes doux souspirs embasme tous les ans
 Mes bosquets ensflorez regarde ie te prie
 Les filles du Tonant dedans ceste pretie.
 Or puis qu'elle ont daigné leurs grandeur abaisser
 Pour venir voir nos champs, ne vueilles pas laisser
 Nulles sortes de fleurs qui n'y soient apparantes,
 Raieunis de boutons les plantes verdoiantes,
 Et que l'Hible fertile enuie nostre honneur,
 Et que la Panchaie aspire à tel bonheur.
 Combien que porte-encens elle soit odoreuse,
 Que l'Hydaspe respande vne halaine amoureuse
 Dans nos riches iardins, & que l'unic oyseau,
 Qui tant de siecles voit, y range son tombeau.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Que tout y soit parfait, afin que ie sois digne
De voir cueillir mes fleurs par vne main diuine.
Zephir aiant ouy, bat l'aisle mollement,
Et par vn doux nectar verse fertilement
Les graces sur les fleurs: la terre est embellie
De gazons esmailloz que la rosee allie.
Le ciel se descouurant aux printanieres fleurs
Monstre qu'il prend plaisir en leurs viues couleurs.
La rose paroist là d'vne couleur sanguine,
Et le noir vaciet & ceste fleur voisine
Du cler & de l'obscur. Mais qui peut esgaller
Telles perfections? on ne voit estaller
A l'oyseau de Iunon tant de Soleils ensemble.
L'Escharpe Parthien tant de graces n'assemble.
Le Poele Assyrien n'a point tant de ioyaux,
Et l'humide source qui denote les eaux,
N'a point tant de couleurs, quand la nuë esclercie
Monstre la deité enuers l'homme adoucie.
Mais la beauté du lieu tousiours va surpassant
L'esmail de tant de fleurs, la plaine rehaussant
Son petit bord enflé se monstre releuée
Par des mols ruisselets qui l'aiant retrouvée
La delaissent encor, ces ondelets ruisseaux,
Qui croissent leur giron par les negeux monceaux,
Leschent inconstamment les arbrisseaux & l'herbe
Qui decore le fond de la forest superbe.
Là le Soleil amy empesche la froideur
Et les rameaux serrez la violente ardeur.
Là se voit le cormier si commode à la guerre,
Le Cipres, Couure-tombe & le rampant Lierre.

Icy est reconnu le marinier Sapin,
 Et le Chesne durable honoré de Iupin.
 L'If paroist en ce lieu tout rempli de ruchetes,
 Et le Chaste laurier saint arbre des profetes.
 Joy le buis cressé flote sur le coupeau,
 Et la vigne pampreuse embrasse son ormeau.
 Assez pres est un lac, que ceux de Sycanie
 Ont appellé Pergun, son eau clere & serie
 Demonstre jusque au fond tout ce qu'il tient caché:
 L'œil en le regardant n'est iamais empesché.
 Il pallist quelque fois voyant les eaux voisines,
 Mais il n'en trouble point les ondes cristallines.
 La troupe resjouie en ces beaux Champs fleuris
 Ensemencent par tout & les ieux & les ris.
 La subtile Venus qui leur seruoit de guide,
 Au pillage des fleurs pousse la main timide :
 Cueillez mes sœurs (dit elle) ore que l'air tant doux
 Embasme de rosee espend autour de nous
 Ses gouttes de parfum, & que ma belle Aurore
 Fourriere du Soleil ceste plaine colere.
 Elle n'eut si tost dit, qu'en signe de douleur
 Proserpine regarde une brune couleur.
 Ceste gentille bande erre par les bocages
 Courant deça delà, où les desirs volages
 La tirent par les yeux : on diroit qu'un essain
 Nouuellement sorti se iette dans le sein
 De ce fertile champ, quand les abeilles changent
 Leur palais, encirez & en d'autres se rangent.
 L'armee porte-miel bourdonne sur le thin,
 Et sur les fleurs de Choïs pour en faire butin.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Ces belles tout ainsi enserrent les fleurettes,
Mellant le lys candide aux brunes violettes.
L'une de marioleine a le chef verdissant.
La souveraine fleur rend leur sein rougissant.
L'une marche en grandeur de roses estoilee,
Et l'autre de ligoustre est blanchement voilee.
Le dolant Hyacint sy voit cueillir aussi,
Et Narcis qui causa son amoureux souci.
L'un natif d'Amyclée, & l'autre d'Helicone.
L'un frappe d'un palet, l'autre d'ardeur felone
Bruslant pour sa beauté: vous eustes pauvres fleurs
De Phebus & Cephise & les plains & les pleurs.
La Fille de Ceres entre toutes est prompte
A recueillir des fleurs qu'ell' arange sans compte
Dans ses petis paniers elle façonne en rond
Vne belle couronne & la met sur son frond;
Presage trescertain, du fatal mariage.
Ceste Deesse aussi qui d'un viril courage
Anime les combats, plie sa forte main
Pour butiner l'esmail & en parer soudain
Ou son bouclier horrible, ou sa creste ferree.
Celle qui suit des Chiens la meute preparee
Au mont Parthenien, veut arrester encor
Par un lien de fleurs sa belle tresse d'or.
Ces trois apparoyssans diuersement esgales,
Ornoient esperdument leurs faces virginales:
Quand voicy retentir un grand son esclatant,
Qui fait choquer les tours, la terre departant;
Renuersant les citez iusques à la racine:
Secrete en est la cause, & la seule Cyprine

En doute reconnoist ce tumulte entrepris.
 Le desir & la crainte assiegent ses esprits.
 Alors on voit le Roy des ames pallissantes,
 Aiant ouvert la terre en ses cources errantes.
 Encelade gemist, ne pouuant soustenir
 La Sicile & Pluton, il veut bien retenir
 L'essieu du Chariot. Mais les Serpens lassées
 Ne scauroient l'arrester pour neant enlassées.
 Et comme le soldard accortement caché
 Souz les mines d'un Champ, ne se voit empesché
 D'assaillir l'ennemy premier qu'on s'en aduise,
 Outrepasse les murs, & tient la ville prise:
 Tout ainsi peut-on voir le troisieme heritier
 De Saturne, sortant du tenebreux sentier.
 Le monde fraternel où son desir aspire,
 Ressent iusque aux rochers la force de son ire:
 Ce qui veut s'opposer à l'effort de son bras,
 Il frape de son septre, ou tourne souz ses pas.
 Les rocqz Siciliens, & tous ceux de Lipare
 Resonnent effroiez. Mulciber qui s'esgare
 Autour de ses fourneaux iette de toutes parts
 Tenailles & marteaux, & les foudres espars.
 Ce bruit est entendu pres des Alpes hautaines,
 Et du Tibre courant, qui preuoiant certaines
 Les despouilles d'autruy, est plus audacieux.
 Le Po en a troublé son mouuoir gracieux.
 Pene au desespoir pour l'amour de sa Fille,
 Enfermant les rochers voulut rendre sterile
 Le Champ Thessalien : quand Neptune plus fort
 Fit sentir du Trident le violant effort

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

*A la teste d'Ossa qui bleffé se diuise
 Du sommet de l'Olympe, & l'onde plus raffise
 Coula dedans ses bords, les fleuves à la mer
 Les champs aux laboureurs se donnent pour semer.
 La Trinacrie ainsi se cognoissant la moindre,
 Ne scauroit repousser la main qui la veut poindre,
 Perdant ses liens durs souz vn plus grand pouuoir,
 En vn gouffre estendu le vain-cueur se fait voir.
 Les Astres ont palli d'vne douteuse crainte,
 Les cieux en ont tremblé, l'ource a esté contrainte
 De se baigner en mer, faulseant ainsi la foy,
 Bootes est tombé, Orion plein d'effroy,
 Atlas est tout bleffi : les poles se brunnissent,
 Le monde est estonné, les cheuaux qui hannissent
 D'vne halaine mortelle ont tout decoloré,
 Et le flambeau du iour en est deshonoré.
 Eux qui ont à desdain la plaisante lumiere,
 A peine estant venus retournent en arriere.
 Mais ayant sur leur dos senti le pesant coup,
 Le dard volant en l'air ils passent de beaucoup,
 Et le fleuve, & le vent, voire le penser mesmes.
 Les Nymphes s'escartans deuiennent toutes bleffes,
 Voiant l'horrible char & l'escume de sang:
 Fuiant avec la peur elles faulsent le rang.
 Proserpine est rauie, & paroist demi-morte
 Au sein du rauisseur qui resioy l'emporte.
 Elle veut efforcer ses delicates mains,
 Afin de s'affranchir, mais ses efforts sont vains,
 Rappellant ses esprits d'vne voix lamentable
 Elle implore ses sœurs : la vierge redoutable*

Descouure

Descouure sa Gorgone : & la Nymphé des bois
 Luy veut faire sentir les trais de son carquois,
 Ne cedant à leur oncle: on voit ces deux pucelles
 S'esmouuoir pour vne autre, & aux armes cruelles
 Protestent de sauuer leur innocente sœur,
 Et punir griefuement l'importun rauisseur,
 Qui ressemble au Lyon aiant pris la genice
 Seul honneur des troupeaux, lors que par sa malice
 Deschirant tout son corps d'un & d'autre costé,
 Exerceant enuers luy sa mesme cruauté,
 Du courroux des pasteurs il se moque, il se iouë,
 Et les flots de sa iube en mespris il secouë.
 Dompteur du monde vain, & le pire des trois,
 Celuy a dit Pallas, où sont les saintes loix
 Que tu garde aux Enfers ? les Eumenides fieres
 Te font elles trouuer le plus meschant des freres ?
 Pourquoi as tu laissé ton Royaume douteux,
 Pour vouloir faire au monde un inceste honteux ?
 Si ton desir lascif veut que tu te marie,
 Espouse en ta maison vne triste Furie
 Digne femme de toy. Veux tu donc assembler
 Vne viuë à la mort, qui te doit ressembler
 Pour estre ainsi que toy cruelle & inhumaine ?
 Laisse, laisse bien tost de ton frere le regne,
 Et contant de ta nuit n'entreprens rien sur nous.
 En s'escriant ainsi elle frape en courroux
 Du bord de son escu les puissans pieds-de-cornes
 Desireux de courir & de passer les bornes
 Du Royaume esclerci. Mais les Hidres siffant
 Au chef Gorgonien vont leurs crestes enflant,

P

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Engardant de passer celuy qui les regarde.
Et cependant Pallas vn trait furieux darde
Dans le noir chariot, qui est illuminé
Par le coup violant que sa main a donné.
Le coup outrepassoit, si Iuppin secourable
N'eust lancé promptement le signe desirable
Du foudre porte-paix, auoiant celuy-ci
Pour son frere agreable, & pour son gendre aussi.
L'Hymenee a tonné avec pluye assez grosse;
Et les esclers (tesmoins) ont arresté la nopce,
Les Deesses cedant à vn si puissant Dieu.
Diane a dit ainsi: t'en souuienne, or Adieu,
Mais Adieu pour iamais la volonté du pere
Empesche ton secours. qui peut rien au contraire?
Le ciel a coniuéré pour t'esloigner de luy.
Tu ne verras tes sœurs seulement qu'au iourd'huy.
A vn peuple muet tu seras deliuree,
Sans auoir pres de toy compagne desirée,
Qui puisse consoler ton desplaisir secret.
Helas qui nous condamne à vn si grand regret?
Vesue de tous plaisirs perdant ta belle face,
Je quite l'arc, les traits, & les rets, & la chasse.
Partenie, Taigete & Menale pleurans
Verront dedans leurs forts les fiers Lyons courans.
Et l'escumeux Sanglier despleurera sans crainte
Le dolant Cynthius. Moy ie feray ma plainte
Regretant ta beauté: le Temple Delphien
M'entendra sousspirer la perte d'un tel bien.
Ce pendant Proserpine est dans le char vollee,
Son poil espars au vent: son ame desolee

Luy fait dire ces mots : las pourquoy le destin
 Me tient il condamnee à si piteuse fin?
 O pere trop cruel lance ton ardent foudre,
 Que ce corps qui est tien soit consommé en poudre
 Tu es du tout priué de paternel amour,
 Me priuant pour iamais de la clarté du iour.
 Quay-ie fait he pauurette? ay-ie portay l'enseigne,
 Pour le Titan guerrier qui ton septre dedaigne?
 Quels crimes ont commis mes innocentes mains,
 Qui me font ietter aux gouffres inhumains
 De l'impiteux Herebe? ô que i'estime heureuses
 Celles qui ont senti les forces amoureuses
 Des autres ravisseurs : aumoins le cler Soleil
 Voit ce qui leur aduient. Mais vn flambeau pareil
 Ne luyra pres de moy : la lumiere tant belle
 M'est du tout interdite, & le nom de pucelle.
 Ma honte est desfrobee. Ha la clarté me fuit!
 Ce fier Tyran m'emporte en l'eternelle Nuit.
 O belle fleurs de moy iniustement cheries,
 Où Venus a tendu ses fines tromperies
 Pour surprendre mes yeux simples, maladuisiez!
 O conseils maternels à grand tort meprisez!
 Las ma Mere aidez moy ! courez de la Phrygie,
 Courez pour secourir vostre Fille rauie.
 Ne me laissez oster la celeste clarté,
 Gardez si vous pouuez ma chere liberté.
 Soit que dedans Jda le buis vous environne
 Auec vn bruit affreux, ou bien que l'air resonne
 D'un chant Migdonien : ou soit que le scuci
 Ne vous tire point là, ne soiez pas ainsi

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Enuers moy vostre sang appeidez la furie
Du louche ravisseur, & retirez ma vie.

Cest inhumain forcé des graces de ses yeux,
Qui pleurant ressembloient deux Soleils pluvieux,
Tirant un grand souspir de son amour premiere,
Essuye lourdement ceste douce lumiere,
Disant d'une voix humble: Appaise tes douleurs
Proserpine mon ame, & croy que tes valeurs
Aiant receu de moy le Septre favorable
Ne te feront iamais estimer miserable.
Tu ne souffriras point un indigne mary.
Je suis fils de Saturne, & le plus favori
De l'ancien Cahos: mon eternal empire
S'estent par l'infiny: heureux ie ne desire
Que ta seule beauté, que ie tiens en mes bras.
Mais ne pense (mon cueur) quand tu seras là bas
Avoir perdu le iour: nous auons d'autres flammes,
Qui esclerent sans fin: & tant de saintes ames
Aux Champs Elysiens, dont l'honneur reueré
Arreste pour iamais le beau siecle doré.
Ce qui est merité une fois par les autres,
Reste perpetuel à tous ceux qui sont nostres.
Nous auons tant de prez tous esmaillez de fleurs,
Qui ne fanissent point: nos Zephyres meilleurs
Que ceux mesmes d'Ætna respirent une halaine
De basme, de parfum, & de musc toute pleine.
Dans un bocage espaix est l'arbre du tresor
D'un metal verdissant, & le fruit en est d'or.
Cest arbre t'est sacré: prends-le ie te le donne.
Tu iouyras sans fin d'une agreable autonne.

Mais ie te dis bien peu au pris de ce qui est,
 Tout ce qui volle en l'air, qui dans la terre paist,
 Qui nage dans les eaux, & qui le ciel regarde,
 Tout cela se viendra mettre en ta sauuegarde.
 Et les Rois empourprez delaisant leur atour,
 Et les pauvres chetifs y viendront à leur tour.
 Toy iuste iugeras que les ames meschantes
 Souffrent pour leurs meffaits : & que les innocentes
 Demeurent à repos. Le gouffre Stygien
 Seruira ta grandeur : & ce trois ancien
 Qui tourne les fuseaux : que ton plaisir demeure
 En la fatalité. Ainsi dict, à mesme heure
 Triomphant il entra au Tartare profond.
 Mais qui croiroit le bruit qu'alors les ames font ?
 Jamais le vent Auster n'abatit tant de fueille,
 Ny tant de gouttes d'eau l'Ocean ne recueille,
 Que d'ames ont couru pour voir ceste beauté.
 Le prince n'ayant plus merque de cruauté,
 Vient pour la receuoir : il serene sa face
 Dissemblable de soy, il adoucist sa grace
 Par vn facile ris : les seigneurs arriuans,
 Flegeton sest leué : les ruisseaux desriuans
 De son chef en souffré luy font vn grand rauage,
 Courrant de toutes pars son sein & son visage.
 Les seruiteurs esleus pour le soing des cheuaux
 Courent hastiuement, & des passez trauaux
 Les vont gratifiant les guidant au pacage.
 Et d'autres ce pendant vont serrer l'attelage.
 Mais les mieux entendus estendent les tableaux :
 D'autres vont enionchant de verdissans rameaux

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE
Les entrees du lieu, & les chambres Nopcieres,
Où l'on va despliant les robes singulieres,
Les matrones d'honneur du champ Elysiens
Environnent la Royne, & d'un humble entretien
Essayent d'adoucir la peine qu'ell' endure,
Reliant d'un chapeau sa blonde chevelure,
Y adioustant le flamme encor (qu'il luy soit grief)
Qui voilera sa honte & ornera son chef.
Chacun se resjouit en la region blesme,
Les mors enseuelis voire les ombres mesme.
Les Manes couronnez vont chanter au festin.
Le tenebreux silence a trouué vne fin.
L'Erebe va cessant son plaintif exercice,
Et l'eternelle Nuit permet qu'on la rarisse.
Le vase de Minos ne trouue plus le sort:
Les tristes condamnez ont treue avec leur mort.
Jxion ne sent plus la roüe de fortune.
Et le Roy alteré trouue l'onde oportune.
Titie soulageant son corps & son ennuuy,
Descouure neuf iournaux qu'il tenoit desouz luy.
La terre s'en monstrois toute fresche & relante.
Le vautour affamé se deut & se lamante,
De ce que malgré luy on le vient arracher
De la poitrine lasse : il voudroit l'attacher
Avec d'autres liens : les fieres Eumenides
Enferrent leurs fureurs dans les coupes liquides:
Elles donnent le vin en seruant d'echangeons,
Et puis vont attirer par leur gages chansons
Les Cerastes amis les incitant à boire,
Changeant les tristes feux pour des flambeaux de gloire.

Tout se voit à repos: les oyseaux passagers
 De l'Auerne empesté n'esprouuent les dangers.
 Amas sanctus retient son halaine bruiante.
 Le Torrent ne va plus que d'une cource lente.
 On dit que l'Acheron eschangea de ruisseaux,
 Et le lait nourricier tint la place des eaux.
 Le Cocyte dont l'eau se monstre verdissante.
 Par le lierre voisin print la liqueur plaisante
 De ce doux Lyeus & s'en emplist le sein.
 La Parque ne tient plus dans sa fatale main
 Le cizeau tranche-vie: aussi les tristes plaintes
 Ne doiuent pas troubler les assemblees saintes.
 La mort n'est plus errante, & le flot & le fer,
 Et les maux redoutez sont manques pour l'Enfer.
 Le viellard passager d'un roseau enuironne
 Ses cheveux non peignez: puis en chantant il donne
 Treue à ses auirons. Desia l'obscure Nuit
 Aiant pris son manteau qui d'estoilles reluit
 Guide la belle vierge en sa chambre patee.
 Une couche estoit là richement preparee,
 Qui soudain la reçoit. Les saints Religieux
 Entonnent au palais ce chant deuotieux.
 O Iunon que le ciel a fait vers nous descendre,
 Receuez du Tonnant & le frere & le gendre,
 Et tous deux iouissez de l'heur perpetuel
 Que vous doit apporter un amour mutuel.
 Ainsi soit vostre nopce heureusement feconde.
 Nouuelles deitez puis siez vous mettre au monde,
 Lors vous accomplirez les prieres & vœux
 De la grande Ceres, luy donnant des neueux.

Fin du second liure.

LE TROISIÈME

Liure. 1



VPPITER ce pendant veut que la
Taumantide
A la robe changeante, à la ceinture hu-
mide,

Volle de toutes parts, pour conuoquer les Dieux.
L'aisleron bigarré au mouuoir gracieux,
Passe les doux Zephyrs : elle fait son message
Premier aux deitez de l'humide riuage,
Aux Nymphes de la mer, aux fleuves plus cachez,
Qui ne se plaisent point d'estre ainsi recherchez.
Ils s'en vont chancelant vers la porte doree
Du palais estoillé : le paisible Neree,
Le Biforme Glaucus, & Phorque le chenu,
Et l'inconstant Protéy veut estre cognu,
Se monstrant enuers tous d'un assureé visage.
Les fleuves anciens à cause de leur âge
Ont gloire de seance : on voit aux premiers rangs
Tous les celestes Dieux ainsi que les plus grands.
L'honneur n'est pas confus : les deitez des ondes
Selon leurs dignitez ont des places secondes.
La ieunesse est debout : & les Nymphes des eaux
S'appuient mollement sur les aymez ruisseaux
De leurs diuins parens : les Faunes sont modestes,
Admirant tous ravis la pompe des celestes.
L'Empereur de l'Olympe a tous va dire ainsi.
Les mortels m'ont donné vn immortal souci,

Depuis

Depuis que j'ay cognu l'oysiveté si grande
 Que l'âge paresseux de Saturne demande,
 Il m'a pleu d'alumer d'un soucieux desir
 Les peuples assoupis par un trop grand loisir.
 Doncques ie ne veux plus que les plaines fécondes
 Apportent tant de fruits, ny voir couler les ondes
 De miel par les forests, ny ruisseler le vin.
 Je ne suis enuieux : un courage divin
 Ne peut rien envier sur la race des hommes.
 Mais la fertilité de ce temps où nous sommes
 Rend l'homme negligant, engourdi, paresseux.
 Il pense que les biens fassent tous par eux.
 Or l'esprit hebeté par la grande abondance
 Deviendra plus subtil espoint de l'indigence,
 Qui luy fera chercher en mil & mille pars
 L'honneur de la science, & le profit des arts.
 J'entends bien maintenant que la Mere nature
 Se plaint de voir ma main & trop fiere & trop dure
 Encontre ses enfans : & m'appelant cruel
 Me reproche sans fin le bien continuél
 Du regne de mon pere : elle se pense riche,
 Et moy pau liberal. Je ne veux voir en friche
 Le champs mieux labouré, ny que les arbres vers
 Recellent les doux fruits de leurs rameaux ouvers.
 La terre des humains agreable nourrice
 Ne veut d'une merastre emprunter la malice,
 Et ie ne veux non plus ben semencer de fiel,
 Puis qu'elle espere en moy qui tiens l'ame du ciel.
 Plusieurs sont demeurans dedans la Chaonie,
 Recherchans aux bosquets vne penible vie

2

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Avec les animaux qu'ils suivent erremment.
Je leur feray changer le grain pour le froment.
Pource il est ordonné que Ceres la bletiere,
Après auoir couru la terre toute entiere,
Aiant tousiours le cueur amerement espoint
Pensant trouuer sa Fille, & ne la trouuant point,
En fin s'esiouyra, aiant cognu le signe
Qui l'asseure du lieu où est sa Proserpine.
Et en faueur du bien ardemment desiré,
Pour lequel son esprit a long temps soupiré,
Faisant monter son char au dessus de la nuë
Elle espendra du blé la semence incognüe.
Or Ceres ne sçait pas le diuin ravisseur:
Mais si quelqu'un luy dit, me fist-il frere ou sœur,
Ou espouse, ou enfant, ou quelqu'un de la troupe
Qui sied entre les Dieux, & qui boit à leur coupe,
Sans doute il sentira que mon foudre puissant
Rabaisse tost l'orgueil d'un desobeissant.
Il maudira cent fois sa nature diuine,
Voiant que de la mort il n'est estimé digne.
Le cler Soleil des cieux à ses yeux ne luyra,
Et vers mon gendre encor son mal le conduira.
L'inuiolable nœu qui tient la destinee,
Vous fera obseruer ma sentence donnee.
Ce dit il esbranla le hautain firmament,
Et remplit tous les Dieux d'un grand estonnement.
En ce temps là Ceres de sa perte ignorante,
Entre les durs rochers est doucement errante,
Vn antre tapisé luy seruant d'oreiller,
En fin elle baissa les yeux pour sommeiller,

Morphée cependant luy représente en songe
 Le malheur advenu : sa forte main s'allonge
 Pensant prendre sa Fille, & serre bien souvent
 La mousse verdissante, ou le fuible vent.
 Proserpine luy est incessamment presente:
 Elle pense la voir ou malade ou mourante
 En accoustremens noirs: les steriles ormeaux
 Contre leur naturel sont riches de rameaux.
 Le pudique laurier a changé de feuillage,
 Luy qui auparauant faisoit si doux ombrage
 Autour des chastes lits : vne main sans pitié
 Luy acablé le chef & arraché le pié.
 Elle demande apres aux piteuses Driades,
 Qui rend de l'arbre cher les branches tant malades.
 On luy dit en pleurant les furies d'embas
 D'un ser Tartarien ont causé son trespas.
 En fin sans desguiser la face messagere
 De son propre malheur se presente à sa Mere
 Proserpine liee en obscure prison,
 Loing des flambeaux aimez de ce cler orison:
 Elle n'aparoist point si belle ny gentille,
 Qu'elle fut autrefois au champs de la Sicile.
 Allumant d'un regard les vallons plus voisins
 Du foudroiant Ætna, quand de ses doigts rosins
 Elles pilloit les fleurs avec les trois Deesses:
 Son poil ne crepillonne en si mignardes tresses:
 L'or en est tout souillé des ombres de la nuit.
 Le feu de ses beaux yeux si doucement ne luit.
 Le coural enflammé de sa bouche vermeille
 Estaint sa vaine ardeur : sa beauté n'ompareille

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Reçoit un voile obscur du Royaume poissé.
Sa Mere la regarde aiant le cueur pressé:
Quel crime (ce dit elle) a merité la gesne
Que souffre ton beau corps d'une si dure chésne?
D'où viennent tant de maux? qui cause ta maigreur?
Qui te difforme ainsi ô ma Fille, mon cueur?
He ce lien de fer qui tes bras enuironne,
Pourroit me coudrir les pieds à une fiere Lyonne.
Mais es tu là ma Fille, ou si re me deçoy?
Est-ce un image faux qui se presente à moy?
Sa Fille luy respond: helas Mere cruelle,
Qui mesprise ton sang pour rechercher Cybelle:
Ta Fille t'est unique, & unique en malheur
Pour son mal tu n'as point sentiment de douleur.
Las sans auoir pitié de ma tant dure guerre,
Tu esmeuz de chansons la Phrygienne terre.
Pauvre ie suis tiree en ce lieu pour souffrir,
Et ton secours vers moy ne se vient point offrir.
Si tu ne veux passer la Tige Caspienne
En fiere cruauté pense que ie suis tienne.
Et si mon nom t'est doux, & si le tien m'est saint,
Oste ce fer cruel qui durement me ceint,
Si le destin ne veut que lassas ie demeure
Dans ton giron aymé, viens moy voir à quelque heure.
Ce disant eli' essaye à luy tendre les bras,
Mais les chésnes de fer ne le permettent pas:
Et ses tremblantes mains font que le fer resonne.
La Mere se reueille, & s'eserie & sestonne,
Bien aise dont le songe a son esprit decen,
Faschee du baiser qu'elle n'a point recen,

En fin se transportant en sa douleur avérée
 Ell' aborde Cybelle & luy dit : Sainte Mere
 Je ne puis demeurer avec vous plus long temps,
 Ma Fille me retire & ses trop foibles ans.
 Cest âge est tant subiect aux fraudes trahissantes
 L'ouvrage des Cyclops, les fornaises ardantes
 Ne m'assurent assez Trinacrie est un lieu
 Dont la perfection est le séjour d'un Dieu :
 Les flammes d'Encelade en tous lieux esincellent,
 Leurs flamboians esclers mes cabinets descellent.
 Ore ie veux ranger en endroit incognu
 Mon bien aymé de post. Mais il m'est advenu
 Vn songe fort affreux durant la nuit obscure,
 Qui tousiours m'a suivie en diverse figure.
 Les bouquets jaunissans qui tiennent mes cheueux
 Tombent sans que i'y touche : & bien souuent ie veulx
 Cacher mon desplaisir qu'vne pitreuse trace
 De mes pleurs ruisseleans me vient noier la face.
 Le sang va descolant tout le long de mon sein,
 Et mon sein est frappé de vna felone main.
 Las si ie veux toucher la fluste de Lydie,
 Elle gemit de mort : si de main plus hardie
 Je batz le tabourin, il ne rend que des plains.
 Ah i ay trop demeuré l'hu bon Dieu que ie crains
 Vn insigne malheur ! Dresse, dit Cybelle.
 Ne remplissez point l'air d'une vaine querelle.
 Pensez vous le Tonnant si peu soigneux de vous,
 Qu'il ne vueille darder son foudreoyant courroux
 Pour un gage tant cher ? aiez l'aux plus forte,
 Et retournez partant où le desir vous porte.

Q iij

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Aussi tost elle sort du Temple reueré,
Passant le trait volant d'un pas non mesuré.
Elle haste sans fin la cource diligente
Des Dragons accouplez, & de main violante
En mil & mille pars incessamment les point,
Redoublant les tourments qu'ils ne meritent point.
N'estant que sur Ida elle cherche Sicile,
Craint tout, n'espere rien, treuve tout difficile.
Ainsi voit on souuent sa tourmenter l'oyseau,
Aiant laissé son nid dedans un arbrisseau:
Il craint pour ses peris (dont il cherche la vie)
Du vent, ou du serpent, ou de l'homme l'enuie.
Lors elle pense voir son beau palais desert,
Resemblant la maison que la garde ne sert,
Dont les portes sont hors: preuoiant sa ruine,
Sans plus outre enquerir elle bat sa poitrine,
Arrache ses cheueux, rompt son accoustrement,
Et le pleur en serré redouble son tourment.
Les iaunissans espis sont froissés autour d'elle,
Vne glissante peur englace sa moëlle,
La voix meurt en sa bouche, & son esprit errant
La porte ça & la incessamment courant.
Arriuee au palais elle trouue l'ouurage
Que sa Fille tissoit auant son mariage:
L'audacieuse araigne en ses filets plus fins
Auoit environné ces ouurages diuins
D'un sacrilege doid. La Mer de solec
Pasmc dessus la toille & rend extremelee
Sa muete complainte au labeur tant prisé,
Qui est demy rompu sus un mestier brisé.

Elle voit le fuscau, la guille, la quenouille,
 La viole, le luz que la poussiere souille,
 Le chaste lit desert y paroist a ses yeux,
 Autrefois si plaisant, or si ennuyeux.
 Elle va l'embrasser, & regretant sa Fille
 Il semble qu'en soupirs son ame se distille.
 Ainsi voit on souvent le pasteur estonné,
 Trouuant l'estable vuide où il auoit mené
 Son troupeau bien refait, quand les Lyons Puniques
 Ou des loups rauissans les cruantez iniques
 Ont despeuplé le tout: luy reuenu trop tard
 Appelle ses brebis, qui sont en autre part.

Dedans vn lieu secret du superbe edifice
 Ceres voit Electra, la songneuse nourrice
 De sa Fille tant chere: or ceste Nymphe auoit
 Vn renom tresfameux: pourée qu'elle suiuoit
 L'infante Proserpine; & la serrant petite
 Dedans son tendre sein luy seruoit de conduite,
 Pour aller voir au ciel le pere souuerain,
 Jouer à ses genoux & luy toucher la main.
 Ceste-cy desplorant la piteuse aduerture
 D'un tel rauissement plaingnoit sa nourriture,
 Deschirant ses cheueux: Ceres toute en courroux
 Redoublant ses soupirs luy dict que voions nous?
 Quel rauage est-cecy? de qui serons nous proie?
 Mon mary est il Roy? les Titans ont ils voie
 Pour l'aller prendre au ciel? qui est entreprenant
 De faire ce desordre, & ne craint le Tonnant?
 Tiphon a til rompu le sommet d'Inarime?
 Ou si le Mont Vesuue a fait tomber sa cime?

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Alcioné prend il sa cource vers la mer?
Et ma voisine *Ætna* me veut elle abimer
Au gouffre d'*Enclade*? & mes Dieux domestiques
Ont ils de *Briaré* les cent bras tyranniques
Pour desrober mon gage, & l'emporter d'icy?
Eh où est maintenant ma Fille, mon soucy?
Les Sirenes oyseaux & bien mille servantes
Avec *Cyane* encor sont donc toutes absentes?
Quelle fraude est-cecy? est-ce donc là la soy
Que vous m'auiez promise en recevant de moy
Mon pretieux despost? la nourrice tramblante
Eschange son ennuy en crainte pallissante,
Desirant que la mort la face esuanouir
De la terrible mere, & ne la voir ny voir.
Elle reste immobile: en fin reprenant ame
Dist la certaine prise & l'incertaine rame,
A grand peine ces mots luy sortirent dehors:
O fust-ce des *Geans* les violans efforts
Que les auteurs du mal! une perte commune
Ne blesse pas si fort que le seul malheur d'une.
Les sœurs de vostre Fille ont conjuré aux cieus
L'*Ether* plus que *Phlegra* luy est pernicieus.
L'enuie leur a fait desirer sa ruine.
Paisible demeuroid la vierge *Proserpine*
Dans la forte maison, qui alors fleurissoit.
Jamais le seil de l'huis son pied n'oultrepassoit,
Servant à vos desirs la toille estoit sa tâche.
Les Sirenes donnoient à son labeur relâche.
Le gracieux plaisir de ses riens propos
Estoit avec moy, avec moy son repos,

Quand

Quand voicy arriver la-caste Cytheret:
 Le ne sçay qui luy dist la secreta contree,
 Où vostre Fille estoit: pour mieux tendre ses las,
 La chaste Delienne & la docte Pallas
 Estoienc à ses costez, d'un affecté, sourire
 Venus se fait ioyeuse, & doucement attire
 Vostre innocente Fille à son embrassement,
 Et l'appelant sa sœur se s'esmerueille comment
 Son exquisite beauté demeure ainsi recluse,
 Et vostre austerité bien souvent elle accuse
 De l'absenter ainsi des astres paternels,
 Defendant ses propos à tous les immortels.
 L'ignorante du mal se s'ouit en soy-mesme
 Des voir ses belles sœurs, qu'elle cherist, qu'elle aime.
 Redoublant le nectar elle prend quelque fois
 De Minerue l'armet, de Phæbe le carquois.
 Ell' efforce sa main delicate & mignonne,
 Et ne peut soustener le bouclier de Belonne.
 Venus commence lors en propos trahissans
 A vanter de l'Ætna les beaux champs verdissans,
 Dissimulant tousiours d'une feinte malice
 De croire que le thim ou la rose y fleurisse.
 Elle senquiert du lieu, monstrant de l'ignorer,
 Disant que les frimats ne sçauroient endurer
 Les printanieres fleurs que l'irrité Boree
 Arracheroit selon la plante desirée.
 Ell' entend le contraire, & desire la voir.
 Ses propos attirans sont forts pour esmonuoir
 L'âge tendre & conlant de vostre belle Fille.
 Jeoulos l'arrestier. Ma priere inutile

R

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

S'esuanouyt en l'air. Elle espere secours
De ses diuines sœurs, & va suivant leurs cours:
En ordre va marchant ce quarré d'immortelles.
En ordre vont apres les Nymphes & pucelles.
Les champs sont esmaillez de mil & mille fleurs,
Les violiers couuers de ces perles ou pleurs
Que donne la rosee, auidément ils boient
Le doux suc espandu que leurs fueilles recoient.
Mais las quand le Soleil est plus haut esleué,
Au milieu de son ciel le monde est veu priué
De sa viue splendeur: une nuit tenebreuse
Couure l'Isle trablante: une troupe hideuse
Entourne vn chariot horriblement venu,
Dont le secret charton n'a pas esté cognu,
Ou soit le porte-mort, ou bien soit la mort mesme.
Mais il asseche l'herbe, il rend la rose blesme,
Il tarist les ruisseaux, il fait les prez ternis,
Les beaux lis qu'il a veu deuiennent tous brunis.
Il rauist Proserpine, & destournant la bride,
Les pieds-de-corne vont où son desir les guide.
Le bruiant chariot est suivy de la nuit.
Si tost qu'il est absent le cher Soleil reluit.
Mais il ne luit pour moy, qui pendant ma maistresse
Veis à grand contre-cueur la Cyprine Deesse,
Qui prompte s'en retourne avec les autres deux,
Ayant tost accompli ses promesses & vœux.
Pleine de desespoir ie cours par la montagne,
Et trouue mort au champ Cyane ma compagne.
Ses couronnes de fleurs ont perdu leur couleur,
Elle sabandonnant en proie à la douleur.

Se couure tout le corps d'une sueur humide,
 Et devient à la fin une source liquide:
 Les filles sont autour qui luy vont demandant,
 Comment est aduenu ce piteux accident?
 Car elle estoit plus pres: sa parole naïue
 Se changeant pour le bruit d'une fontaine viue,
 Ne peut rien assurer les filles d'Achelois
 Deplorant ce malheur, changent leurs douces vois
 Pour des sons trahissans, & d'entre nous rauies
 Elles vont espiant les miserables vies
 Des pauvres mariniers. Pelore les reçoit,
 Et leur chant amoureux plusieurs hommes deçoit.
 Seule i'ay demeuré tristement vieillissante,
 Avec les regrets de ma maistresse absente.
 Ceres est furieuse escoutant ce propos,
 Son œil est flamboiant, son esprit sans repos.
 Ainsi pourroit on voir l'Hircanienne Mere
 Trepigner, enrager, redoublant sa colere
 Lors que le cheualier plus vaincu que vain-cœur
 Desrobe tramblotant ses petis & son cœur.
 Il semble qu'ell' attend en sa gorge profonde,
 Non pas un homme seul, mais bien tous ceux du monde.
 Et voulant l'engloutir yn cristal opposé,
 L'empesche d'acheuer ce qu'ell' auoit osé.
 Ainsi tourne Ceres vers la route celeste,
 Ayant le cœur espoit du dueil qui la modeste.
 Elle court par l'Olympe, & maine fort grand bruit,
 Criant, rendez rendez le bien que i'ay produit.
 Que pensez vous de moy? suis-ie de peu de grace
 Fille d'yn Dieutelet, de populaire race?

R ij

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE
Saturne ma fait maistre estant de mesme sang.
Suis-ie moindre que vous de noblesse & de sang?
Où sont les droits du ciel? où sont les loix divines?
Cythere a donc voulu en ses flammes indignes
Paroistre devant tous, apres que les liens
Que forgea son mary entre les Lemniens
Ont enseré ses bras & ceux de l'adultaire:
Depuis ell' a pensé que tout mal se doit faire.
Et vous qui n'avez eu la couche d'un espous,
Vierges, deuez sauver la vierge comme vous.
Dea vostre volonté s'est elle ainsi changée?
Estes vous à Cyprine, ou elle à vous rangée?
La voulez vous donc suivre en ses ravissements?
O combien vos honneurs auront d'accroissements!
Ainsi seront ornez les autels de Scythie,
Tous alterez de sang & de l'humaine vie.
Mais qui vous a causé une telle fureur
Contre ma Proserpine? auez vous point de peur
Dians qu'aux forests elle troublast vos questes?
Pallas craigniez vous point que ses braues conquestes
Vous ostassent le pris des combats ordonnez?
Hé ses propos hautains ont ils importunez
Vos esprits desdaigneux? tant s'en faut qu'ell' attire
Par ire & par orgueil vostre orgueil & vostre ire,
Que la simple cherchoit les solitaires lieux,
Pour se retirer loin des regards enuieux.
Mais que sert la vertu, puis qu'ell' estant haye
Et ne peut euter la rage de l'enuie.
Ainsi reprenant tout blasmant la deité
Ceres veut descouvrir l'entiere verité.

La vierge Deliene, & la doëte aux alarmes
 Luy donnent seulement des soupirs & des larmes,
 Et n'osent deceller de crainte de Iupin
 Le malheur ordonné du rigoureux destin.
 Que fera maintenant la desolee Mere?
 Vaincuë de douleur ell' use de priere.

Pardonnez (ce dit elle) à mon aïpre courroux,
 Humble ie vous supplie embrassant vos genoux.
 Et si la pieté m'a contrainte de dire
 Plus qu'il n'estoit seant accusez mon martyre.
 Las que ie soye aumoins certaine de mon mal,
 Si ce ravissement vient d'un ordre fatal
 J'auoüe le destin. Mais ô Dieux que ie sçache
 Où est le ravisseur, & le bien qu'il me cache.
 Je ne le reprendray d'une puissante main,
 Vous qui me desrobez demeurez-en certain.
 Je pardonne le tout, ie vous laisse la proie,
 Permettez seulement que ma Fille ie voie.
 Latone auez vous point de Diane entendu
 La source de mes maux? vous est il defendu
 De me les reueller? si vous sentez en l'ame
 Le maternel amour de la iumelle flamme,
 Que veit naistre Delos, cognoissez la douleur
 Que i'ay pour une seule & unique en valeur.
 Et si quelque present est gaigné pour ma perte,
 Faites le moy sçauoir: ainsi vous soit ouuerte
 La porte du bonheur durant l'eternité
 Voyant en vos enfans vostre felicité.
 A ces tristes propos on voit les grands nuages
 De ruiselant cristal qui couure leur visage.

R ij

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Mais que sert de pleurer, & ne respondre point.
La Mere descourant la douleur qui la point
S'escrie : ô pauvre moy, il est tout manifeste
Que ce mal est venu par iniure celeste!
Qu'attends-ie vainement ? il faut aller chercher
De l'ombre iusqu'au iour mon ioyau le plus cher.
I'iray iusques au fond de la mer d'Iberie,
Et de la mer glacee, & de la mer rougie,
Sans repos, sans sommeil, sans fin ie rechercheray.
Le Rin & le Rife, prompte ie passeray.
Ny pour les flots douteux des ondes Syrtiennes
Ie ne lairray de voir les bornes anciennes
De Notus, & verray la negeuse maison
Du vent qui se fait craindre en l'arriere saison.
Aux portes d'orient ie seray trauersante
Sur l'eschine d'Atlas : souz ma lumiere ardante
Hidaspes reluyra: que le traistre Iupin,
Que l'impie Junon, me tourmentent sans fin,
Amortissant du tout cest aspre ialousie.
Cependant de Ceres la lignee rauie
Sera de leur orgueil le Trofee excellent.
Et moy pauvre Deesse en ce mal violant
I'iray de toutes pars incessamment errante
Ainsi dict, elle fait sa premiere descente
Sur le sommet d'Ætna, propre pour enflammer
Les torches porte-iour qu'elle veut allumer.
Aupres du fleuve Acis aymé de Galatee,
(Qui baigne dedans luy sa poitrine laitee)
Est un bocage espais tout couuert de rameaux,
Voisinant de l'Ætna les eternels flambeaux.

On dit que dans ce lieu l'Ægide sanglantee
 Fut par le Haut-tonnant en triomphe portee,
 Et la captiue proye eut son dernier recueil
 Aux arbres d'alentour qui se hausent d'orgueil,
 Se voyant engrauer l'immortelle memoire,
 Qui publie des Dieux la supresme victoire.
 Les testes des Geans fichees d'un costé
 Vont menaçant encor de fiere cruauté
 Le bois qui les soustient: là les masques sauvages,
 Et les hideuses peaux se meslent aux ombrages
 Des horribles Serpens les os sont blanchissans,
 Dont la peau est noircie aux foudres punissans.
 Nul arbre ne se voit dans la forests espaisse,
 Qui par un braue nom remarquer ne se laisse.
 Cettuy courbe son frond, à peine soustenant
 Les armes de Briare: & cest autre donnant
 Son chef audacieux aux desspouilles ternies
 De Zanclus prend ainsi des gloires infinies.
 Cettuy-cy de Mimante esleue le harnois,
 Cest autre d'Ofion environne son bois,
 Et le plus haut Sapin porte dessus la teste
 D'Encelade fumeux, la superbe conqueste.
 Cest enfant de la terre accableroit soudain
 L'arbre qui le soustient: mais un chesne prochain
 L'empesche de tomber. Ceste forests sacree
 Aux Trofées des Dieux est de tous reuee.
 Là il n'est point permis de guider le troupeau,
 Ny de fouler la terre ou plier l'arbrisseau.
 Polifente fuiant avec crainte regarde
 La beauté de ce lieu: mais cela ne retarde

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE
*La colere Ceres, mesmes l'honneur du lieu
 L'embrase, & de ce fer qui blesseroit un Dieu
 Aux cedres & piniers ell' esprouue sa force,
 Decoupant, dettranchant, la plus polite escorce.
 Elle visite l'arbre & le va secouant,
 Reprouuant cettuy là, cettuy-cy auoüant.
 Ainsi voit on celuy qui negligean son estre
 Veut trauer ser les flots en mesurant un hestre,
 Accommodant un aulne à vsages diuers.
 Ce long arbre sera les deux costez couuers
 De voiles porte-vent, & cest autre d'eslite
 Sera rangé au mast, sa force le merite.
 Le ployable est tout propre à faire l'auiron:
 L'eueux se coulera dans le moite giron.
 Deux cipres estoient là d'une excellente grace,
 Leurs chefs inuiolez passoient d'un long espace
 Tous les arbres voisins: Xante n'en a point ven
 Ny Oronte nom plus de beauté si pourueu:
 On les diroit germainz tous pareils en branchage,
 Et d'un sommet esgal desprisent le bocage.
 Ceres merque de l'œil, & sans plus retarder
 A son propre besoin les veut accommoder,
 Troussant l'acoustrement ayant la main armee
 Elle renuerse à bas leur plaisante ramee.
 De ces coups furieux les Faunes ont douleur,
 Les Driades aussi en changent de couleur.
 Les ayant pris tous deux elle iette en arriere
 Ses cheueux mal peignez & d'une alleure fiere
 Grimpe dessus le mont sans craindre les cailloux,
 Ny de la viue ardeur le violant courroux.*

Trauerfant

Trauersant dont *Ætna*, qui n'est point cheminable,
 Elle fiche ses pieds irritez dans le sable.
 Ainsi vne *Megere* animera les *Jfs*,
 Afin que porte- peste ils donnent mort aux vifs:
 Soit qu'au champ de *Cadmus* sa cruauté la meine,
 Ou bien que *Thiestes* la retire en *Mycene*.
 Le *Tartare* resonance au son des piedz-ferrez.
 Les *Manes* tenebreux courent mal assurez,
 Arrestant quelque peu ceste penible cource,
 Au bord de *Flegeton* ell' en prend de la source,
 Pour tremper ses flambeaux : puis destournant le frond
 De la bouche d'*Ætna* elle iette au profond
 Ses bruslables *Cipres* qui empeschent au gouffre
 La flamme petillant par la force du souffre:
 Et garde que le feu à son gré ondoyant
 Ne va deçà delà, ses pointes toutnoyant.
 Tout le mont retentit, & *Mulciber* traueille,
 Afin que la vapeur estouffante sen aille.
 La fureur redoublant a ce feu empesché,
 A bruslé tout le haut du mont empanaché.
Ceres ne voulant pas durant ce long voyage
 Esclerer ses labeurs d'une flamme volage:
 D'un suc qui est sacré arrose ses flambeaux,
 Dont la nuiteuse *Lune* arrose ses toreaux,
 Et *Phebus* ses coursiers : au point que le silence,
 Et l'ombre de la nuit amenoit la presence
 De l'inuincible *Dieu*, qui loge dans les yeux.
 La Deesse s'appreste au voyage ennuyeux,
 Ayant le cueur atteint par les flesches de l'ire,
 Et du triste regret elle va ainsi dire.

S

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE

Proserpine ma vie, est il donc ordonné
Qu'au lieu de te porter les torches d'Hymené
L'erre avec ces flambeaux pour rechercher la place,
Qui desrobe de moy ton agreable face?
Ainsi nos deitez tournent dans les destins :
Lachesis ne pardonne à nos honneurs diuins.
O que i'estois partoy heureuse, forte & grande,
Voyant autour de moy vne amoureuse bande
De courtisans esprits aux raits de ta beauté!
Et maintenant (helas) tout plaisir m'est osté.
O doux repos perdu ! ô Mere glorieuse,
Par la diuine fleur qui la rend soucieuse!
Ma Fille estant chez moy, ie surpassois Iunon
En bonheur, en vertu, en richesse, en renom:
Ore ne l'ayant plus, ie cours de ville en ville,
L'erre parmy les champs obscure, pauvre & vile.
C'est le plaisir du pere. eh! mais pourquoy à luy
Voudrois-ie attribuer l'effort de mon ennuy?
O mon ame, ô mon tout, c'est moy qui suis cruelle,
Seule ie t'ay laissée & si ieune & si belle.
L'exposay ta beauté aux amans ennemis,
Reueillant cependant les durs sons endormis
Du Thiasse enroué aux terres de Phrygie
J'accouplais les Lyons : & lors on ta rauie.
Prends vangeance de moy & de ces traistres yeux,
Et du sein qui vers toyn ne fut officieux.
Mon infidelle sein, & mon traistre visage,
Sentiront de ma main la furieuse rage.
Dea mon cueur où est tu ? quel pole te retient?
Où est l'heureux país qui ta beauté soustient?

Es tu dessus la terre ou dans la mer profonde?
 Je passeray pour de toy l'un à l'autre monde.
 Mais qui sera ma guide & qui me conduira,
 Où ce cruel te tient? mon chariot ira
 Comme il plaira au Sort. Dione abandonnee
 Cherchoit ainsi Venus. Et moy plus estonnee
 Je te cherche ma Fille, en ce piteux labeur,
 Ne sçachant point (helas) si i'auray la faueur
 De toucher quelque fois ta face delicate,
 Ton beau tain ressemblant à la rose incarnate.
 Est il tousiours pourpré, ou bien si la palleur
 Ha triste que ie suis! amoindrist sa valeur?
 O ma Fille mon ame, he n'est-ce point mensonge,
 Du mal que ie te voy toutes les nuits en songe?
 Ce disant elle marche arrosant de ses pleurs
 Les flammes de l'Ætna, & deteste les fleurs,
 Coulpable de ses maux, & le lieu de la prise
 Elle court esgaree, & sa flamme s'attise
 Aux vent de ses souspirs : elle plaint en tous lieux:
 Elle conte sa perte aux hommes & aux Dieux.
 La splendeur de son feu esclere l'Italie
 Et l'Hetrusque, & le Syrte & toute la Lybie.
 Dans le sein de la mer ceste flamme reluit.
 L'ombre s'en est fuie, il n'y a plus de nuit.
 Les antres Scylians, les gouffres Cynofales
 Reuerent estonnez ces grands torches fatales.

F I N.

S ij



IMITATIONS.

I.

MA maïstresse douce-humaine,
Dedans la claire fontaine
Laue son tain gracieux,
Et le flambeau de ses yeux.

Et sans pompeuse vesture,
La seule simple parure
D'un candide accoustrement
Prend de son corps ornement.

Elle ne couvre sa face,
De peur que son tain s'efface,
Lors que le Soleil ardant
Nous va ses fleches dardant.

Mais une guirlande verte,
Tenant sa veste couverte
Reçoit esmail par les fleurs
De ses plus vives couleurs.

Le sourire est sur sa bouche,
Son œil n'a rien de farouche,
Son cueur n'a rien de cruel,
Sa grace rien de mortel.

*La vertu plus estimee
Fait bruire sa renommee,
Qui ne redit pas encor
L'honneur d'un si beau tresor.*

*Bien que sa beauté me tue,
Courageux ie m'esuertue
De reprendre esprit & vois
Pour reuiure plusieurs fois.*

*Sans voir sa grace modeste,
Toute la gloire celeste
Ne me scauroit bienheurer,
Et n'y voudrois demeurer.*

2.

*Où est tu maintenant Mirtille mon espoir?
Es tu avec ta sœur ou bien seule à toy-mesme?
Es tu point pres d'un fleuve y cherchant un miroir,
Qui represente bien ceste beauté que j'ayme?*

*Es tu dans un vallon, ou courant par les champs,
Ou sautant par les prez, ou chantant au bocage,
Où les Nymphes suiuant la douceur de tes chants
Viennent pour admirer ta grace & ton visage?*

*Mais es tu point paisible, & pensive à part-toy,
Pressant les belles fleurs (ornement de la terre)
Et que quelque pasteur j'aymant ainsi que moy
Sente pour tes beaux yeux & la paix & la guerre?*

S ij

I M I T A T I O N S

*Tu entends les oyseaux, leurs soucis appaisant
Aux fredons redoublez de leurs voix doucereuses,
Et voyant les pigeons en serueur se baisant,
He Dieu pense tu point aux douceurs amoureuses?*

*De moy sans le sommeil qui ta grace me fait,
En songeans que pour moy (ô belle) tu sousspire,
Il y a fort long temps que ie serois estaint
Accablé souz le faix de mon cruel martyre.*

*O misere d'amans ! ô fallaces d'amour!
Qui nous fait appuier sur le fer qui nous blesse?
O iours tristes & longs bornez mon dernier iour,
Finissant tout d'un coup ma vie & ma tristesse.*

3.

*A toy Venus le mirte est deu.
A Cloris les fleurs de la pree.
A Phebus le laurier agreee.
A Pallas doit estre rendu
Le Chef de ses palles oliues,
Croissant aupres des chastes riuies.
Mais les plains & le pleur amer
Appartiennent au Dieu d'aymer.*

4.

*Damon estoit aupres de sa chere Phylis,
A l'ombre d'un laurier dessus l'herbe fleurie:
Phylis pille les fleurs de ses beaux doigts polis,
Et de ses doux regards r'ensfleure la priere.*

*Cependant ils contoient d'agreables discours,
Tesmoignant la douceur du feu qui les enflamme:*

*A l'entour volletoient mille petis Amours,
Et l'amour est sans plus le Soleil de leur ame.*

*Calidian estoit contre un orme caché
Espiant leurs propos, à grand peine il respire:
Il sembloit estre un arbre, à un arbre attaché,
En escoutant Phylis qui lors commence à dire.*

*Douce ame de mon ame, il y a si long temps
Que ie n'ay veu tes yeux, qui me tiennent rauie!
Eh sans te voir un iour me dure plusieurs ans,
En t'esloignant de moy tu emporte ma vie.*

*Que vent dire Ergasto de t'enuoyer ainsi
Errant deça, delà, pour le fait du mesnage?
Ha pere trop cruel, qui des tiens n'as soucy,
Te monstrant enuers eux de si selon courage.*

*Damon respond ainsi : Je iure par tes yeux,
Et par les doux propos de ta bouche tant belle,
Qui me touchent l'esprit de leurs sons gracieux,
Que sans te voir ie sens vne peine cruelle.*

*Quand mon pere viellard m'enuoye en quelque lieu,
Ceux qui sont pres de moy soubssonent que ie meure:
Et ie ne puis (helas) mesme te dire Adieu,
En delaisant mon cueur qui dans ton sein demeure.*

*Phylis luy dist encor: Te vei-ie pas un iour
Parlant avec Nisa d'une façon priuee?
Je croy que tu tenois certains propos d'amour,
Qui furent delaissez me voyant arriuee.*

IMITATIONS

Nisa est bien aymable, & tu as autrefois
Senti pour sa beauté vne amoureuse playe.
I'ay peur que te voyant seulet dedans le bois
De te reprendre encoren vain elle n'essaye.

Bon Dieu (ce dit Damon) comment as tu pensé
Que i'ayme autre que toy, ô ma chere ennemie?
Te laissant pour Nisa ie serois insensé,
Non vaincu de l'amour, mais bien de la folie.

I'ay souffert quelque fois son importunité,
Premier que d'estre serf de tes beautez exquises:
Et maintenant t'aymant en toute extremité,
Me pense-tu subiet de ses nouvelles prises?

Elle vint l'autre iour ayant l'accoustrement
D'une Nymphe des bois, pour decevoir ma veüe:
D'elle ie m'approché, mais fort innocemment,
Et m'en fuy si tost que ie l'eu recognüe.

Dy moy la verité, ce luy respond Phyllis,
Aussi bien de ce fait ie suis assez certaine:
Qui luy donna ce vase & ces traits si iolis,
Et ce bel arc bruny dont ell' est si hautaine?

Tu as fait ce present? c'est toy qui l'as donné.
D'un autre que de toy ne vient un tel ouvrage.
Ah pariaire Damon, que tu es estonné!
Or la glace, or le feu te couurent le visage.

Damon,

Damon nie cecy, affermant que Python
Luy a donné le tout avec sa promesse
De l'espouser bien tost: les nopces ce dit on
Se font au premier mois avec grande alegresse.

Alors les deux amans estans remis d'accord,
S'en vont pres d'un ruisseau priant de bon courage:
O Piton & Nisa que le bien-heureux sort
Vous face long temps viure en un doux mariage.

5.

Toy qui dedans ton sein alaites l'esperance
De l'heureux Hymené, que tu attends de moy,
Ne te plaisant pas tant aux obiets que tu voy
Qu'en ce que tu recherche à l'ombre & au silence:
Pecheur lourd & grossier, ta sotte contenance
N'est digne que ma main te donne ainsi la foy.
Neris me veut plus beau, riche, & gaillard, que toy.
Le ciel me l'ordonna le iour de ma naissance.
Il chante quelque fois avec si doux accens
Que les Nymphes suiuant ses accords rauissans
Courent cheueux espars, ainsi disoit Blandine
Se cachant à demy dans l'epaisseur du bois.
Mais le son argentin de sa mignarde voix
Fut pris & renuoyé par vne Echo voisine.

6.

Orphee nonchalant demeueroit en silence,
Luy-mesmes desdaignant l'honneur de sa science:
Les Nymphes, les Silvains, les fleuves & les bois
Regretoient en douleur la douceur de sa vois:
La vache, & la brebis, tramblant craignoient la rage

T

IMITATIONS

Du Lyon & du Loup: la nature sauvage
 Tournoit aux animaux : le rocher endurci
 Desſuioit tel ſilence & la foreſt auſſi
 Dont les arbres ſuiuans la lyre Thraciene
 Sembloient auoir quitté la durté ancienne.
 Mais depuis que Hercule ayant laiſſé Argos
 De ſa main-porte-paix eut porté le repos
 Au peuple Thracien chaſtiant la furie
 De ce cruel Tyrant qui poſtpoſoit la vie
 De l'homme raiſonnable à celle des cheuaux,
 Le diuin oubliant tous les paſſez trauaux
 Pour le bien ſuruenu de ceſt aiſe publique
 Remis ſus les accords de la douce muſique:
 La corde rehauffee & le doigt tremblotant
 Arreſtent de l'Hebrus le fleuue doux ſlotant.
 Rodope humilié le haut ſommet. abaiſſe.
 Oſſa va ſecoüant la froide nege eſpaiſſe
 Pour approcher ſon chef, qui ſembloit ſi chenu.
 Le peuplier descendant laiſſe Hemus tout nu.
 Le pinier va tirant le cheſne ſociable.
 Le laurier ſ'approcha, bien qu'il fuſt indontable
 Aux fleſches de l'Amour, & aux arts de Phebus.
 Les moutons ſautelans dedans les prez herbus
 Auoïſment les loups: les dains ſuiuent ſans crainte
 Les tigres ſans fureur : le cerf ne fuit l'attainte
 Du courageux lyon : Orphee par les champs
 Semoit ainſi la paix aux douceurs de ſes chants.
 Il chantoit la rigueur d'vne Meraſte Auſtere,
 Et le craintif ſouci d'vne piteuſe Mere,
 Qui tremblant regardoit le Serpent eſtoufant,

*Enferré par les mains de son petit enfant.
 Cest enfant souriant d'une seure bouche
 Feit sentir estant grand une fiere escarmouche
 Au toreau ranageant, il feit craindre le chien
 Qui aboye sans fin sur le bord Stygien
 Et de sa forte main esprouua l'adventure.
 Ce Lyon qui devoit reuiure en la peinture
 Du cercle traaverseur le Sanglier d'Erimant
 Resentit son pouuoir & le digne ornement
 Du fameux Termodon : & sa puissance guide
 Au profond des Enfers la troupe Stinfalide.
 Le Seigneur à trois corps le reconnoist vainqueur.
 Anthee retombant n'a plus force ny cueur.
 Encontre son pouuoir l'Hydre ne multiplie.
 Le cerf au viste-pied, ne peut sauuer sa vie.
 Cacus cede son feu à un feu plus puissant.
 Du sang de Busiris, le Nil est rougissant.
 Et Pholoé encor rend sa gloire cogneuë
 Par le sang empourpré des enfans de la Nuë.
 O Hercule tresgrand, Atlas moindre que toy
 A commis à ton dos, & soumis à ta foy
 Les Dieux & les humains. Phebus sur tes espaulles
 Et les astres aussi vont esclerant les poles.
 Ainsi disoit Orphee animant son escrit
 Aux vertus de Hercule: & vous diuin esprit
 Par vos rares valeurs donnez lumiere & vie
 A ma pauvre Clion si long temps endormie.*

T ij

RESPONSES.

I.

Ceux qui veulent iuger par le rapport de l'œil,
Regardent d'un lieu haut les ouuertes campagnes,
Puis d'un lieu abaissé ils remarquent l'orgueil
Qui paroist sur le frond des superbes montagnes.

Le peuple tout ainsi est iuge de son Roy:
Le Roy devient aussi de son peuple le iuge.
Ainsi le criminel a fait naistre la loy,
Et le bani souuent a créé son refuge.

Ce Poëme que ie voy tant beau, cler & luyfant,
Nous represente aussi d'une celeste grace
Les Enfers tenebreux, & le mal plus nuisant
Paroist mesme par luy d'une agreable face.

Celuy qui prit le nom des indomtez Cefars,
Naissant dessus le Nil à la source seconde,
Vout renaistre par vous la beauté de ses arts,
Et nostre petit Clain en fait bruire son onde.

2.

Vostre bouquet iumEAU en un instant m'apprit
Par le double crayon de sa belle peinture,
Que vostre esprit bien né est fils de la nature:
Et l'art subtilisé, enfant de vostre esprit.
Ce bouquet tant aymé, qui les graces comprit,
Des formes de vostre ame imite la figure:
Ainsi que le penser est veu par l'escriture,
Et non dedans le sein que ce Mome reprit.

Vostre esprit & le ciel tournent en forme ronde,
 Et ce bouquet aussi qui semble un petit monde,
 En ses fleurons dorez imitant le Soleil.
 Là Lune en son argent sa couleur rouge-bleüe
 Semble la belle Iris voisine de la Nuë:
 Ainsi ce beau bouquet est au monde pareil.

3.

CHar arbre, dont le bois donne immortelle vie
 A la foible lueur d'un amorti flambeau:
 Vous cognoissez en vous l'accort du bon & beau:
 Vostre diuin esprit tient ceste symphonie.
 Le courier eloquent voit sa face embellie
 Dans le Cedre sacré, mieux que Narcis en l'eau.
 Et vous en negligant vostre mortel tombeau,
 Regardez dans les cieux vostre Idee accomplie.
 Mais n'estant point ialoux d'un si parfait bonheur,
 Il vous plaist m'en donner la louange & l'honneur:
 Et ie ne doy pourtant receuoir ceste gloire.
 Car puis que le doux feu de vos affections
 Reçoit son aliment de vos perfections,
 Vous estes le vaincu, le vainqueur, la victoire.

4.

QViconques vous soiez franc d'orgueil & d'enuie,
 Desirant la vertu, non pas ce qui la suit,
 (Puis que la vertu aide, & que la gloire nuit)
 Heureux sont vos pensers, vos vers, & vostre vie;
 Bien que la vertu soit de la gloire suiuite:
 C'est vne belle fleur ayant vn mauvais fruit.
 Vous tirant vostre nom du populaire bruit
 Recherchez Apollon, & non point la Pythie.

T iij

R E S P O N S E S

L'on recognoist assez par vos diuins propos
L'image de l'esprit saint & sacré de pos
Que le ciel vous donna, bien que vostre eloquence
Ait un foible subiet de loüer entrepris.
Vostre sçauoir est veu digne de plus grand pris,
En sterile argument trouuant telle abondance.

s.

Le vers du Samien diuinement sonnë,
(Voilant les beaux secrets de sa philosophie)
Hautement animé n'emprunte point la vie
D'un esprit foible & lent que le ciel m'a donné.

Vous qui auez le cueur heureusement espris
De voir a descouuert ceste obscure richesse,
Comme un autre Thesé pourrez trouuer l'adresse
Du Labyrinth subtil où tournent les esprits.

Ceux qui se sont meslez d'interpreter ces vers
Aux symboles dorez leur donnant couuerture,
Ont voulu que la forme estant souz la figure
Leur beauté fust cachee aux yeux de l'uniuers.

Ces mysteres sacrez, ces oracles hautains,
N'ont pas besoin pour eux de plus seur interprete,
Mais ayant besoin d'eux l'ame la plus parfaite
Par leur vertu s'esleue au dessus des humains.

Thim fleurant vos escrits saintement façonnez
Suiuant de Pythagor ceste douce faconde,
Vous esleuent ainsi iusque au sommet du monde,
Vous monstrant des neuf sœurs les cercles ordonnez.

*La celeste Venus & le diuin Amour
Penetrans vos yeux vers ainsi qu'une verriere,
Par la viue splendeur de leur douce lumiere
Vont luyre dans vostre ame & y faire un beau iour.*

*Estant si cler, si pur en vos affections,
Monstrez vous de Phebus le vray fils legitime:
Et denouez du Sphinx la finesse sublime,
La faisant voir au iour de vos perfections.*

*Si vostre œil vigilant sest le premier ouuert,
Ne soiez le dernier à vouloir nous aprendre.
Ainsi Orphee, Line, & Musee, & Terpandre,
Ont leur sçauoir, leur estre & leur nom descouuert.*

*Pour le iuste loyer de vos vers excellens
Des graces rechantez en si douce harmonie,
Ayez tousiours fortune à vos vertus unie,
Sans craindre d'Atropos les cizeaux voilans.*

6.

Fontaine d'Apollon & des Muses diuines,
Que l'honneur mesme honore & la grace Cherit:
Fontaine de vertu qui iamais ne perit,
Digne qu'à vostre gloire on chante de beaux Hymnes:
Comment desirez vous que des flammes peu dignes
Paroissent dans vostre eau qui iamais ne tarit?
La flamme de Phebus heureuse s'y nourrit,
Abandonnant pour vous les sources Caballines.
Semele fut bruslee en souffrant de Jupin
Le feu violanté que son cruel destin

R E S P O N S E S

Luy faisoit desirer : mais fontaine sacree
 Vostre onde tousiours viue a son cours perennel,
 Qui reprend & redonne au sein de l'eternel,
 La vertu qui aux Dieux & aux hommes agree.

7.

Mes escries ont des fleurs. & les vostres des fruis.
 Qui rendent immortel cettuy là qui en gouste.
 Le Soleil ne les a dans la terre produis,
 Mais la propre vertu d'une excellente gouste.

8.

Vous me representez, mais c'est sans me cognoistre.
 Moy ie descrie de vous ce que i'y voy paroistre.
 C'est que dedans vos yeux la mere des Amours
 Reluit, ayant en main ses flammes & ses armes.
 En vostre taille on voit le grand Dieu des Allarmes,
 Et la sage Python s'entend par vos discours.

9.

Ne vous comparez point la forme demy ronde,
 Puis que vostre vertu demonstre vn rond parfait.
 Le createur du monde a voulu qu'il fust fait
 Tout rond, & l'homme aussi s'appelle petit Monde.

Dedans le rond parfait se peut voir l'excellence
 De la plus belle forme estimee entre nous.
 Et vos perfections font recognoistre en vous
 Et le centre, & la ligne, & la circonference.

10.

La Lune & le Soleil donnent le corps & l'ame
 Par l'humide & le chaud, les corps mieux composez.
 Les esprits plus gaillards sont par eux disposez

A vne

*A une douce humeur, à une belle flamme.
Mais (pauvre que ie suis) i'ay le corps foible & lent,
Et pour l'invention un esprit nonchalant.*

*Vous Monsieur qui avez le corps sain, l'ame sainte,
Par les dignes faueurs de ces deux deitez,
Ne craignez point de voir que les obscuritez
Facent autour de vous une effroyable enceinte.
L'agreable flambeau qui dedans vous reluit
Chassera promptement les ombres de la nuit.*

II.

*Achille feit tort à ses mains,
Quittant le fuseau pour l'espee:
L'un file la vie aux humains,
De l'autre la vie est coupee.*

12.

*Tu ne fais point amour dans un rocher demeure,
Mais bien d'une tour voy tous les simples mortels
Allumer, parfumer, adorer tes autels,
Et reclamer ton nom à tout-heure à tout-heure.*

*Ce ne fut pas en vain que Psyche ta compagne
Receut le bon conseil d'une parlante tour,
Quand elle desiroit de faire prompt retour
Des Enfers tenebreux en la clere campagne.*

*Dedans ceste tour voy cent graces excellentes:
Amour ne laisse point de si riches rempars.
Mais ne luy fais sentir les flammes dont tu ars,
Et ne la blesse pas de tes fleches nuisantes.*

V

R E S P O N S E S .

13.

Ceux qui recherchent Hercule,
Ne demandent pas un nain :
Mais vous desirez un Jule,
Et demandez un quadrain.

14.

Je reuere humblement ceste belle pensee
De vostre esprit diuin qui n'a point de pareil :
Je suis l'Astre mourant, & vous le cler Soleil
Qui iamais ne finist sa gloire commencee.

15.

Si vne heureuse nouvelle
Peut rendre vne lettre belle,
J'espere que cette-cy,
Salüant ta bonne grace
Pourra gagner de ta face,
Le regard plus adouci.

Pource qu'elle te veut dire,
Ce que sçauoir tu desire,
Que tes deux freres germains
Sont gaillards, & la fortune
Aux hommes plus oportune
Leur tend doucement les mains.

Monsieur de la Coudraie mande,
Qu'à nous il se recommande
Par la Mote son cousin.
Le destin ne veut permettre,
Que pour nous il face lettre,
Qui forceroit le destin.

Ce qui m'a pleu dauantage,
 L'ay cognu par son message
 Que le cousin Chemeraud
 A pris vn estat à Renes
 Plein d'honneur, profit & peines,
 Mais digne d'vn homme haut.

Mon ieune cousin ton frere
 Le suiuant tousiours espere
 De se maintenir par luy.
 Ce que sans fin il esprouue,
 Car au besoin il le treuue
 Son support & son appuy.

Si ie veux entrer en compte
 De tes biens receus i'ay honte:
 Et ne pouuant m'aquiter,
 Les voyant en si grand nombre,
 Pres de toy ie semble l'ombre
 Qui veut le corps imiter.

Icy ma compagne amee,
 Ma lettre sera fermee,
 Te recommandant à Dieu:
 Priant les graces diuines,
 Que ma tante & mes cousines
 Viennent bien tost en ce lieu.

16.

Bien que vous me nommiez Carite,
 Mercy de vostre affection,
 Aupres de vous ie suis petite
 De taille & de perfection.

V ij

RESPONSES.

Ce qui m'empesche d'estre moindre,
C'est que ie voy vostre valeur:
Ainsi l'Iris commence à poindre,
Voyant du Souleur la couleur.

Ainsi la Lune est esclerante
Oeilladant ce grand œil des cieux:
Ainsi quand ie vous suis presente
Je prends lumiere de vos yeux.

17.

Si vostre œil voit en moy ceste gentille grace
Qu'estiment vos escrits,
Ie luy suis vn miroir dont la fidelle glace
Rend le bien qu'elle a pris.
Tout ainsi le Soleil, mais le seul œil du monde
Se mirant dedans l'eau,
Voit sa belle clarté qui paroist avec l'onde,
Comme vn autre flambeau.
Je ne suis toutesfois ny clere ny luisante.
Que puis-ie donc penser,
Sinon que de vos vers la grace bien disante
Veut ma gloire auancer?

18.

Volant, dont le beau nom vole iusque aux poles
Avec les aislerons empennez de vos vers,
Si vous voulez gaigner le pris des lauriers vers,
Il faut en vos vertus animer vos paroles.

Quand vn digne subiet nous esmeut & commande,
Il semble que le ciel nous cause ce bonheur.

*Ainsi Homere estant d'Achilles le sonneur,
Par la gloire de luy rend sa gloire plus grande.*

*Mais d'une foible Echo la voix emprisonnee
Aux cauerneux rochers, n'est pas digne des sons
Vtiles, graues, doux, de vos doctes chansons
Qui des Dieux immortels tient l'oreille estonnee.*

*Pour l'agreable don receu de vostre Muse
Je desire sans fin de vous voir estrener
De tous les biens parfaits que le ciel peut donner,
Et que ce siecle entier la Parque vous refuse.*

19.

*Ceux qui font bien des vers, de vers sont assez riches:
Et pource il ne faut point leur presenter des vers.
Mais ceux qui font des vers, de vers seroient trop chiches
Si pour les vers d'autruy, leurs vers n'estoient ouuers.*

*Ne soiez donc mes vers retenus en silence,
Et ne fermez les yeux de peur de voir le iour:
Mais allez saluer en humble reuerence
Celuy qui vous saluë en vostre humble sejour.*

20.

*Nature donnant des yeux,
Les donne pour bon usage:
Afin de nous guider mieux
Durant ce mondain voyge.*

*Et quand nous auons des mains,
Ce n'est pas pour rien n'en faire:
Comme Gorgon dist à maints,
Qui harangoient chez son pere.*

V in

R E S P O N S E S

*Les piedz seruent à marcher
Où le desir nous conuie.
Les dents aident pour hacher
L'aliment de nostre vie.*

*La voix maïstresse des sons
(Car tous sont à son exemple)
Fait retentir les chansons,
Qui honorent un saint temple.*

*Rien n'est inutile en nous.
Le ciel pour diuerses causes
En chacun & non en tous
Tient quelques vertus encloses.*

*Mais les citoiens des eaux
N'ont pas besoin de paroles,
Et les celestes oyseaux
Sont sans pieds dessus les poles.*

*Que vous est il donc besoin
D'auoir ce martel en l'ame,
Qui vient du penible soin
De vostre pudique femme?*

*Vous pouuez (cheri des Dieux)
L'esleuer iusqu'à l'Aurore:
Ainsi Pollux luit aux cieux,
Et Castor sy voit encore.*

Ne pensez d'un faix mortel
 Vos puissances retenues:
 La compagne d'un oysel
 Volera dessus les nuës.

21.

Ton cher arbre Pallas croissant ses vers ramcaux
 Assez pres du sommet de l'infertile roche,
 Empesche que du ciel les trop ardans flambeaux
 Ne la puissent brusler d'une importune approche.

Et si Bellerophon eust mis ton arbre Cher
 Autour du chef hâlé de l'ardante Chimere,
 Les pauvres Lyciens n'eussent point veu secher
 De la blonde Ceres la richesse tant chere.

22.

Au lieu de Bel-estat Bien-estat ie vous nomme,
 Simulacre de Dieu : ¶ que peut ressembler
 L'homme venant de Dieu, que Dieu de qui vient l'homme,
 Quand Dieu en l'homme veut ses graces assembler?

23.

Si ie voulois tourner vostre don en eschange,
 Respondant aux beaux vers escris de vostre main,
 Ce seroit vous priuer d'une haute louange:
 Car le don vient du ciel, & le change est humain

24.

Ficin discrettement appelle
 Ses hostes les gentils esprits,
 Qui vont recueillant les escris,
 Ornez de splendeur immortelle.

R E S P O N S E S

*Pource que lame qui s'agite
En recherchant quelque discours,
Paroist en luy borner son cours
Pour en recueillir le merite.*

*Ainsi vostre ame belle & sage
Lisant mes vers pensant en moy,
Fait que ie sens & que ie voy
La deité en mon courage.*

E P I T H A P H E S.

I.

HA ciel trop enuieux de l'honneur de la terre,
Pourquoy avez vous pris ce tresor pretieux,
Ce tresor desrobé en une iniuste guerre
Qui esgaloit la terre à la gloire des cieux?

*Sept cieux proches de nous ont leurs sept gouvernâtes;
Influant bien & mal sur les pauvres mortels:
Et ceste vierge auoit cent graces excellentes,
Dignes de commander iusques aux saints autels.*

*L'immortelle vertu la deuoit tenir viue,
Tant que plusieurs huiers suiuissent son prin-temps.
He l'on eust dit aumoins en parole plaintiue,
Le miracle du monde est affligé du temps!*

*Mais en sa tendre fleur une flesche cruelle
A blezé son beau sein, heureux siege d'amour.
Et l'impitouse mort, s'est renduë immortelle,
Prenant des immortels l'agreable sejour.*

Las doy-ie

*Las doy-ie commencer à la loüer & plaindre?
Ma plume pour son nom n'a le vol assez haut:
A plaindre son depart ma voix ne peut atteindre.
Je vois la grandeur d'elle, & cognois mon defaut.*

*Donc faut-il demeurer en un ingrat silence,
O mes yeux trahissans? Ce que vous auez veu
Le voulez vous cacher? de si rare excellence,
C'est comme Promethé estre larron du feu.*

*Vous ne sçauriez mes yeux desguiser ma pensee,
Ny celer ses valeurs : vostre ordinaire pleur
Monstre le iuste dueil de mon ame offencee,
Voyant raurir au monde vne si belle fleur.*

*Elle tenoit le sang & le nom des Princesses,
Honneur de nostre France & de tout l'univers:
Les sciences, vertus, graces, & gentilleesses,
Luy faisoient composer de la prose & des vers.*

*Elle sceut embellir les langues estrangeres
Des dons de son esprit : & rapporter encor
Des Grecs & des Romains les douceurs singulieres,
Changeant non de l'airain, mais de l'or, pour de l'or.*

*Ses delicates mains auoient tel aduantage,
Guidant l'or & la soye en leurs proportions,
Que Pallas & Aracne eussent quitté l'ouurage,
Afin de l'admirer en ses inuentions.*

X

ÉPITAPHES.

*Et sa mignarde voix dont la grace infinie
Donnoit grace à mes vers d'un accent nompareil,
Surpassoit des oyseaux la plus douce harmonie,
En l'amoureux Auril salüant le Soleil.*

*Mais quand ses doits polis & de lis & de roses
Touchoient le graue lutz, on eust pensé alors
Là toutes les douceurs du monde sont encloses.
Ainsi le ciel se meut par semblables accords.*

*O douceur qui laissez une telle amertume,
Mourant en nostre terre, & renaissant au ciel!
Le faix de la douleur me fait tomber la plume,
Et en vous regretant mon encre deuient fiel.*

*Si ce piteux honneur que i'offre à la memoire
De vostre nom aymé autant que mes ennuis
Tefmoignoit vos valeurs ; le feu de vostre gloire
Me pourroit affranchir des effroiables nuits.*

*Las ie ne voy plus rien ! mon œil est en tenebres.
Mon oreille n'entend vostre parler si doux.
Ma bouche ne dit plus que des plaintes funebres:
Et mon cueur ne sent rien que le regret de vous.*

*Vous estes cependant heureusement rauie
Au sein de l'Éternel, place que le destin,
La volonté de Dieu & vostre sainte vie
Reseruoient de long temps à vostre esprit diuin.*

2.

Où trouueray-ie paix à ma tant dure guerre?
 Qui me consolera en mes calamitez?
 Mon heur se departant sus le ciel, souz la terre,
 Je languis au milieu des deux extremitéz.

Iadis ie fus premiere, & maintenant derniere.
 Mais premiere & derniere en un triste malheur:
 Perdant de mon espous l'agreable lumiere,
 Je suis morte au plaisir, & viue à la douleur.

Las ie suis morte en moy, & sa grace infinie
 Reuiuant en mon cueur est l'ame de mon corps.
 O miserable moy! puis qu'un mort est ma vie.
 Mais bienheureuse moy, qui fais viure les mors.

Viuez donc mon mary au sein de vostre femme,
 Et iouissez au ciel d'un bienheureux repos.
 I'espere que mon ame ira trouuer vostre ame,
 Et qu'un mesme tombeau nous tiendra en depos.

F I N.

O R A I S O N.

S Eigneur Dieu qui voiez tous les cueurs descouuers,
 Seul à qui les secrets du monde sont ouuers,
 Faissant mesmes parler les muettes pensees:
 Purifiez nos sens par vos diuins esprits,
 Et que nos oraisons sans vous estre à mespris
 Soient par vostre bonté promptement exaucees.

X ij

*Qui iugera de Dieu, si ce n'est un Dieu mesme,
Qui cognoist sa grandeur, qui la peut mesurer?
Misérables humains, si son pouuoir supreme
Ne guide vos escrits, qui les peut asseurer?*

*Toutesfois vous oyez d'un propos temeraire
Blasfemer contre luy, disant, il ne se peut
Qu'un fait qui est passé demeure encor à faire.
Dieu ne peut en celà faire tout ce qu'il veut.*

*Et puis il est assis à la dextre puissante
Du pere supernel : il n'en partira point
Que de ses feux diuins vne flamme cuisante
N'embraze l'univers iusques au dernier point.*

*Qui craindra que du ciel son ire vangeresse
Nous accable le chef saigrissant contre nous?
Contre un homme mortel un grand Dieu ne s'adresse.
L'homme ne scauroit pas mettre Dieu en courroux.*

*O pauvres insensez! vous chassez donc la crainte
Par la temerité, un mal pernicieux
Par un malheur plus grand, duquel sentant l'atteinete
L'estoille du matin a trebusché des cieux.*

Faultes suruenues en l'Impression de ce liure.

Fuicillet 1. page. 1. lig. 19. lisez vucille. pag. 2. lig. 11. liffans peine. fuicill. 41. pag. 2. lig. 10. lif. Phebus perle mes sens. fuicill. 42. pag. 1. lig. 13. lif. Cytherien. fuicill. 43. pag. 1. lig. 14. lif. Boree. pag. 2. lig. 17. lif. cielen perdant la lumiere le n'ay & c. fuicill. 44. pag. 1. lig. 4. lif. priué. fuicill. 47. pag. 1. lig. 11. lif. paroissent Les sieges paternels, en. fuicill. 48. pag. 2. lig. 3. lif. se peut. lig. 22. lif. vainqueur. & lig. 23. lif. meine. fuicill. 49. lig. 1. lif. boucle. pag. 2. lig. 1. lif. Phebe. fuicill. 51. pag. 1. lig. 20. lif. colore. fuicill. 54. pag. 2. lig. 1. lif. sang, 27. pattez. fuicill. 55. pag. 2. lig. 7. lif. (encor qu'il. & lig. 15. lif. tourne. fuicill. 58. pag. 1. lig. 12. lif. accable. fuicill. 62. pag. 2. lig. 1. lif. naistre. lig. 2. lif. rang. fuicill. 63. pag. 2. lig. 9. lif. ie chercheray. fuicill. 66. pag. 1. lig. 10. lif. incarnate Est il. fuicill. 67. pag. 2. lig. 1. lif. appaissant. & lig. 25. lif. la prairie.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z197849805





